

CATALOGUE

MICHEL PERETTI

CATALOGUE

ÉDITIONS VOYELLES

—
2017

Première de couverture: *Paysage ardéchois*, aquarelle de P. MOREELS.
Quatrième de couverture: *Tronc de mûrier*, dessin à la mine de plomb de
R. SHEDLIN.

Édition et mise en pages: Thomas Savary.

© Michel Peretti, 2017. Tous droits réservés.

Pour Éliisa, Chloé, Mathieu,
nos enfants,

Léandre, Albin, Lucca, Lazare,
nos petits-enfants.

LA SERINGUE AUTOMATIQUE

Quand ils séjournent dans la grande maison de Mias, nos petits-fils me posent régulièrement des questions sur les objets disparates qu'on y trouve ici et là. Ils viennent des pays dans lesquels nous avons séjourné, beaucoup d'Afrique, où je les ai trouvés à l'occasion « des tournées de brousse » que j'ai effectuées régulièrement pendant une dizaine d'années.

Au fil du temps, ils y ont pris peu à peu leur place sans que cela corresponde à un quelconque dessein de collectionneur, et maintenant ils font partie de la maison comme s'ils avaient toujours été là.

Tout a commencé en Centrafrique, où j'ai été en poste pendant un an à la fin de mes études d'ingénieur agronome. Je venais d'être diplômé, et à cette époque le service militaire était obligatoire pour tous ; il était possible, si on en faisait la demande, de l'effectuer dans les services du ministère de la Coopération. J'ai fait la demande, elle a été acceptée, et ce fut la Centrafrique. De fait, je n'en ai pas rapporté grand-chose, le temps n'était pas encore venu de m'attacher à mes lieux de

La seringue automatique

passage ; enfin, si, un grand boubou et une seringue automatique.

Le boubou est un vêtement porté par les notables peuls dans les grandes occasions, comme l'étaient les costumes dans nos sociétés ; il est blanc, décoré sur le devant de figures géométriques brodées avec du fil jaune doré. Il est fait d'un assemblage de bandes de coton de quelques centimètres de large (elles ont été tissées localement). Il est dans une cantine, à la cave ; je suppose que j'avais à l'esprit de l'accrocher à un mur.

La seringue automatique, hors d'usage, avait été utilisée pour les campagnes de vaccination conjointe contre la peste et la péripneumonie bovines. C'est un objet peu courant qui ressemble à une seringue à clystère. Je l'ai placée en évidence dans les différents bureaux que j'ai occupés ; elle intriguait mes visiteurs, parfois les inquiétait et suscitait des questions.

**

DES TOURNÉES, j'en ai effectué pendant plus d'une dizaine d'années... Une tournée, c'était partir plusieurs semaines à l'intérieur du pays, en « brousse » (terme que tout le monde employait¹), allant de village en village ou d'un campement de nomades à l'autre, en dehors de tout chemin ou empruntant, quand elles existaient, des pistes de latérite souvent en mauvais état. Cette pratique était héritée de l'administration coloniale, dont les agents parcouraient le territoire, souvent

étendu et à l'époque peu peuplé, dont ils avaient la responsabilité afin d'affirmer leur présence et de maintenir un contact avec leurs administrés. Jusque dans les années cinquante, les tournées s'effectuaient à pied, des porteurs assurant le transport des bagages, du couchage, des provisions... Le service de l'élevage de Centrafrique, qui était encore entièrement dirigé par des vétérinaires français et où j'avais été affecté, avait conservé cette pratique, et nous avions instruction d'être au minimum deux semaines par mois en brousse.

J'avais été affecté à Bouar, chef-lieu de la préfecture de l'Ouham-Pendé, dans le nord-ouest du pays, à la frontière du Cameroun et du Tchad. J'étais chargé de superviser les élevages de bovins trypanotolérants² disséminés dans les villages de la zone. Ces animaux, qui avaient été importés des pays du golfe de Guinée, étaient confiés à des familles d'agriculteurs chargées de les élever et de les multiplier. L'objectif était d'introduire et de développer l'élevage de bovins dans une zone où il était jusque-là impossible en raison de la prévalence de la trypanosomiase, dans le but d'améliorer à terme l'alimentation et les revenus des populations. Le service de l'élevage devait s'assurer que le bétail était géré « en bon père de famille », en particulier qu'il n'était ni vendu ni consommé prématurément, et suivre son état sanitaire. Ma tâche était de visiter les paysans tributaires dans toute la région, de recenser les animaux, de les déparasiter, de les vacciner et,

en cas de besoin, de les traiter. Nous visitions donc régulièrement les villages où des animaux avaient été distribués. L'usage de véhicules automobiles n'était pas répandu, il n'y avait ni garages ni stations vendant du carburant, les possibilités d'approvisionnement étaient limitées.

Sur les marchés et dans les villages, on trouvait pour l'essentiel des préparations à base de manioc, notamment le *chikwangue* (pain de manioc roulé dans des feuilles de bananier), dont l'odeur était aigre et forte, des bananes, des poulets, parfois de la viande de chèvre, des poissons séchés et fumés; dans toutes les petites villes, du pain. Nous étions mis en garde contre les risques de contamination (principalement par les amibes) si l'on consommait l'eau dans les villages.

Il fallait donc être entièrement autonome.

Avant le départ, les achats se faisaient dans des magasins tenus par des Portugais; à Bouar, il y en avait deux, fréquentés par toutes les catégories de population. On y trouvait tout ce dont on pouvait avoir besoin. Les marchandises les plus diverses, conserves alimentaires (c'est là que j'ai découvert le corned-beef), huile, riz, sucre, vaisselle en métal émaillé, verres, lampes à pétrole, vin portugais en bonbonnes (du Mompó et du Nabão), chaussures, pagnes..., étaient entreposées sur des étagères de bois, de part et d'autre d'un immense comptoir, dont les dimensions permettaient

La seringue automatique

d'étaler les étoffes que venaient acheter les femmes pour les revendre sur les marchés.

Pour les deux à trois semaines de tournée, nous emportions le carburant dans des fûts métalliques (les « touques »), les pièces détachées de base permettant de réparer en cas de panne; un réfrigérateur à pétrole pour conserver les vaccins, des glacières pour les transporter sur les lieux d'intervention, les vaccins, les produits de traitement; un lit métallique pliant, une moustiquaire, des tréteaux et un plateau qui servaient de table, une chaise pliante; une caisse de linge; deux lampes-tempête (à pétrole), un réchaud Primus (à pétrole) pour faire la cuisine; des filtres à eau et des seaux; une caisse avec les ustensiles de cuisine et la vaisselle, une autre pour la nourriture, la « caisse popote », placée sous la responsabilité du cuisinier.

Le chargement, au petit matin, était un moment important, il ne fallait rien oublier. Les camions, des Renault Super Goélette, étaient conduits par des chauffeurs, je me souviens encore de leurs noms, Martin Sinakolo et Alphonse Goupoyo.

À la fin du séjour, je m'étais mis à conduire moi-même les camions, d'ailleurs avec beaucoup d'intérêt et de plaisir, la conduite sur des pistes en mauvais état étant très technique. Des infirmiers vétérinaires, des bergers qui étaient chargés d'attraper les animaux nous accompagnaient. Le cuisinier, Gaston,

un Banda aux dents taillées en pointe, était de tous les déplacements.

Une fois les camions chargés, le signal du départ était donné, et nous quittions le campement où nous avions passé la nuit. Je voyageais dans la cabine du camion, les infirmiers, les bergers, le cuisinier sur le plateau, ce qui devait être très inconfortable. À cette époque, les véhicules n'étaient pas climatisés, nous roulions vitres ouvertes et arrivions couverts de poussière rouge de latérite. Les villages étant distants les uns des autres, nous passions beaucoup de temps en déplacement, roulant des heures et des heures, secoués par les cahots des pistes et, sur les plus fréquentées, par la « tôle ondulée »³.

À l'exception de l'extrême sud de la zone, la région de Berbérati, où subsistaient des lambeaux de forêt primaire, le plateau qui s'étend jusqu'au Tchad porte une savane arborée dont la couleur dominante est en saison sèche le jaune pâle de la paille des grandes graminées, en saison des pluies le vert intense de la végétation foisonnante. De ces longs moments passés sur les pistes, j'ai gardé le souvenir d'une monotonie propice à la rêverie. C'était sans doute faute de disposer — et de les avoir recherchés dans l'histoire, les modes de vie et les rythmes qui marquent le quotidien — des éléments qui auraient permis que ce que je voyais devînt des paysages que je pusse lire.

La rencontre d'une mission chrétienne au détour d'une piste constituait une forme de soulagement,

non pas par la présence de religieux blancs, mais parce que l'ordonnance de leur environnement renvoyait à quelque chose de familier. Un chemin d'accès bordé d'arbres, généralement des manguiers dont les troncs avaient été badigeonnés de blanc à mi-hauteur, conduisait à des bâtiments rectangulaires rangés en U autour d'une cour régulièrement balayée. Sur le côté de la cour, attachée à une branche d'arbre, une jante de roue de voiture ou mieux de camion servait de cloche (on la frappait avec une pièce métallique) pour appeler aux offices ou indiquer le début de la classe quand il y avait une école.

Dans les missions, nous étions toujours bien reçus, l'hospitalité y était simple et exempte de tout prosélytisme. Les missionnaires avaient une connaissance profonde des populations dont ils partageaient la vie, et semblaient en être acceptés⁴. À la différence de la plupart des expatriés, qui laissaient le sentiment d'être de passage (c'était certainement mon cas), on percevait que leur vie était là, telle qu'ils l'avaient choisie et qu'ils en étaient satisfaits.

Les quelques plantations qui avaient subsisté laissaient elles aussi un sentiment de familiarité, non pas avec quelque chose que je connusse, mais avec la vie coloniale telle qu'elle était décrite dans les ouvrages que j'avais lus dans mon enfance (quand j'étais enfant, l'empire colonial existait encore et figurait en rose pâle sur les grandes cartes accrochées aux murs des écoles primaires).

Je me souviens plus particulièrement de l'une d'entre elles dans la région de Berbérati, une plantation de café aménagée dans les années trente par une famille restée sur place après l'indépendance. Nous y étions arrivés après une journée de travail; elle était située à la fin d'une piste en mauvais état traversant une galerie forestière infestée de tsé-tsé, qui rentraient dans la cabine du camion et nous piquaient. Une allée de manguiers conduisait à la maison d'habitation, construite sur une butte. Elle était en bois, couverte de tôle ondulée, ceinte d'une galerie qui protégeait les murs du soleil et de la pluie. En bas de la butte s'étendaient les plantations de caféiers, ordonnés en rangs réguliers. Un village avait été construit pour les ouvriers de la plantation, avec en son centre une église, une école et un dispensaire. La femme du planteur remplissait les fonctions de maître d'école et d'infirmière. Il n'y avait pas d'électricité; le soir venu, les lampes à pétrole étaient allumées, qui donnaient une lumière douce et incertaine. La pluie, la nuit, faisait résonner les tôles de la toiture d'un grondement sourd. C'était un univers paisible, hors du temps, dont on percevait qu'il était voué à une disparition prochaine.

Plusieurs fois au fil de mes séjours à l'étranger, j'ai rencontré de ces lieux qui, comme là, semblaient s'être trompés de place et d'époque. Il s'en dégagait une mélancolie particulière, peut-être parce qu'ils rendaient visible le passage du temps qu'autrement on ne percevait pas.

J'ai aimé ces moments, ces solutions de continuité — il s'agit bien de cela, une interruption du cours des choses — où le regard trouve une acuité presque douloureuse parce que les repères qui structurent le quotidien ont été soudainement changés.

En général, les villages où nous arrêtions avaient été prévenus de notre passage la veille de notre arrivée par un infirmier vétérinaire, ce qui nous assurait que les animaux seraient présents et rassemblés. Nous commençons toujours par une visite au chef de village, auquel les motifs de notre venue étaient expliqués par l'entremise d'un chauffeur ou d'un infirmier faisant office de traducteur.

Si c'était le soir, on lui demandait s'il était possible de disposer d'un abri où dormir. Il mettait en général à notre disposition des maisons (« des cases »), dont il faisait balayer le sol par les femmes du village. À cette époque, les maisons étaient de forme circulaire et couvertes de chaume; la forme rectangulaire ne s'est généralisée que plus tard, avec l'usage de la tôle ondulée pour les toitures, qui a apporté l'uniformité en même temps qu'un peu de confort.

L'État était très peu présent, nous étions le seul service à visiter régulièrement les villages reculés; en dix mois de tournées, je n'ai d'ailleurs jamais rencontré un de ses représentants. Il arrivait régulièrement que je fisse fonction d'infirmier, soignant comme je le pouvais les plaies, distribuant les médicaments dont je disposais. Chaque fois, nous étions l'attraction

du village, qui voyait rarement passer des étrangers, plus rarement encore un Blanc. À l'arrivée, seuls les hommes nous approchaient, puis les enfants, qui d'abord s'étaient tenus éloignés, les femmes, en apparence du moins, continuant de vaquer à leurs occupations. Tous observaient l'activité de ces personnes venues de loin, qui devait leur apparaître frénétique et incompréhensible. Les animaux étaient rassemblés dans un parc constitué de pieux et de branchages entrelacés, dont ils sortaient par un couloir étroit dans lequel il était possible de les immobiliser pour les traiter. Les pieux étaient faits dans une essence locale, qu'on appelait « batouyou », qui a la propriété de se bouturer facilement : on met en terre des piquets ; quelques mois plus tard, ils sont devenus des arbustes.

Les animaux étaient examinés, identifiés, comptés, tout cela étant enregistré (ce qui devait paraître bien étrange aux villageois). Pour les vacciner, il fallait les coucher : on le faisait après les avoir entravés à l'aide d'une corde passée en huit autour des postérieurs, une personne tirant la corde dans un sens, une autre la queue dans le sens opposé. L'exercice était physique, même si les bovins de ces races (baoulé et n'dama) sont de petite taille ; rapidement, il devenait un jeu, pour ceux qui y participaient, à qui en coucherait le plus grand nombre le plus vite, et un spectacle pour les villageois. Nous terminions la journée couverts de boue mélangée de bouse de la tête aux pieds. Parfois, les animaux que l'on avait libérés nous chargeaient, ce qui

La seringue automatique

amusait les acteurs et les spectateurs. Nous fonctionnions avec trois équipes : l'une préparait les vaccins ; une autre, dont en général je faisais partie, couchait les animaux ; la dernière les vaccinait.

Le soir venu, le camion était déchargé, le campement établi, le lit (un lit métallique pliant sur lequel on mettait des nattes pour la nuit) installé dans la case mise à ma disposition, la moustiquaire fixée sur le lit, les filtres mis en fonctionnement afin de renouveler la réserve d'eau potable, la table installée. Après avoir préparé le repas, Gaston, le cuisinier, dressait la table avec nappe et couverts. Tous les soirs, je mettais des vêtements propres, lavés et repassés la veille au précédent campement, après avoir pris une douche avec un seau suspendu à une branche d'arbre, muni dans sa partie inférieure d'une sorte de pomme d'arrosoir qui était ouverte ou fermée par un clapet manœuvré par une cordelette. Le repassage se faisait avec un énorme fer à l'intérieur duquel on mettait des braises après en avoir ouvert le couvercle.

On trouvait du pain pratiquement partout. Souvent, le chef de village nous faisait cadeau de poulets, de bananes, de manioc, ce qui suffisait à nourrir l'ensemble de l'équipe d'intervention. La cuisine avait en permanence un goût de pétrole, que lui donnaient les émanations du réchaud à pression. Après le repas, chaque soir, à la lumière d'une lampe-tempête accrochée à une branche d'arbre, je lisais comme je l'ai

toujours fait. L'obscurité était profonde, les seules autres sources de lumière étaient les feux de bois sur lesquels avait été préparée la nourriture, qui peu à peu s'éteignaient.

Le silence s'installait dans le village, troublé seulement par les bruits des animaux rentrés dans les enclos. C'était un moment de solitude douce, entouré d'une vie apaisée, où se retrouvait dans le fait de lire dans cet environnement inhabituel une activité familière qui rappelait avec acuité ce que j'avais quitté et qui me semblait en ces moments à la fois tout proche et très lointain.

Je n'ai pas vraiment cherché alors à m'approcher davantage de ce monde que je côtoyais, peut-être estimant que la distance qui m'en séparait était infranchissable, ou craignant de m'y perdre, ou simplement n'imaginant pas comment cela pourrait être fait. Et puis il faut être suffisamment assuré de soi-même pour regarder les autres, je ne l'étais pas. Une tâche m'avait été confiée, j'essayais de la remplir le mieux possible : à mes yeux, c'était ce qui comptait.

Je ne suis pas certain que l'avis des « bénéficiaires » de ce programme — les paysans qui recevaient les animaux — eût été demandé, en tout cas je n'ai pas songé à les interroger. Le technocrate développeur, et assurément j'en étais un, avait fait les choix pour eux ; ils étaient « encadrés » (c'était la terminologie en vigueur) et n'avaient d'autre possibilité que d'exécuter ce qui leur était imposé.

La seringue automatique

Rétrospectivement, ce qui continue de m'étonner est que cela fonctionnait vaille que vaille. Dans le fond, ces paysans étaient d'une grande sagesse. Ils savaient que « le Blanc » représentait une forme de pouvoir, qu'il était possible d'en tirer quelque avantage si l'on faisait, ou feignait de faire, ce qu'il demandait, et qu'il n'était que de passage.

Tout cela s'est mal terminé; avec l'ensemble des services de la coopération technique, nous avons été expulsés de Centrafrique. Un terme brutal avait été mis à une situation anachronique dans laquelle l'administration était de fait entièrement aux mains de l'ancienne puissance coloniale.

Je me suis juré qu'on ne m'y reprendrait pas...

J'avais goûté aux grands espaces, à une forme de liberté. Très vite, ils m'ont manqué. À mon retour en France, ne sachant trop que faire, j'ai recherché un poste qui n'engagerait pas l'avenir, et la SOPEXA (Société pour l'expansion des ventes des produits agricoles et alimentaires), qui se situait au croisement de la production agricole, de la transformation et de la commercialisation, m'a paru convenir⁵. J'y ai été recruté pour m'occuper des secteurs de la viande, des plats cuisinés et de la confiserie.

À l'évidence, c'était une erreur; très vite, la perspective de consacrer ma vie professionnelle à susciter ou entretenir des désirs de consommation, à participer à la conception et à la diffusion de slogans publicitaires grotesques tels que « Froid, chaud, le porc est

La seringue automatique

toujours bon », « On a toujours besoin de petit pois chez soi » m'est apparue insupportable ; l'écart était trop grand avec ce que je venais de connaître.

Une année après mon retour, je repartais, cette fois pour l'Algérie.

LE GYPSE FER-DE-LANCE

Le gypse fer-de-lance qui est posé sur la commode dans mon bureau de Mias provient d'El-Aouedj, sur les Hauts-Plateaux algériens, au sud de Tlemcen. El-Aouedj est le nom d'un point d'eau que la mission¹ à laquelle j'appartenais devait aménager. En creusant un réservoir, des ouvriers avaient mis au jour des cristallisations de gypse en fer de lance. Celui-ci est d'une taille exceptionnelle, sa teinte — gris fumée — provient des impuretés qu'il contient.

De ce séjour, j'ai rapporté également une grande cape en poil de chameau, vêtement très chaud porté par les éleveurs des hauts plateaux, où en hiver il fait froid en raison de l'altitude et des vents violents que rien n'arrête. Je l'ai portée de temps en temps en France, ce qui faisait honte à mes trois enfants, la tenue étant totalement inhabituelle ; je me souviens d'ailleurs qu'à Saint-Calais, ce petit bourg de la Sarthe où habitaient mes beaux-parents, des gamins me suivaient de loin alors que j'y marchais, se demandant qui pouvait être cette personne étrangement vêtue.

*

**

J'AI SÉJOURNÉ deux ans en Algérie, à Tlemcen, au début des années 1970. En 1962, la guerre d'Algérie prenait fin ; au moment où elle a débuté j'avais dix ans, quand elle s'est achevée dix-huit : j'étais assez âgé pour avoir suivi et dans une certaine mesure compris les événements. Je m'attendais donc à trouver un pays marqué par la guerre et à ce que la population exprimât un fort ressentiment à l'égard des Français. Cela n'a pas été le cas, les relations avec les collègues de travail algériens et la population ont été excellentes.

D'ailleurs, quand je me rendais sur les Hauts-Plateaux, j'étais toujours accompagné par un ancien du Front de libération nationale (FNL), l'organisation qui avait combattu l'armée française, qui me servait d'interprète, à qui je m'en remettai en toute confiance pour me guider et éviter les champs de mines installés pendant le conflit qui subsistaient le long de la frontière avec le Maroc.

Tout au long de mon séjour algérien, l'impression de me trouver sur une frontière incertaine à la limite de deux mondes, entre deux époques m'a toujours accompagné.

Tlemcen conservait la marque de l'occupation française et pouvait faire penser, de prime abord, à une grosse sous-préfecture du Midi, avec ses immeubles Troisième République, ses rues bordées de platanes, son kiosque à musique sur la place principale. Une identité appartenant à un passé révolu était

en train de s'effacer, une autre de s'y substituer; la ville laissait encore deviner ce qu'elle n'était plus, et je me surprénais parfois à m'étonner de l'absence de joueurs de boules sous les platanes, avant que la présence des femmes portant le voile blanc (haïk), qui ne laissait apparaître qu'un œil, ne me ramenât à la réalité: Tlemcen est une ville sainte où se pratique un islam rigoriste.

Je me rendais régulièrement dans les domaines agricoles où avaient été installés d'anciens combattants de la guerre d'indépendance avec leurs familles; nous étions censés proposer un programme pour leur remise à niveau. Les bâtiments étaient restés en bon état; ils portaient encore les noms de leurs anciens occupants en grosses lettres sur les façades (je me souviens en particulier de la ferme Paul Verdeau).

Les parcelles de vigne, les champs d'oliviers, les allées bordées d'eucalyptus..., même s'ils étaient mal entretenus, avaient conservé l'aspect qu'une longue présence des colons leur avait donné; quelque chose s'était figé qui n'avait pas encore été remplacé.

Il se dégageait de ces lieux une mélancolie, une tristesse que je ressentais particulièrement les soirs de printemps, où je ne sais quel manque, quelle absence, quelle dysharmonie m'interdisaient l'accès à la douceur de l'air et à la beauté des paysages.

La population de l'Algérie indépendante n'avait pas encore mis sa marque sur la ville et sur les paysages, comme si un temps de latence lui était nécessaire avant

d'en prendre pleinement possession. C'est une impression très particulière de vivre dans des apparences qui sont ce qu'il subsiste d'un monde disparu.

C'était un paradoxe, je m'attendais à ce que le pays exprimât l'allégresse d'une indépendance recouvrée, du début d'une ère nouvelle de liberté; ce n'était pas le cas. Étaient-ce les séquelles de la guerre, la difficulté du passage d'un système à un autre, l'emprise de la religion, celle du parti unique, tout cela ensemble... ? L'Algérie de cette époque était triste et contrainte, du moins c'est l'impression que m'ont laissée Tlemcen et sa région.

Sur les Hauts-Plateaux, rien de tout cela : des traces de la guerre (fortins sur les pitons, barbelés et champs de mines), mais pas de marques imprimées par la colonisation, qui ne s'était que peu intéressée à ces espaces semi-désertiques. El-Aouedj était l'un des endroits où j'avais plaisir à aller, ce que je faisais régulièrement. Depuis Tlemcen, il fallait une heure de voiture environ pour s'y rendre, et changer de monde.

Soudainement, après avoir franchi les montagnes de l'Atlas, on passe de l'espace méditerranéen, avec sa végétation et ses paysages familiers, aux marges du désert, domaine de l'alfa, de l'armoïse, des grands éleveurs nomades et de leurs troupeaux de moutons. Aucun arbre, aucune construction pour arrêter le regard, qui porte jusqu'à l'horizon; seules quelques tentes des campements de nomades émergent

au-dessus de la végétation rase; au loin, des pitons posés sur le plateau, sur lequel ils semblent flotter lorsqu'il fait chaud.

J'observais les troupeaux de moutons, m'arrêtais dans les campements de nomades, passant de longs moments sous la tente avec eux, buvant du thé, mangeant du mouton grillé, les interrogeant sur leur vie, leurs besoins, leurs attentes. Nous nous tenions assis sur des tapis posés à même le sol autour d'un feu dont la fumée s'échappait par une ouverture aménagée au sommet de la tente; la chaleur du feu était bienvenue, en hiver il fait très froid sur les Hauts-Plateaux. Seuls les hommes se tenaient sous la tente où nous étions reçus, leurs sloughis (lévriers du désert) couchés à leurs pieds. Les nomades ne considèrent pas les sloughis comme des chiens, objet de leur mépris, mais comme un animal noble. Les femmes et les enfants occupaient d'autres tentes; les grands chiens blancs, dont la fonction était de protéger les troupeaux contre les chacals, restaient à l'extérieur.

Un jour que j'étais à El-Aouedj, j'ai félicité un élève pour la beauté de son sloughi, que je voyais courir autour de chevaux qui galopaient, les dépassant, revenant les narguer, repartant dans une forme de jeu dans lequel il exprimait toute sa puissance. Il m'a dit: « Tu le trouves beau, je te le donne. » Dans ce monde où l'hospitalité est une obligation et un devoir, refuser un cadeau est impossible, ce serait insulter celui qui le propose; j'étais en fait très heureux d'avoir

à l'accepter. J'ai donc emmené le chien ; il a été appelé Ghazel, *gazelle*.

Ghazel m'accompagnait chaque fois que je me rendais sur les Hauts-Plateaux. Je l'installais sur le siège arrière de la voiture, une Renault « 4 L » ; une fois la route principale quittée, j'ouvrais la fenêtre de la portière, il sautait de la voiture en marche et courait autour d'elle sans que j'eusse besoin de ralentir pour qu'il la suivît. Dans sa course, on percevait une jouissance physique, une allégresse. Courir était sa passion. Au repos, il était d'une élégante nonchalance ; selon son humeur, il pouvait se montrer totalement indifférent ou au contraire déborder de manifestations affectueuses. Évidemment, je l'ai ramené quand je suis rentré en France ; je l'ai confié à mes parents, chez qui il a terminé ses jours, privé des grands espaces des Hauts-Plateaux algériens ; il a fait la fierté de mon père, qui le promenait chaque jour dans les rues de Marseille.

Une fois que j'étais sur les Hauts-Plateaux, dans les chotts situés à l'extrême sud de la wilaya, j'ai bénéficié d'un panorama dont on dit qu'on le voit rarement dans une vie. Les chotts sont de grandes dépressions où s'accumule l'eau de bassins versants fermés² de plusieurs kilomètres de long, de faible profondeur, creusées par les oueds³ dans le sol des plateaux. Les jours précédents, il avait plu ; descendant du plateau, le chef de la mission et moi avons découvert le chott qui s'étendait devant nous ; il était couvert d'une herbe

Le gypse fer-de-lance

vert tendre et d'une myriade de fleurs violettes et jaunes. Au milieu de cet espace aride, où habituellement l'ocre brun pâle du sol, le vert foncé de la végétation dominant, la vie éclatait pour quelques heures, chargée de couleurs douces. Au moment où nous sommes arrivés, un troupeau de plusieurs dizaines de gazelles y paissait; elles se sont éloignées paisiblement lorsqu'elles nous ont vus.

C'était mon premier contact avec les grandes steppes. Ce monde est sans barrières, pas simplement au sens métaphorique : il n'y a pas de clôtures, pas de constructions, rien n'y arrête le regard, rien n'y arrête la marche; toujours, j'y ressentais l'envie de partir vers l'horizon.

Dieu est présent dans ces grands espaces où on est seul sous le ciel, où rien ni personne ne se place entre soi et l'immensité.

LE TRONC DE COMMIPHORA AFRICANA ET AUTRES OBJETS

Des tournées que j'ai effectuées régulièrement en 1975 et 1976 dans le nord de ce qui était alors la Haute-Volta¹, maintenant le Burkina Faso, je rapportais régulièrement de petits objets qui avaient attiré mon attention, que je ramassais dans la brousse, le long des pistes, ou que j'achetais sur les marchés.

Posé sur le bahut qui se trouve dans mon bureau au dernier niveau de la maison, un morceau de bois ressemble à la colonne vertébrale d'un squelette, avec ses apophyses épineuses ; c'est un reste de tronc de commiphora africana qui provient des environs de Dori ; les vents de sable, fréquents en saison sèche dans cette région et qui peuvent être très violents, ont dégagé les parties dures, les nœuds d'où partaient les branches secondaires, ce qui lui donne son aspect.

Cet arbre est appelé aussi myrrhe africaine ; sa gomme est utilisée comme encens, brûlée dans le feu ou sur les petits réchauds métalliques (fabriqués avec

Le tronc de commiphora africana

du fil de fer tressé ou des boîtes de conserve) qui servent à préparer le thé. La fumée que dégage sa combustion parfume l'atmosphère ; on lui donne des vertus purificatrices. C'est, avec celle du bétail, une des odeurs marquantes des campements dans lesquels j'ai séjourné.

Il ne s'agit pas à proprement parler de la myrrhe des Rois mages, qui proviendrait d'une autre variété, mais j'aime croire que je retrouvais là le soir le parfum qui a accompagné la Nativité. Il est vrai d'ailleurs que les étoiles les nuits de saison froide dans cette région sont particulièrement brillantes, et on comprend qu'elles auraient pu servir de guide aux Rois mages.

La petite pièce de bois à cœur noir et aubier clair est de l'ébène du Sénégal ou grenadille d'Afrique (dalbergia melanoxydon). Elle a été taillée dans un morceau de tronc ramassé sur le bord de la piste qui mène de Dori à la mare de Djigo ; l'arbre était mort (je ne serais évidemment jamais permis de couper un arbre) sans doute à la suite de la grande sécheresse de 1972 et 1973. À Ouagadougou, j'ai fait couper et polir par un menuisier le morceau de tronc dans le sens de la longueur afin de bien mettre en évidence ses couleurs.

Le bloc de pierre noire, luisant, couvert de boursouflures qui lui donnent un aspect pustuleux provient de Tambao, dans l'extrême nord du pays. C'est du minerai de manganèse, qui forme là une colline noire aux flancs abrupts, posée incongrue sur la savane et

Le tronc de commiphora africana

dont la couleur sombre fait un contraste violent avec le jaune du sable et de l'herbe sèche.

Les pointes de flèche en silex ont été ramassées dans des creux interdunaires sur les bords de la mare d'Oursi². Avec le déplacement des dunes sous l'effet du vent, des habitats anciens sont mis au jour, où l'on trouve de nombreux restes de l'occupation préhistorique : pointes de flèche, perles de pierre ou de terre cuite, morceaux de poteries... À dire vrai, je me sens un peu coupable de les avoir conservées et de ne pas les avoir remises au musée national.

Les trois quenouilles constituées d'une tige de bois dur effilée à ses deux extrémités et lestée d'une boule d'argile cuite peinte en blanc, noir et ocre rouge ont été achetées sur le marché de Dori. Elles étaient utilisées par les femmes pour filer le coton, dont elles vendaient les échiveaux aux tisserands locaux ; ils en fabriquaient des bandes de tissu d'une dizaine de centimètres de large, teintées généralement en bleu ; cousues ensemble, elles servaient à la confection de vêtements.

La longue dent blanche recourbée est une défense de phacochère (le sanglier africain) ; c'est une canine sans doute de la mâchoire supérieure (elle est de grande taille). Les phacochères s'en servent pour fouir le sol à la recherche de racines ou pour se défendre. J'ai souvent vu des hardes de ces animaux au cours de mes tournées.

Le tronc de commiphora africana

Elle a été trouvée au fond d'un placard des bureaux que notre mission occupait dans les anciens bâtiments du service de l'élevage à Ouagadougou. C'était une construction coloniale de style soudanais datant des années 1930, aux murs épais, ceints d'une galerie qui les protégeait du soleil. Ces bureaux étaient parmi les derniers témoins subsistant à Ouagadougou de l'architecture coloniale, dont ils avaient conservé le charme ; ils n'étaient pas climatisés, mais il y faisait toujours relativement frais.

Le nom m'a toujours amusé, mais il s'agit bien de « la pierre noire des pères blancs » ; elle est noire et effectivement fabriquée par les pères blancs (c'est en fait du charbon animal, c'est-à-dire de l'os cuit, à fort pouvoir adsorbant). Je l'ai conservée dans l'un des tiroirs de mon bureau ; elle ne me quittait jamais lors de mes tournées de brousse. L'Institut d'études de médecine vétérinaire tropicale (IEMVT) en dotait tous ses agents de terrain. On était censé l'utiliser en cas de morsure de serpent ou de piqûre de scorpion — il y avait à la vérité des serpents et des scorpions — en l'appliquant sur la plaie. Elle était censée « aspirer le venin ». J'en avais obtenu une du chef du service « agrostologie »³, dans lequel j'effectuais un stage avant de partir, en lui disant que, s'il ne m'en donnait pas et si j'étais mordu par un serpent, il aurait ma mort sur la conscience. Je n'ai jamais eu à l'utiliser.

Le tronc de commiphora africana

Le bâton de bois clair terminé par une boule veinée de noir (l'arbre d'où il provient est le grewia bicolor) et qui est maintenant dans le porte-cannes dans la maison des Sables-d'Olonne provient de Dori ; il était utilisé par les bergers peuls pour conduire leurs troupeaux ; quand une bête s'éloignait, ils le lui jetaient pour qu'elle rejoignît le troupeau. Il servait aussi d'arme, redoutable, pour se défendre des voleurs de bétail ou dans les disputes qui pouvaient survenir aux abords des points d'eau, avec les agriculteurs, ou sur les marchés.

Cela ressemble à des fume-cigarette ; en fait, ce sont des pipes maures qui m'ont été données par mon guide, Abidine⁴. La pipe est en ébène du Sénégal cerclée de cuivre rouge et d'argent, le foyer est en laiton. On y fume du tabac en poudre provenant du pays Mossi, où il est cultivé.

Abidine conservait son tabac dans une blague en cuir d'autruche (fabriquée avec la peau du cou) ; il restait encore quelques autruches dans l'extrême nord de la zone, mais elles étaient en voie de disparition ; je n'en ai jamais croisé (quelques années plus tard, j'en ai vu un troupeau dans le Ténéré, au Niger, aux confins du massif de l'Air). Ce tabac est très fort et dégage en se consumant une fumée âcre.

*
**

J'ÉTAIS PARTI en Haute-Volta peu de jours après que nous nous fumes mariés, Hélène et moi ; elle m'y a rejoint trois mois après mon arrivée.

Sans l'avoir recherché et sans en mesurer les implications, nous étions en train de devenir des expatriés et allions le demeurer pendant plus de trente ans. En Afrique, *expatrié* désignait une sorte d'avatar de fonctionnaire de l'administration coloniale. Les expatriés étaient de passage ; j'étais de passage et le ressentais fortement, conscient qu'au bout de quelques mois, au plus quelques années, il faudrait partir pour une nouvelle affectation, sans perspective de retour.

Malgré cela, partout où je suis passé, je me suis comporté comme si je devais y demeurer toute ma vie, mais rien n'y fait : pour les expatriés, le temps est autre, le regard posé sur les lieux, les choses, les gens est autre. Le temps d'un expatrié est inscrit entre deux points bien définis, celui de son arrivée et celui de son départ : il arrive dans un lieu où il n'a pas de passé, ce qui est une part essentielle de la condition d'étranger ; et, quand il part, il sait qu'il n'aura plus d'avenir dans le lieu qu'il quitte.

En Haute-Volta, je servais comme assistant technique affecté, avec un vétérinaire qui était en titre le chef de notre mission, à la direction du service de l'élevage pour le compte de la Coopération française. Nous étions chargés de la préparation d'un « programme de développement » du Sahel voltaïque

Le tronc de commiphora africana

(c'est-à-dire l'extrême nord du pays, à la frontière du Mali à l'ouest et du Niger à l'est).

J'avais retenu de mon expérience en Centrafrique que la place d'un agent du service de l'élevage devait être en brousse; en Algérie, j'avais aimé être sur le terrain, et puis surtout j'étais curieux de connaître cette région qui me faisait rêver. J'étais résolu à aller en tournée aussi souvent que possible et donc, en dehors de la saison des pluies, je partais chaque mois dans le nord, en général pour deux semaines.

Les conditions étaient trop inconfortables (circulation hors piste, nuits passées en brousse...) pour qu'Hélène m'accompagnât. Elle restait pendant mes tournées à Ouagadougou, la capitale, où nous habitions une petite maison meublée sommairement, mais qui nous suffisait; nous y étions heureux.

Assez vite, j'ai trouvé un petit chien pour lui tenir compagnie pendant mes absences. C'était un bâtard improbable de coton de Tuléar et de père inconnu; de petite taille, il était très vif, affectueux et intelligent. Nous l'avions appelé Capsule, il nous a suivis partout, sauf en Zambie, l'état de son cœur ne lui permettant plus de voyager en avion; il est mort de vieillesse aux Sables-d'Olonne. Encore aujourd'hui, il demeure pour Hélène le meilleur des chiens que nous ayons eus.

Les premiers mois, l'accès au nord de la zone, l'Oudalan, était interdit en raison d'un conflit de frontière

entre le Mali et la Haute-Volta. J'allais donc dans le Yagha, qui se situe plus au sud, à la limite du pays gourmantché, où la présence des Peuls était relativement récente. Mais ce qui me fascinait, c'était l'Oudalan, le pays des grands éleveurs, et, dès que cela a été autorisé, c'est là que je me rendais régulièrement. Je savais peu de choses de l'Oudalan, si ce n'est qu'on y trouvait des Touaregs, les « hommes bleus du désert » de mes lectures d'enfance, et des Peuls.

J'avais été recruté en tant qu'ingénieur agronome spécialisé dans les productions animales et sur la base de l'expérience que j'avais acquise en Centrafrique et en Algérie. Nous étions censés faire bénéficier de nos compétences le service auquel nous étions affectés ; il y avait là, sans que cela fût explicitement formulé, un double postulat : d'abord que les problèmes dans l'Oudalan étaient avant tout techniques, ensuite qu'en la matière nous disposions d'une supériorité. Sans m'en rendre compte, j'y adhérais — après tout, c'était à la base de ma présence en Haute-Volta. À mes propres yeux, je devais m'occuper de technique et ne l'aurais-je pas fait, j'aurais eu le sentiment de faillir à ma tâche.

Afin de réunir des informations sur les systèmes agricoles et pastoraux, je me rendais donc régulièrement dans l'Oudalan. Je disposais d'un véhicule tout-terrain (une Toyota Land Cruiser Station Wagon), qui était conduit par un chauffeur peul originaire de Dori (chef-lieu de l'Oudalan) prénommé Abdou, qui me servait à l'occasion également d'interprète. Quand

je prévoyais d'effectuer une tournée, je faisais prévenir Abidine de mon arrivée par messenger depuis Ouagadougou et le retrouvais à Gorom-Gorom, son lieu de résidence, après une pleine journée de voyage sur la piste, qui à cette époque était en très mauvais état. Gorom était la porte de l'Oudalan, au-delà de laquelle s'étendaient les grandes brousses.

Abidine établissait le programme de la tournée à partir des indications que je lui donnais, des lieux que je souhaitais visiter, du temps dont je disposais, en général deux semaines.

En brousse, il était toujours habillé de noir, chèche, tunique et sarouel. Il voyageait avec peu de chose, un baluchon fait d'une pièce de tissu noir nouée aux quatre coins, son réchaud de fil de fer tressé, sur lequel il mettait des braises pour préparer le thé, une provision de thé vert, un pain de sucre enveloppé dans du papier bleu et un marteau en laiton pour casser le sucre, son fusil à un coup, un calibre 12 — je crois que le modèle s'appelle Simplex.

Le déroulement des journées de tournée était toujours le même. Nous dormions à la belle étoile, en général à proximité d'un campement^s, à l'endroit qu'Abidine avait choisi. C'était le jour qui nous éveillait. Abidine allumait un feu ou ranimait celui de la veille; le feu était alimenté avec le bois sec que nous ramassions et qu'on trouvait en abondance, de nombreux arbres et arbustes étant morts à la

Le tronc de commiphora africana

suite de la sécheresse. Dès qu'il disposait de suffisamment de braises, qu'il mettait sur son réchaud, il préparait le thé vert et en tendait un verre avant même que je me levasse. L'usage veut que l'on boive trois verres, le premier est très fort, le dernier très sucré; c'est à la fois une boisson et une nourriture. Puis je préparais sur le feu mon propre thé et mangeais quelques biscuits.

Au lever du soleil, les hommes du campement, auxquels se joignait Abidine, faisaient leur prière. Le cérémonial commençait par des ablutions; ils prenaient entre leurs doigts une pincée de sable, comme substitut à l'eau, dont ils se frottaient les mains, qu'ils portaient ensuite à leur visage, puis se prosternaient alignés face au soleil levant, dans la direction de leurs lieux saints, en murmurant leur prière. Je me tenais à l'écart, les observant saluer ensemble le lever du soleil et le début d'une journée. Je ressentais fortement alors que la société à laquelle j'appartiens avait perdu ses mythes, la pratique et le sens de rites que rien n'est venu remplacer.

Le matin, nous nous rendions sur les points d'eau, mares⁶ ou puits⁷, où le bétail s'abreuvait avant de partir au pâturage⁸. Les mares sont de vastes étendues d'eau qu'en France on aurait dénommées étangs, mais qu'on appelait mares sans doute parce qu'elles étaient peu profondes.

Sur les mares les plus fréquentées, les animaux, de grands zébus en général à la robe blanche tachetée

Le tronc de commiphora africana

de fauve ou de roux, arrivaient par dizaines, sinon par centaines, conduits par leurs bergers. Cette race de zébus a de grandes cornes (il y en a une dans mon bureau), une tête longue, un chanfrein étroit; leur apparence, leur démarche sont plus proches de celles de chevaux que des bovins de nos pays. Ce sont de bons marcheurs, ils ont, comme les chevaux dans les prairies, toujours l'œil aux aguets et font front s'ils sentent un danger. On racontait que les bergers peuls étaient capables de leur faire charger les prédateurs au commandement (dans cette région et à cette époque, principalement les hyènes; dans un passé plus lointain, les lions, qui alors étaient nombreux et représentaient le principal danger pour les troupeaux).

Bangao⁹ est la plus belle mare; elle est bordée de dunes sur sa rive sud, d'où l'on domine les environs. De là, au petit matin, on pouvait voir arriver les troupeaux. Tout se passait dans le plus grand calme, les bergers et leurs animaux marchaient lentement pour arriver au lieu d'abreuvement, les vaches avançaient dans l'eau jusqu'aux genoux, buvaient longuement, puis repartaient tout aussi tranquillement en file indienne vers les lieux de pacage.

Alors qu'ils s'en allaient, j'interrogeais les bergers qui l'acceptaient sur chaque animal qui passait devant moi, son âge, sa carrière s'il s'agissait d'une femelle (nombre de mises bas, nombre de descendants survivants...), sur l'état sanitaire du troupeau, sur les

pâturages qu'ils fréquentaient selon les saisons... Abidine traduisait les questions et les réponses; il m'expliquait d'où venaient les troupeaux, où ils iraient au fur et à mesure que s'avancerait la saison sèche, où ils passeraient la saison des pluies, où étaient établis les campements des familles, quels étaient les bons pâturages...

Je n'avais jamais été auparavant dans une situation où je devais essayer d'analyser et de comprendre un système dont je ne savais rien. Ingénieur de formation, je me défiais des sciences humaines et de leurs instruments (que je n'aurais pas su utiliser); nous (les ingénieurs) les considérons comme des « disciplines molles ».

J'ai donc essayé de trouver une entrée technique, ce fut la démographie animale¹⁰ et l'analyse de la production céréalière (cartographie des zones de culture du mil et évaluations de la production)¹¹; il s'agissait d'avoir une idée de ce qu'était la situation sanitaire des troupeaux, d'évaluer les pertes dues à la sécheresse, de mieux connaître l'emplacement des cultures de mil et leur production. Utiliser des instruments ressortissant à ce que je considérais être ma compétence me rassurait. En quantifiant la réalité, je nourrissais l'illusion qu'elle cesserait de m'échapper et qu'elle s'inscrirait à l'intérieur des lignes de modèles qui me seraient familiers.

Nous quitions le point d'eau lorsque l'abreuvement était terminé et partions pour notre prochain

bivouac, qui se trouvait souvent à plusieurs heures de voiture en dehors des pistes. Au cours de nos déplacements, au fil des rencontres, Abidine me montrait à reconnaître les ethnies à la façon de s'habiller, de se coiffer des femmes, aux bijoux qu'elles portaient, à la couleur des nattes qui recouvraient les huttes des campements; il m'expliquait quelle était la condition de ceux que nous croisions, nobles, hommes libres, esclaves¹² (en fait plutôt des serfs que des esclaves)... Il m'indiquait aussi les noms des plantes, leurs usages, leur intérêt pour les hommes et les animaux, ce qui me permettait de compléter les connaissances que j'avais acquises avant mon départ. Peu à peu, j'arrivais à mettre des noms sur les gens et les choses et à les inscrire dans une histoire, à laquelle je n'étais plus totalement étranger.

La mobilité des troupeaux était une évidence; assez vite, j'en ai saisi la dimension technique: déplacements en fonction des saisons¹³, recherche de pâturages dans un milieu où la pluviosité est irrégulière même en dehors des périodes de sécheresse exceptionnelle, cure salée... Il m'a fallu beaucoup plus de temps, par contre, pour comprendre que la mobilité était bien davantage qu'une technique d'élevage en milieu aride. Quelquefois, au cours des tournées, il est arrivé que nous croisions des familles qui déplaçaient leur campement. Un ou deux dromadaires, plus rarement des bœufs porteurs suffisaient à transporter toutes

leurs possessions, nattes, piquets pour la construction des huttes ou l'érection des tentes, calebasses, mortiers, piliers... Femmes, hommes, enfants marchaient en file indienne, parfois une personne âgée (ou fatiguée) était installée sur un dromadaire. Les troupeaux voyageaient séparément, conduits par les jeunes hommes.

En quelques heures, un campement était démonté, les animaux de bât chargés; tous pouvaient alors partir pour en installer plus loin un nouveau. L'habitat, les pratiques d'élevage, la façon de se nourrir..., en somme tout concourait à permettre à ces populations de partir quand elles le décidaient à la recherche de nouveaux pâturages, afin d'échapper à la razzia¹⁴ (hier), aux administrations prédatrices (aujourd'hui), ou pour toute autre raison qui leur appartenait... La mobilité était une liberté, constitutive de leur mode de vie.

Au fil des longues journées de déplacement au travers de la brousse, d'ailleurs, on ne rencontrait aucune de ces marques qui attestent dans nos paysages de la prise de contrôle symbolique ou juridique de l'espace par des individus ou des communautés : maisons, clôtures, signalisations, monuments. Ici, rien de tout cela, l'espace était ouvert à tous¹⁵. Longtemps, j'ai ressenti comme un manque l'absence de ces repères qui scandent nos territoires.

Le libre accès aux ressources a été le fondement des genres de vie ouest-africains, et la mobilité était l'art de les exploiter. La condition de nomade nous est totalement étrangère, et il nous est difficile de concevoir

tout ce qu'elle implique, parce que nous avons au fond de nous, profondément ancrée, une pensée de sédentaires; une vigilance constante était d'ailleurs nécessaire dans l'observation et l'analyse des systèmes pastoraux afin autant que possible d'éviter de donner des situations une lecture de sédentaire.

Nous roulions le plus souvent en dehors des pistes, notre vitesse dépassant rarement trente kilomètres par heure. Au milieu de la matinée, la chaleur commençait à monter; dans cette région, à partir du mois de mars, il fait très chaud, les températures pouvant dépasser quarante degrés à l'ombre. Nous mettions à profit ces heures vides pour effectuer les trajets de liaison, secoués par les cahots du véhicule.

Alors que le soleil montait, peu à peu se formait un voile entre l'ocre clair et le gris qui recouvrait tout, et les couleurs se dissolvaient dans la chaleur.

La torpeur nous gagnait et le silence s'installait dans la cabine, Abidine n'indiquait plus que par gestes le chemin à suivre au chauffeur. Nous ne mangions pas à la mi-journée, nous nous arrêtions simplement pour boire le thé qu'Abidine préparait.

Les premières tournées, j'avais repris mes pratiques de Centrafrique, emmenant toute la nourriture dont je pensais avoir besoin. Assez vite, cette fois — et comment n'avais-je pu m'en rendre compte plus tôt? —, j'ai réalisé que ne pas partager la nourriture d'une population, c'est délibérément s'en tenir

Le tronc de commiphora africana

à l'écart, choisir de se manifester comme étranger ; et puis débarquer avec tout notre fourbi dans ce milieu austère et frugal était entièrement déplacé. J'ai donc changé de pratique, pour à la fin ne plus voyager qu'avec du thé, du sucre, de la viande séchée, du riz, des oignons et des dattes. Évidemment, après deux semaines de ce régime, j'étais aussi maigre que les bergers peuls. En brousse, je me suis toujours vêtu à l'occidentale, me défiant de la fausse proximité que l'on peut être tenté de vouloir établir en adoptant les habits autochtones. Mes interlocuteurs le savaient bien, je n'étais pas et ne serais jamais un des leurs. On est facilement grotesque quand on revêt les habits d'une culture à laquelle on n'appartient pas.

Le choix du campement à proximité duquel nous installerions notre bivouac pour passer la nuit revenait à Abidine. Le passage d'un véhicule était extrêmement rare ; notre venue était annoncée par le bruit de l'automobile, qui s'entendait de très loin, et tout le campement attendait avec curiosité de voir qui étaient les visiteurs. Dès que nous étions descendus de voiture, nous échangeons avec le chef du campement les salutations d'usage, ce qui est un long cérémonial, qu'Abidine m'avait expliqué et qu'il aurait été totalement inconvenant d'abréger ou d'interrompre ; l'hôte demandait des nouvelles du voyageur, de sa famille... questionnement de pure forme qui n'appelle pas de réponse.

Le tronc de commiphora africana

Souvent, le chef du campement appelait les femmes pour qu'elles nous apportassent de l'eau ou du lait dans unealebasse, qu'elles nous tendaient les yeux baissés en faisant une g enuflexion. Il va de soi que nous étions tenus d'accepter, même si on pouvait avoir des doutes quant à l'hygiène ou si comme moi on n'aime pas le lait; il m'est arriv e de devoir souffler sur le lait pour écarter les mouches qui y étaient tomb es — une seule fois, c'était à Gountour  Ni ni , j'ai bu du lait de chamelle: je l'ai trouv e un peu amer, l g ement sal e, délicieux.

La plupart du temps et comme il est d'usage, le chef de campement nous faisait un cadeau, en général un bélier ou un bouc, dans un geste de bienvenue à l'endroit de l'étranger de passage. En retour, le lendemain matin, je remettais mes propres cadeaux: du thé, des pains de sucre, du savon... toutes choses qu'on ne trouvait que sur les marchés à plusieurs heures, voire plusieurs jours de marche.

Généralement, je demandais que le bélier fût tu e sur place; il était  gorg e, d pec e, la carcasse d coup e, les morceaux grill es sur un feu de bois. J'assistais sans g ene ni dégoût à ce passage de l'état d'être vivant à celui de nourriture, que, ainsi que mes hôtes, je considérais alors comme étant dans l'ordre des choses. Le soir venu, nous nous retrouvions autour du feu avec les hommes du campement pour manger et boire du thé, les femmes et les enfants se tenant à l'écart; parfois, un homme appelait des enfants

et leur donnait un morceau de viande cuite. Ces derniers n'allaient pas à l'école, il n'y avait pas d'école au-delà de Gorom-Gorom, et même auraient-ils voulu y aller que leurs parents s'y seraient opposés, considérant qu'alors ils seraient perdus pour leur culture. Cela me troublait, moi qui voyageais avec dans mes bagages un fantasme de Troisième République hérité de mon éducation et de l'histoire familiale¹⁶, où l'école primaire occupait une place centrale, et pensais que la scolarisation, les voies de communication, pistes et routes, feraient le « développement ». Ce qui était une évidence pour moi, les bienfaits de la scolarisation, ne l'était pas pour eux. Une faille s'ouvrait dans mes certitudes, qui ne cesserait de s'élargir, une distance s'installait avec le monde dont j'étais issu, qui irait augmentant; il ne me serait plus possible de le regarder avec les mêmes yeux.

J'ai passé bien des nuits dans ces campements, et cela ne m'avait pas frappé au début; quand je m'en suis rendu compte, j'ai réalisé que c'était un élément central, déterminant dans la structuration et le fonctionnement de ces sociétés que je côtoyais. La force des hommes, celle des animaux étaient les seules énergies qu'elles utilisaient dans leurs activités, culture des céréales, transport des récoltes, creusement des puits, puisage de l'eau... avec le bois pour la cuisson des aliments qu'il fallait ramasser et transporter. Disposer d'une main-d'œuvre abondante était donc essentiel, un gage et un signe de puissance et de richesse, un

enjeu de pouvoir. Par le truchement d'Abidine, je posais aux hommes qui étaient là des questions sur leur situation, les effets de la sécheresse, leurs attentes.

Leurs réponses étaient souvent convenues (dire au « Blanc », qui à leurs yeux représentait inévitablement, et ils ne se trompaient pas, un pouvoir détenteur d'argent, ce qu'ils pensaient qu'il attendait), demandes d'aide sous la forme de céréales, d'animaux, de vaccinations... J'avais conscience qu'il pouvait difficilement en être autrement. Parfois, la conversation se développait sans que j'y participasse, et j'observais ces hommes assis autour du feu conversant, buvant leur thé, fumant, le visage faiblement éclairé par les braises alors que peu à peu le silence se faisait sur le campement en même temps qu'avancait la nuit.

Je dormais sur un « lit picot » constitué d'une armature de bois en forme de X qui se plie sur laquelle est tendue une toile que j'avais remplacée, imitant en cela Henri Barral et Michel Benoit, que je considérais comme des maîtres pour ce qui était de la vie en brousse, par une peau de vache tannée localement, qui était assouplie en la graissant régulièrement avec de l'huile de vidange de moteur.

Je m'installais légèrement à l'écart de mes compagnons de tournée, généralement sur un point haut d'où je pourrais le matin au réveil observer ce qui nous entourait. Tous les soirs, je prenais une douche avec un pulvérisateur comme ceux que l'on utilise pour humidifier les plantes; un litre suffisait pour l'exercice.

Le tronc de commiphora africana

Comme je l'ai toujours fait, avant de m'endormir, je lisais, à la lumière vacillante d'une lampe-tempête. Je retrouvais la saveur particulière des lectures en brousse que j'avais découverte au cours de mes tournées en Centrafrique; une distance inhabituelle s'installait vis-à-vis du texte, une attention plus grande se développait, en même temps que je perdais la conscience de ce qui m'entourait; n'étant plus ni ici ni là-bas, j'étais gagné par le sentiment d'être hors du monde, ce qui n'était pas désagréable. Se sentir hors du monde: j'ai retrouvé cela des années plus tard quand je voyageais régulièrement en avion, dans les salles de transit des aéroports, où l'on se retrouve seul à attendre une correspondance, lieux totalement neutres où rien ne nous attache ni ne nous attend, où l'attention n'est sollicitée par rien d'autre, où la lecture prend une dimension différente; j'y ai beaucoup et bien lu...

Puis je soufflais la flamme de la lampe, laissant l'obscurité prendre sa place. Les nuits étaient particulièrement sombres, la sphère de la voûte céleste était d'un bleu profond, les étoiles si grosses et si brillantes qu'elles paraissaient anormalement proches, au point que c'en était troublant. Je n'ai vu de nuits semblables que quelques soirs d'été dans la Corse de mon enfance.

Les bruits ne sont pas les mêmes dans l'obscurité ou à la lumière du jour. La nuit, je percevais les sons les plus ténus, les pleurs d'un enfant, le crépitement

Le tronc de commiphora africana

d'un feu, le frottement d'une corde qui entravait un dromadaire, la respiration d'une vache... Ces bruits de la vie autour de moi faisaient comme une protection contre le noir de la nuit.

Parfois, lorsque nous installions notre camp loin de tout, il nous est arrivé d'entendre le ricanement d'hyènes qui chassaient; dans la région de Sebba, plus au sud, où la végétation est plus développée, une fois, c'est la seule, j'ai entendu en pleine nuit le rugissement magnifique et démesuré des lions.

En saison sèche, les nuits étaient très fraîches, presque froides, fraîcheur d'autant plus ressentie que les journées demeuraient chaudes et que cette sensation de froid était inattendue. On se retrouve soi-même plus facilement quand il fait froid, parce qu'on se replie pour se protéger, ce que je faisais le soir, recroquevillé dans mon duvet auprès du feu allumé pour le campement. Étrangement, c'est là sous le ciel, dans le silence, face à l'univers, que la conscience de partager une condition commune à toute l'humanité a été plus forte que nulle part ailleurs.

De temps en temps, je me rendais à Djibo, l'autre bourgade importante de la région avec Gorom-Gorom, afin d'y rencontrer les représentants de l'administration; la piste qui y mène passe par Aribinda, qui est un gros village édifié au pied de dômes de granit gris. Au milieu des cases de banco¹⁷ subsiste un petit cimetière à l'abandon datant de l'époque coloniale,

où l'on peut encore voir des restes de croix. Sur deux des tombes, des plaques portent une inscription. Ce sont des militaires français qui y sont enterrés. Chaque fois que je passais là, je m'y arrêtais, pensant à l'immense solitude de ces hommes au moment de leur mort, à la tristesse particulière des tombes qui ne sont jamais visitées. Je regrette de ne pas y avoir relevé les noms.

Quand on marchait vers le nord-ouest au-delà de Gorom, on entrait peu à peu dans le domaine des grandes brousses, où la végétation avait été relativement épargnée (l'occupation par les hommes et les animaux y était moins importante, en raison de l'éloignement de points d'eau faciles d'accès); elles demeuraient le terrain des grands éleveurs. Les animaux, des zébus de grande taille, étaient en bon état, comme en témoignait leur robe luisante, le plus souvent à dominante acajou. On était loin des pistes, des villages, je m'y sentais bien; il y régnait une forme d'harmonie, d'équilibre entre les hommes, leurs troupeaux, la nature; « les hommes donnaient le sentiment d'être ce qu'ils avaient voulu être¹⁸ ». Je ne le percevais pas, je ne le comprenais pas, mais ce que je voyais là était ce qu'il subsistait d'un monde voué à une disparition prochaine (et qui a disparu aujourd'hui).

Les explications que je lisais, que j'entendais des uns ou des autres ou que je me donnais ne me satisfaisaient pas; il y avait quelque chose qui était là dont je percevais l'existence, mais que je n'étais pas capable

d'identifier. Les travaux de notre ami Michel Benoit m'ont beaucoup aidé à donner une forme aux informations que j'avais recueillies, aux impressions que j'avais pu avoir. Il a parcouru le Sahel (au Tchad, en Haute-Volta, au Sénégal, au Niger), allant à la rencontre des éleveurs et des agriculteurs, qu'il a écoutés et qui lui ont dit leur histoire.

Il faut revenir en arrière, au début de l'époque coloniale. La pacification imposée par l'administration coloniale a ouvert aux éleveurs des espaces « des brousses » qui auparavant leur étaient inaccessibles du fait de la violence endémique qui régnait, brousses qu'ils ont pu exploiter. Les ressources de cet espace devenu accessible étaient alors perçues comme sans limites.

Si un épisode de déficit pluviométrique survenait, il y avait toujours la possibilité de se déplacer, de même qu'il était possible de migrer quand les « brousses » s'épuisaient, avec la perspective de retrouver ailleurs une abondance temporairement perdue. Avec la fin de la violence qui avait contribué à contenir l'expansion démographique, la santé des hommes et des animaux s'est améliorée, les effectifs des uns et des autres ont augmenté. Peu à peu, le système est arrivé à la limite de ce qu'il pouvait supporter sans crise profonde. Le déficit pluviométrique, « la grande sécheresse », a servi de révélateur des déséquilibres qui s'étaient installés.

Le tronc de commiphora africana

La crise des années 1970 était la conséquence bien sûr d'une insuffisance des pluies, mais dans un contexte de saturation de l'espace par l'activité humaine (évidemment à pratiques inchangées et compte tenu des techniques utilisées); les hommes, les animaux étaient devenus trop nombreux. De cela, les éleveurs ne se rendaient pas compte, ils espéraient pouvoir trouver un ailleurs où les pâturages seraient abondants, comme ils l'avaient toujours fait dans le passé. C'était devenu impossible.

Longtemps après avoir quitté le monde des éleveurs nomades du Sahel, je demeure étonné de la facilité avec laquelle il est possible de ne pas voir la réalité; les techniques utilisées en dehors de leur contexte n'y aident pas forcément. Je n'étais pas le seul dans cette situation, mais ce n'est pas pour me rassurer.

Puis venait le moment de rentrer à Ouagadougou. Bien sûr, je savais que je ne ferais jamais ma vie dans ces lieux que je quittais, et que je n'y étais que de passage, mais partir n'en demeurait pas moins à chaque fois difficile.

Enfant puis jeune homme, lorsqu'à la fin de l'été nous quittions la Corse, il m'était dur de rentrer; j'allais en cachette le jour du départ ramasser quelques petites choses, des glands de chêne, des fleurs d'immortelle que je mettais dans une boîte d'allumettes, un morceau de tige d'arbousier... Je conservais tout cela dans mes poches pendant des semaines après notre

retour. J'ai repris là-bas cette pratique de collecter ces petits objets qui demeureront les témoins de lieux que j'aimais; ils sont maintenant dans la maison de Mias.

Une journée ne suffisait pas pour rejoindre Ouagadougou. Sur le chemin du retour, je faisais étape le plus souvent à Gorom-Gorom, où résidait Abidine, quelquefois à l'oasis de Diomga, à proximité de Dori, dans une case de passage de l'administration. La route était longue jusqu'à la capitale, sur une piste le plus souvent en mauvais état.

Arrivé à Ouagadougou, j'étais heureux d'y retrouver Hélène qui m'avait attendu, la maison, un confort relatif, les amis, notre vie d'expatriés dans une petite capitale africaine.

Je revenais d'un ailleurs lointain. Hélène ne me posait pas de questions sur ce que j'avais fait ou vu, elle respectait mon silence. Ce n'était pas de l'indifférence, mais elle avait compris qu'il fallait du temps pour retrouver le monde familier et pour parler, et sans doute aussi que tout ne pouvait pas être partagé ou expliqué.

LA PETROMAX

La Petromax est une lampe à pétrole, à pression. Elle est dans le bureau de la maison de Mias, facile à identifier avec son chapeau de métal laqué rouge.

Elle est complète, il ne manque que le verre, qui a dû être cassé au cours de l'un de nos nombreux déménagements ; elle est accompagnée de ses deux accessoires de laiton, un entonnoir et une burette.

Elle faisait partie de la dotation en équipements que nous avons reçue quand en 1977 j'ai été affecté en tant qu'assistant technique (pour le compte de la Commission européenne) à l'Office régional de développement du Sahel, à Dori, dans le nord de ce qui s'appelait alors la Haute-Volta, maintenant le Burkina Faso.

*

**

JE CONNAISSAIS déjà Dori et sa région, puisque j'avais passé deux ans en tant qu'expert affecté au service de l'élevage à Ouagadougou, et qu'à ce titre j'avais effectué de nombreuses missions dans la région du Sahel voltaïque. La décision de nous

installer à Dori avait été prise tout naturellement, sans qu'Hélène et moi nous posassions les questions de l'isolement, de l'ennui, de l'absence de médecins, des difficultés d'approvisionnement...

À cette époque, Dori, préfecture du Liptako-Gourma, était une petite ville d'environ trois mille habitants, à une demi-journée de piste ou davantage de la capitale Ouagadougou. Elle était dépourvue d'électricité, mais quelques maisons, dont celle que nous occupions, disposaient de l'eau courante, non potable.

Pas d'électricité, d'où la Petromax.

Son utilisation est compliquée; mon sens pratique étant limité, c'était encore plus difficile pour moi... En voici le mode d'emploi :

« D'abord remplir le réservoir en utilisant l'entonnoir, puis mettre le réservoir sous pression en agissant sur le piston; fixer un manchon d'amiante tissé sur le gicleur en porcelaine.

» Verser de l'alcool à brûler dans la coupelle située sur le haut du réservoir, l'allumer afin de chauffer le manchon et le serpentín contenant le pétrole sous pression, ouvrir délicatement la vanne rouge située sur le côté.

» Ouvrir le robinet, enflammer le pétrole vaporisé sous pression dans le manchon avec une allumette. »

Là, il pouvait arriver qu'un joint fuît, ou que, le bouchon étant mal fermé, tout s'enflammât; il fallait alors porter de toute urgence la lampe à l'extérieur,

fermer la vanne en se brûlant les doigts, attendre que les flammes s'éteignent... et puis recommencer après avoir fait le nécessaire pour qu'il n'y eût plus de fuites. Autre chose, un manchon d'amiante porté à incandescence est très fragile : le moindre choc et il se désagrège ; si le manchon cédait, il fallait recommencer du début les opérations. C'est dire que l'allumage de la Petromax prenait du temps, c'était un rituel quotidien, la première activité de la soirée.

Hélène, considérant que c'était un objet définitivement hostile, avait décidé irrévocablement qu'elle ne s'en approcherait pas. Il m'arrivait d'ailleurs certains soirs de renoncer après plusieurs essais infructueux ; nous nous contentions alors des lampes-tempête dont nous avons eu la prudence de nous équiper.

Cela étant, si l'on a réussi à passer le cap de l'allumage, une Petromax éclaire magnifiquement, en émettant bruyamment un souffle puissant, ce qui explique sans doute en partie qu'Hélène eût nourri cette aversion définitive à l'endroit de l'objet, qui par ailleurs constitue un chauffage d'appoint efficace, qualité en saison fraîche, défaut important en saison chaude. Sa lumière d'un blanc violent est proche de celle de l'éclairage électrique, à la différence de celle des lampes-tempête, qui est à dominante jaune et vit au rythme des vacillements de la flamme. La différence entre appuyer sur un interrupteur et allumer une Petromax ou une lampe-tempête est grande : disposer de lumière une fois l'obscurité venue requérait

du temps et des efforts, et était d'autant plus apprécié.

Il en allait de même pour l'eau potable, puisqu'il fallait filtrer l'eau du robinet. Nous avions en permanence en activité, dans des seaux placés en hauteur, une batterie de filtres constitués d'une bougie de porcelaine. L'eau filtrée était recueillie dans des bouteilles.

Le réfrigérateur, à pétrole également, avait un fonctionnement approximatif. En saison chaude, il ne parvenait pas à produire un froid suffisant pour conserver les aliments; nous le couvrons de draps mouillés afin que l'évaporation le rafraîchît. Il n'y avait évidemment ni téléphone ni poste, nous ne recevions ni courrier ni journaux; seule la préfecture avait la possibilité de joindre la capitale, par l'intermédiaire d'une liaison radio; nous n'avons jamais eu à l'utiliser.

La station d'essence (Total) au centre de Dori en face du marché était le seul commerce « moderne ». Son gérant, Émile, était un personnage important; on pouvait par son intermédiaire faire passer des messages à Ouagadougou ou en faire rapporter des provisions. Un marchand de couvertures se tenait en permanence à proximité, attendant les étrangers de passage, qui inévitablement s'y arrêteraient pour acheter du carburant (c'était le dernier point d'approvisionnement à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde).

Il les accueillait avec toujours la même ritournelle: « Dori, couvertures Sahel, jolies belles, Dori, jolies belles couvertures Sahel... » C'étaient les seuls mots de

français qu'il connût. Je lui ai acheté deux couvertures, dont l'une en laine, rouge et noir, est sur le lit de la chambre qu'Élisa occupait à Mias quand elle était enfant.

L'essentiel de l'approvisionnement était assuré par le marché, qui se tenait quotidiennement. On y trouvait de la viande, essentiellement de chèvre, quelquefois de bœuf ou de dromadaire, du pain, du sucre (en morceaux ou en pains enveloppés d'un papier bleu), de l'huile, quelques légumes verts en saison fraîche, des oignons, des tomates séchées, des condiments, du poisson séché, des ustensiles de cuisine en métal émaillé, des tissus imprimés... En dehors du marché, des femmes vendaient sur le pas de leur porte toutes sortes de petites choses, un peu de nourriture, des beignets, des poissons séchés, des bonbons, des allumettes...

Mais on ne trouvait pas d'œufs.

Hélène, qui était enceinte, considérait que des œufs étaient essentiels à son régime alimentaire. Chaque mois, j'allais à la capitale, Ouagadougou, pour des raisons professionnelles, et m'efforçais donc d'en rapporter des œufs.

Le voyage prenait une grande demi-journée. La piste, en mauvais état, alternait trous et tôle ondulée, et dans les pires tronçons combinait l'une et les autres. La voiture dont je disposais n'étant pas climatisée, je roulais vitres ouvertes à cause de la chaleur et arrivais couvert de poussière rouge de latérite. J'étais confronté

à un dilemme de conduite automobile : en roulant vite, on survole la tôle ondulée, mais on ne peut éviter les trous, ce qui provoque de violents cahots ; en roulant lentement, on peut éviter les trous, mais on ressent les secousses du passage sur chaque onde de la tôle ondulée. Les œufs ne le supportaient pas. J'en achetais chaque fois une plaque de vingt-quatre et étais satisfait quand six arrivaient entiers à Dori.

Notre fille aînée a été un superbe bébé, finalement les œufs ne devaient pas être essentiels.

La plupart des demeures, en fait un ensemble de petites maisons (la polygamie était généralisée, chaque épouse ayant sa propre case), étaient construites en briques d'argile parfois mélangée de paille (le banco), séchées au soleil ; toutes sont basses, couvertes de toits-terrasses en terre et de la même couleur ocre brun ; les murs sont percés de rares ouvertures étroites fermées par des volets de bois ; chacune dispose d'une vaste cour entourée de murs.

Quand on arrive par la route qui passe sur une digue dominant les zones d'épandage des crues, la ville, de l'extérieur, se présente comme une masse compacte fermée sur elle-même. À l'intérieur, l'impression change ; la vie est partout présente, les femmes s'affairent à leurs tâches domestiques dans les cours, les enfants jouent dans le sable, les chèvres parcourent les rues — plutôt d'ailleurs des pistes de sable — à la recherche de nourriture ; au plus chaud de la journée,

elles se rassemblent sous les arbres, restant immobiles à sommeiller...

Seuls les bâtiments administratifs, qui avaient été construits à l'époque coloniale, ceux de la mission et quelques maisons de notables étaient en « dur », les plus anciens construits en blocs de latérite, les plus récents en parpaings de béton, tous couverts de tôle ondulée. Nous habitions une de ces maisons, située sur le flanc de la dune qui borde la « mare » de Dori. La mare est une étendue d'eau de plusieurs dizaines d'hectares et de faible profondeur. Les animaux allaient s'y abreuver, et depuis la terrasse de la maison, nous les voyions le soir rentrer en file indienne d'un pas paisible.

Nous disposions d'un immense jardin ; j'y ai planté cent eucalyptus, me disant que ces arbres, au moins, seraient une chose utile que je laisserais. Nous avons aménagé un potager : en saison fraîche, il donnait de fantastiques tomates, des salades, des aubergines, des poivrons ; en saison chaude, seuls les piments résistaient. Respectant les principes diététiques et les recommandations alimentaires qu'Hélène m'avait faites, avant de retourner en France pour accoucher, de consommer quotidiennement au moins un légume vert, d'avril à septembre j'ai mangé tous les jours une salade de piments. Nous avons également de superbes melons ; ils avaient poussé sans que nous les eussions semés, à proximité de l'évacuation des effluents de la fosse septique, ils étaient délicieux.

Nous ne nous sommes pas ennuyés, du moins je n'en ai pas le souvenir ; être ensemble, je suppose, nous suffisait.

C'était sans doute plus facile pour moi, puisque chaque jour je me rendais au bureau. J'y disposais d'une pièce meublée sommairement d'une table, de deux chaises métalliques et d'une armoire, métallique également. Mon équipement se limitait à une machine à écrire à ruban et à une machine à calculer à piles que j'y avais apportées.

Je m'y rendais tous les matins, arrivant chaque jour ponctuellement à huit heures alors que rien ni personne ne m'y obligeait. La tâche qui m'avait été confiée était de définir ce que l'on appelait des « projets » susceptibles d'être financés par le Fonds européen de développement. Même si j'avais passé les deux années précédentes à sillonner la région, je n'avais pas une idée claire de ce que pourraient apporter ces « projets de développement ». D'ailleurs, si j'avais demandé aux représentants de l'institution que je servais ce qu'ils entendaient par « développement », ils auraient été bien en peine de me répondre. En fait, chacun des intervenants extérieurs faisait ce qu'il savait faire, ce que dans son monde il aurait fait.

Pour les Américains, cela a été des ranches, puisque l'écosystème était dans une certaine mesure voisin de celui du sud des États-Unis. La Banque mondiale évoquait comme elle le fait partout « les avantages comparatifs », « la productivité »¹ (de quoi, on ne savait

pas). Pour la coopération française — c'était l'époque des sociétés régionales de mise en valeur —, le développement devait passer par la mise en place de nouvelles structures administratives, d'où l'Organisme régional de développement du Sahel (ORD — nous avons également exporté l'usage des sigles); les organisations non gouvernementales, de leur côté, militaient pour le développement coopératif, tentant de reproduire ce qui avait été à la base de la modernisation de l'agriculture française dans les années cinquante.

J'avais lu les travaux de géographes ou d'ethnologues que j'avais pu trouver, mais ils ne répondaient pas à la question qui m'était posée, « Que fait-on ? »; je n'ai compris d'ailleurs que bien plus tard qu'ils ne pouvaient pas y répondre et qu'ils n'avaient pas vocation à le faire.

Aujourd'hui, je crois tout simplement qu'il n'est pas possible à un intervenant extérieur, quel qu'il soit, et en dehors de toute « visée impérialiste », de concevoir pour une société à laquelle il est étranger un « développement » autre que celui que sa propre société a suivi ou qu'il imagine qu'elle suivra. Il est totalement vain de reprocher aux intervenants extérieurs d'être ce qu'ils sont, ils ne peuvent tout bonnement pas être autre chose... Enfin, la mission avait dû être remplie à la satisfaction de la Commission européenne, puisqu'elle m'a recruté à la fin de ce séjour en tant qu'agent permanent.

En dehors du travail, il y avait la chasse et le cheval.

Toute mon enfance, mon père a raconté des histoires de chasse et il avait conservé sa vie entière, en bon corse, la passion des armes à feu. Il m'emmenait parfois à la chasse et m'a fait tirer, quand j'avais six ans, mon premier coup de feu avec le pistolet qu'il portait toujours sur lui. Et j'ai chassé, je crois, d'abord pour marcher dans les traces de mon père, même si cela permettait d'améliorer notre ordinaire.

Chasser, c'était partir tôt le matin, voir se lever le soleil, observer les campements peuls qui s'éveillaient, sentir le froid. Dans cette région du Sahel, en hiver, la température est basse le matin, et le froid, relatif, est d'autant plus ressenti qu'il fait chaud dans la journée; la lumière est douce, alors qu'en saison chaude elle est écrasante dès le début de la journée. La poussière de sable présente dans l'atmosphère en cette période de l'année donnait à toute chose une coloration ocre rouge; les silhouettes des acacias, aux troncs mêlant le rouge et le gris, se détachaient sur l'horizon tremblant. Les animaux, zébus, moutons, quittaient les campements en troupeaux pour gagner les pâturages, conduits par de jeunes bergers.

Les mares où je chassais le canard et l'oie étaient situées à quelques kilomètres à l'ouest de Dori, à l'écart des voies de communication, au pied de dunes où subsistaient des restes des cultures de mil. À notre arrivée, les enfants des campements voisins se précipitaient, l'arrivée d'une voiture conduite par un « toubab »

(un Blanc) constituant un événement exceptionnel. Ils nous aidaient à récupérer les canards tombés dans la mare; une partie du résultat de la chasse leur était distribuée. Aux premières heures de la journée, les canards et les oies prenaient leur envol; il fallait essayer d'anticiper leurs déplacements, se placer de manière qu'ils fussent à portée de fusil, évaluer la vitesse de leur vol au moment du tir... Je revenais souvent avec une dizaine de canards et quelques oies². J'ai aimé chasser, depuis longtemps j'ai cessé de le faire et ne le pourrais plus.

J'avais un cheval, Tjadiel (la dénomination de sa robe rouanne en langue peule); il était installé dans un box construit en banco, aménagé à proximité de la maison dans notre cour. Chaque soir, je le montais pour faire le tour de Dori; je regardais tomber la nuit, observant l'activité s'apaiser, les bruits s'atténuer, les enfants se rassembler autour du repas, les silhouettes se détachant dans les cours à la lumière des lampes-tempête, j'écoutais le silence peu à peu se faire. La texture de l'obscurité lui donnait une profondeur particulière. Les conversations se faisaient à voix basse et lentement; un grand calme tombait qui préparait à la nuit. La dernière partie de la promenade se faisait toujours au galop, ce qui n'est pas conforme aux principes de bonne conduite équestre, mais était apprécié dans ce monde de cavaliers. J'avais été surnommé par les Peuls de Dori « Djom Putju », c'est-à-dire « l'Homme au cheval ».

La Petromax

Le soir, nous lisions à la lumière de la Petromax, quand j'avais réussi à l'allumer. Dans le silence de Dori troublé seulement par le bruit des animaux, la lecture avait la saveur d'un retour à un monde à la fois familier et lointain.

C'était le 11 juillet; alors que je sortais d'une réunion avec le directeur du service de l'élevage à Ouagadougou, un chauffeur m'attendait à l'extérieur. Il m'a tendu une enveloppe. Dans l'enveloppe, un mot, bref, mon père était mort subitement le matin même.

Le monde a cessé d'être enchanté.

Notre fille aînée, Éliisa, est née dix jours plus tard à Paris, où j'avais pu me rendre afin de voir Hélène avant de repartir.

LA KALACHNIKOV COUPÉE EN DEUX

Les trois morceaux d'écorce de pin qui se trouvent sur le plateau du grand buffet de chêne dans le « salon du haut » de la maison de Mias proviennent de Karavašta, en Albanie.

Karavašta est connue pour sa lagune, où hivernent des pélicans, et pour sa forêt classée ; ce fut ma première sortie hors de Tirana, peu après mon arrivée.

On accède à la lagune à pied, après avoir traversé une forêt de pins. Nos accompagnateurs tenaient à nous montrer le plus bel arbre de la forêt. Ils nous ont conduits jusqu'à une clairière au centre de laquelle se trouvait un pin immense ; c'était le doyen de la forêt, âgé de plus de cent ans. Il était en train de mourir ; il portait à sa base une blessure profonde. Son tronc avait été déchiqueté sur une hauteur de plusieurs mètres par une explosion.

Ce pouvait être pour l'abattre, le débiter et en faire du bois de chauffage, mais je ne le crois pas. Au plus fort des troubles de 1997, une frénésie de destruction s'était emparée du pays, saisi d'un désespoir général.

La Kalachnikov coupée en deux

Le passé était rejeté, ce qui le rappelait, les symboles de l'autorité, était mutilé, détruit, dans une forme de suicide culturel collectif. Le pin de Karavašta en a sans doute été la victime.

Le morceau de marbre blanc veiné de gris-bleu posé sur l'étagère à droite de mon bureau provient de la villa du roi Zog à Durrës. Elle est située sur le haut d'une colline qui domine le golfe ; on y jouit d'une vue magnifique sur le port et la côte albanaise. C'est une construction des années 1920, de style italien. Les murs extérieurs ont conservé leur couleur ocre jaune, on devine qu'elle a été très belle.

À l'intérieur, tout a été saccagé, les huisseries, les boiseries, les tuyaux ; les fils électriques ont été arrachés ; les équipements et le mobilier ont été emportés. Les marches de marbre de l'escalier d'honneur, le limon ont été cassés à coups de masse.

C'était la fin de la journée ; avec le coucher du soleil, l'ocre des murs se teintait peu à peu de rouge, les bruits du port et de la ville parvenaient assourdis par la distance. On ressentait la douceur propre aux premières journées de printemps au bord de la Méditerranée ; derrière nous, la villa du roi Zog était là, saccagée, abandonnée, rappelant que la douceur et le tragique pouvaient parfois être contigus.

Les deux jarres de grès qui sont disposées de part et d'autre de la dernière marche de l'escalier menant à la

La Kalachnikov coupée en deux

terrasse proviennent du port de Durrës. Elles ont été achetées chez un « antiquaire » qui y avait installé son établissement en toute illégalité. Son local faisait face à une voie ferrée sur laquelle stationnait un train de passagers, à l'évidence depuis plusieurs années. Aucun des wagons n'avait plus de vitres, ce qui le faisait ressembler à un visage aux orbites vides ; ce train n'irait plus jamais nulle part.

La petite bourse de cuir noir fermée par un crochet de fil de fer m'a été donnée par Lulli (Lulli est un prénom masculin albanais), qui a été mon majordome pendant tout le séjour en Albanie. Elle contient un morceau de fer, un silex, un brin d'étope. L'ensemble appartenait à son grand-père et servait de briquet. L'étope était fabriquée à partir de lanières découpées dans le chapeau d'un champignon, battues avec une pierre afin d'en extraire le maximum d'eau, puis séchées au soleil. La même technique était utilisée en Corse du temps de mes grands-parents.

La Kalachnikov coupée en deux accrochée aux murs de la maison de Mias m'a été offerte par mes collègues de la délégation de la Commission européenne à l'occasion de mon départ définitif d'Albanie (la portion du canon de la partie solidaire de la crosse a été obturée par une soudure, ce qui rend l'objet définitivement inoffensif).

La Kalachnikov coupée en deux

À la suite des pillages en 1997 des arsenaux qui existaient dans tout le pays, en Albanie les armes étaient partout, la Kalachnikov de fabrication locale étant la plus répandue. Chaque famille en détenait pour assurer sa propre sécurité et parfois régler ses différends, et tous, hommes et femmes, avaient été formés à son utilisation dans le cadre de la « défense populaire » mise en place sous le régime communiste. C'était un objet de la vie courante au même titre que peut l'être chez nous un parapluie. Les gardes à ma résidence en avaient d'ailleurs une.

Au début de mon séjour, les agents chargés de notre sécurité déconseillaient vivement de sortir à pied dans les rues de Tirana (je me suis rendu compte assez vite que tout cela était largement exagéré). J'ai toujours eu besoin d'un minimum d'exercice physique, donc, faute de pouvoir marcher à l'extérieur, je tournais en rond le soir dans le jardin de ma résidence pendant au moins une demi-heure. Sans que je le lui eusse demandé, le garde de service la nuit (c'était un jeune homme appelé Claudi) me suivait à deux pas en arrière, tenant une kalachnikov sur la poitrine, le chien, Socrate, un labrador noir, fermant la marche... Nous devions former un trio étonnant.

*

**

J'ÉTAIS ARRIVÉ à Tirana, capitale de l'Albanie, par un vol Swissair au départ de Zurich. J'avais laissé Hélène et les enfants à Bruxelles, les familles

n'étant pas autorisées à y accompagner les fonctionnaires, pour des raisons de sécurité; je partais seul pour la première fois depuis très longtemps; je n'étais accompagné que par un de nos deux chiens, un labrador noir qui s'appelait Socrate.

L'Albanie à cette époque avait la réputation d'être un pays aux mains de la criminalité organisée, en proie à la corruption et théâtre de troubles violents récurrents. La décision de m'affecter en Albanie avait été prise alors que nous étions en Pologne. Quand ils l'ont apprise, mes interlocuteurs de l'administration et mes collègues polonais se sont mis à me considérer avec commisération, certains appelant sur moi la protection de Dieu (les Polonais sont très croyants); une de mes collègues polonaises, qui était adorable, m'a donné un petit ange en céramique qui souffle dans une trompette — il est sur mon bureau à Mias — en me disant qu'il me protégerait.

L'avion volait vers Tirana. La décision était prise, il fallait l'assumer, mais je me demandais ce qui m'attendait et comment je ferais face à une situation que j'imaginais difficile. J'ai eu très vite un début de réponse, au moins quant à ce qui m'attendait, avec la présentation de mes lettres de créance. Voulant montrer l'importance qu'elles attachaient aux relations avec l'Union européenne, les autorités avaient proposé que la cérémonie de présentation des lettres de créance se tînt peu de temps après mon arrivée; j'étais arrivé

un mardi et la cérémonie était programmée pour le vendredi de la même semaine.

C'était un matin de janvier froid et gris. Il y a des pays qui sont faits pour le soleil et la lumière; Tirana n'était pas faite pour le froid et le gris, qui m'ont toujours paru plus froids et plus gris qu'ailleurs.

La voiture du protocole, une Toyota flambant neuve, est arrivée aux bureaux de la mission, accompagnée de deux motards en grande tenue. L'agent du protocole m'y a fait monter à la place d'honneur.

Nous nous sommes mis en route, les motards ouvrant le chemin, ma voiture de fonction suivant. Avançant à la faible allure qui convenait à la solennité du moment, nous avons traversé le quartier des ministères, sommes passés devant le bâtiment gris et massif de style mussolinien abritant les bureaux du Premier ministre, gardé par des soldats portant des uniformes et des armes qui devaient dater de l'époque stalinienne. Toujours à faible allure, nous sommes arrivés au croisement de la route qui conduit à Elbasan.

Et là, en un instant, tout s'est déréglé. Un embouteillage bloquait la circulation. Les motards ont posé leurs engins sur leurs béquilles, ont commencé à s'agiter frénétiquement, alternant coups de sifflet et hurlements; les conducteurs des véhicules tentaient des manœuvres désespérées pour dégager un passage, ce qui contribuait à bloquer davantage la situation. Puis conducteurs et motards sont entrés dans une discussion agitée et bruyante, accompagnée de gestes

désordonnés, chacun donnant avec véhémence son avis sur ce qu'il convenait de faire, tous laissant l'impression qu'ils allaient en venir aux mains. Le chauffeur de la voiture dans laquelle je me tenais, sans doute pour prendre une initiative et me faire plaisir, a mis à plein volume la musique d'*Il était une fois dans l'Ouest*, l'agent du protocole restait silencieux et accablé. Nous avons attendu.

Plusieurs minutes plus tard, inexplicablement, la situation s'est débloquée. Les motards ont rajusté leur tenue, retrouvé leur dignité et enfourché leurs engins; *Il était une fois dans l'Ouest* a été arrêté, le cortège a repris son cours solennel. Nous avons gagné sans encombre le palais des Brigades, où attendait le chef de l'État. J'ai présenté avec un peu de retard mes lettres de créance, la cérémonie s'est bien déroulée.

L'Albanie ne ressemblait pas à l'image qu'on en donnait à l'étranger, elle ne ressemblait à aucun des pays dans lesquels j'avais vécu et travaillé jusque-là, mais j'imaginai parfois, quand je traversais la campagne albanaise, que la vie devait y être proche de ce que mon père avait connu en Corse dans sa jeunesse; depuis ces premiers jours, j'ai ressenti un besoin impérieux de la connaître, de percevoir et si possible de comprendre ce qu'elle était qui ne m'a pas quitté pendant tout mon séjour.

Au cours des trois années que j'ai passées à Tirana, les moments extravagants ont été nombreux, mais

deux d'entre eux ont été plus particulièrement marquants : la représentation de *Norma* à l'Opéra national, la visite à Burrel.

Les spectacles alors étaient peu nombreux, la vie reprenant peu à peu après les troubles violents que le pays avait connus quelques mois avant mon arrivée. J'avais reçu une invitation pour *Norma*, qui était donnée à l'Opéra national. Nous nous y sommes rendus avec un collègue passionné d'opéra.

Le bâtiment de l'Opéra de Tirana, une construction mussolinienne elle aussi, comme la plupart des bâtiments officiels du centre-ville, ouvrait ses portes pour la première fois depuis plusieurs années ; dans le hall, un piano à queue avait perdu un pied, remplacé par des briques posées les unes sur les autres ; des photographies de chanteurs et de chefs d'orchestre, dont les cadres étaient recouverts de poussière, étaient accrochées de guingois aux murs.

À l'entrée, une ouvreuse revêche exerçait une autorité despotique, orientant selon son bon vouloir les spectateurs vers les loges ou le parterre, qu'ils disposassent ou non d'invitations officielles ; nous avons été privilégiés, elle nous a conduits à une loge, mais elle a refoulé au parterre l'ambassadeur de Grande-Bretagne qui nous suivait ; il ne devait pas correspondre à l'image qu'elle se faisait d'un ambassadeur.

D'ordinaire, dans l'attente du début du spectacle, une salle est lumineuse, joyeuse et animée ; les

spectateurs s'installent, se saluent, se retrouvent, s'interpellent. Là, elle était sombre, figée, silencieuse; tous les spectateurs avaient gardé leur manteau, certains leur chapeau, le chauffage ne fonctionnant pas. La fosse d'orchestre était restée couverte. À gauche de la scène, un piano droit était éclairé par une faible lumière. Rien ne se passait; tous, nous attendions dans un silence de plus en plus pesant.

« Norma » est apparue dans son costume de scène, en larmes, tenant un micro à la main. Elle a expliqué qu'en raison d'une grève des musiciens, l'opéra ne pouvait être donné, mais que, par respect pour l'œuvre et pour les spectateurs, elle chanterait les airs principaux, accompagnée de « Pollione », qui se tenait en retrait dans sa tenue de centurion romain.

La représentation a débuté, Norma et Pollione dans leurs costumes inutiles, seuls sur le plateau immense, chantaient accompagnés du piano, leurs voix se perdant dans l'espace vide.

Le spectacle est devenu pour tous une souffrance. Ce n'était plus une représentation de *Norma*, on ne voyait plus que la décrépitude du bâtiment qui ressortait crûment, la poussière qui recouvrait tentures et lustres.

Norma est allée jusqu'au bout. À la fin du spectacle, après un long moment, la salle s'est animée lentement, a applaudi, soulagée que ce soit fini, puis est retombée dans un silence accablé. Lentement, sans échanger une parole, les spectateurs sont sortis dans le froid

de la nuit. Une tristesse particulière, résignée s'était abattue, celle que dégage une fête gâchée ou une attente déçue.

J'effectuais régulièrement des visites de travail à l'intérieur du pays dans le but de mieux le connaître. C'était le lendemain de la représentation de *Norma*, et cette fois c'était à Burrel que je me rendais, chef-lieu d'une préfecture situé à une centaine de kilomètres au nord-est de Tirana.

On y accédait par une route en très mauvais état. Arrivant à Burrel, on sentait qu'on entrait dans le domaine du bizarre. Dans le dernier virage avant la ville, les poteaux de la ligne électrique qui serpentait dans les prairies avaient été détournés de leur fonction première et étaient utilisés par les paysans comme supports pour leurs meules de foin. Sur la gauche, on apercevait une caserne désaffectée, avec au premier plan une piscine vide au fond de laquelle avait poussé un arbre.

Les autorités, prévenues de notre arrivée, avaient retenu pour la visite qu'elles avaient organisée à mon intention la prison de haute sécurité et la maison de la culture.

La prison de Burrel avait été la plus dure du régime d'Enver Hoxha; on y enfermait, parfois exécutait les prisonniers politiques. Jamais auparavant je n'avais pénétré dans une prison. À l'entrée, nous avons été fouillés. Le chef des gardiens nous a d'abord montré

des cellules vides, puis nous a conduits dans le quartier des condamnés à mort. La peine de mort venait d'être abolie et les condamnations commuées en réclusion à perpétuité. C'était l'heure de la promenade ; les condamnés, une vingtaine, étaient réunis dans une cour ceinte de hauts murs.

Sur le fond blanc des murs, deux gigantesques fresques avaient été peintes en vis-à-vis ; l'une représentait un bord de mer avec des pins, une plage sur laquelle des familles se tenaient à l'abri de parasols, des enfants en train de jouer ; l'autre, un paysage de montagne. Ces images qui rappelaient l'existence d'un monde auquel ces prisonniers n'auraient plus jamais accès étaient d'une cruauté, je suppose, involontaire.

L'un d'entre eux, un homme d'une trentaine d'années, s'est approché de moi, calme et souriant. Par le truchement d'un interprète, il a demandé ce que je pourrais faire pour lui. Il avait assassiné cinq personnes, toute sa famille, sa femme, ses enfants et ses parents. Je lui ai répondu que la justice des hommes avait décidé de sa peine et qu'il ne pouvait maintenant que s'en remettre à la justice de Dieu.

Après la cour de promenade, nos guides nous ont conduits à l'extérieur du bâtiment principal, dans l'espace qui le sépare des murs d'enceinte. Ils tenaient à nous montrer l'endroit où les condamnés politiques étaient exécutés et leurs dépouilles enterrées. Nous les avons suivis dans l'espace enherbé qui entourait les bâtiments le long du mur d'enceinte ;

nous nous sommes arrêtés et recueillis un instant à l'endroit qu'ils nous ont désigné.

De là, nous sommes partis au musée. Le bâtiment se situait à l'extrémité du plateau sur lequel la ville est construite. Le panorama est somptueux, on y domine la vallée, surmontée sur le versant opposé de montagnes enneigées.

À l'évidence, le musée avait beaucoup souffert au moment des troubles. Sa façade était marquée d'impacts de balles, toutes les fenêtres avaient été éventrées, certaines étaient cernées de suie. À l'intérieur ne subsistaient, au milieu d'éclats de verre et de papiers jonchant le sol, qu'une tête monumentale, en plâtre, reste d'une statue décapitée du héros national Skanderbeg, et plus loin un bras du même.

Le conservateur nous attendait dans son bureau situé au rez-de-chaussée, seule pièce demeurée intacte. Le mobilier, de style soviétique, le téléphone à cadran de bakélite noire dataient visiblement des années cinquante, comme le costume noir du conservateur.

La visite a commencé.

Le conservateur nous a conduits successivement dans chacune des pièces de l'édifice entièrement vide et dévasté, demandant que nous nous y arrêtions. Chaque fois, il montrait l'espace vide: « Là, vous avez l'Antiquité, ici l'époque ottomane, ici l'époque moderne... » À la fin de la visite, l'ayant salué et remercié, je m'apprêtais à partir. Il m'a retenu par la manche de mon manteau et m'a dit: « Vous n'avez pas vu le

Moyen Âge ! » Je l'ai suivi vers un autre espace vide qu'il désignait de la main et m'y suis arrêté.

Il était satisfait : cette fois, la visite était terminée. Nous sommes partis sans poser de question, après l'avoir remercié. Je ne suis jamais retourné à Burell et n'ai jamais revu le conservateur du musée qui n'existait plus.

En Albanie, j'ai éprouvé un trouble profond, et ce n'était pas seulement le mien, il était partout présent, diffus. La réalité était faite de morceaux disjointes qu'il était impossible de remettre dans un ordre quel qu'il fût. Souvent, j'y ai rencontré ce mélange de drame et de comédie, de tragique et de grotesque, ces moments inattendus où la réalité bascule dans une forme d'extravagance, et dont les Albanais étaient les premiers à rire.

Deux jours avant mon départ définitif, j'ai réuni l'ensemble du personnel de la Délégation, albanais et européen, à la résidence. L'un d'eux étant un bon pianiste, un autre un ténor amateur passionné d'opéra, j'avais fait venir un piano ; des airs d'opéra accompagnés ont été chantés. Nous avons bu du raki, l'alcool qui accompagne les fêtes en Albanie. Artan Murraj, mon chauffeur, que tous, nous appelions Tani, m'a tendu un long paquet emballé de papier cadeau et entouré d'un ruban rouge. Je l'ai ouvert, il contenait une Kalachnikov coupée en deux.

La Kalachnikov coupée en deux

Ce n'était pas un cadeau de départ habituel, mais ce qu'était l'Albanie n'était pas habituel. Puis mes collègues albanais se sont mis à chanter *a cappella* des chants traditionnels, dont ils reprenaient en chœur le refrain. Pour un instant, j'ai eu le sentiment d'être l'un des leurs.

Au fond, j'avais passé ces trois années à promouvoir le rapprochement entre l'Albanie et l'Union européenne, c'était ma mission, c'est-à-dire une normalisation de la société albanaise, et par voie de conséquence une destruction de ce qui faisait que je m'y attachais. Le destin m'a puni en m'affectant après l'Albanie dans le monde ordonné, planifié, évalué, contrôlé... des services du siège de la Commission européenne. Je l'ai trouvé terriblement terne.

LES PEINTURES ALBANAISES

Les peintures albanaises sont nombreuses sur les murs de la maison. Elles sont l'œuvre de peintres que j'ai connus sur place, Lumturi Blloshmi, Arben Golemi, Hedi Hila, Zemfira Heta, Anaštas Koštandini (dit Taso), Agron Polovina, Sali Shijaku, Maks Velo.

*
**

LA RENCONTRE avec la peinture albanaise s'est faite un peu par hasard. Un de mes collègues albanais qui avait occupé un poste de directeur au ministère de la Culture avant de travailler à la délégation de la Commission européenne avait gardé de nombreux contacts dans les milieux artistiques; sachant que je m'intéressais à la peinture, il m'a proposé de rencontrer des artistes qu'il connaissait et de visiter leurs ateliers.

La première visite fut pour l'atelier de Zemfira Heta. C'était un après-midi d'hiver froid et humide. Des nuages masquaient le mont Dajiti, qui domine la ville; il pleuvait, le ciel était gris, les façades des

immeubles délabrés étaient grises. Les rues, mal éclairées, parsemées de trous où s'accumulait l'eau de pluie, étaient vides; seules quelques silhouettes sombres de rares passants cheminaient dans la pénombre. Ils ne marchaient pas au milieu des trottoirs, mais en rasant les murs des immeubles, courbés et silencieux.

L'atelier à cette époque était situé au fond d'une petite cour qui abritait une fabrique de menuiseries métalliques. Zemfira, qui avait été prévenue de la visite, nous attendait. Elle nous accueillit dans une petite pièce qui n'était pas chauffée, nous demandant de l'excuser pour l'inconfort et le froid. Elle nous fit asseoir dans de vieux fauteuils défoncés et tendit plusieurs cartons à dessin contenant de nombreuses feuilles de formats variés sur lesquelles elle avait dessiné au crayon, à l'encre, au fusain, au stylo à bille, dans une attente inquiète de la réaction de ses visiteurs.

La première chose qui m'a frappé dans ses dessins est une violence chaotique, une forme de cri dont l'expression était irrépressible. Je me suis arrêté sur le portrait d'un personnage, homme ou femme, ce pourrait être l'un ou l'autre. Le personnage est échevelé, hagard, son regard exprime une détresse intense. De son corps, seules les mains sont dessinées, de grosses mains aux doigts écrasés, rectangulaires; le visage, les mains émergent de traits entremêlés. Le dessin est exécuté au stylo à bille rouge. Zemfira m'a dit qu'elle l'avait réalisé un soir, très tard, qu'elle en ressentait l'absolue nécessité. Elle me l'a donné.

Les peintures albanaises

Je suis retourné souvent à l'atelier de Zemfira, devenant peu à peu familier de son univers. Ses dessins et peintures sont marqués d'une tonalité tragique. La figure humaine est présente partout. Ce sont des portraits où le trait peut être réduit au minimum, exprimant le plus souvent une intense mélancolie, parfois une sérénité distante et fugace. Dans certains dessins, le trait se développe, foisonne, envahit la feuille, la figure humaine sombrant dans le chaos qui l'entoure ; à l'inverse, il peut se simplifier jusqu'à aboutir à l'essentiel d'une forme qui n'existe plus que par elle-même. Les dessins sont des notes rapides qui captent l'essence d'un instant. Les toiles les rassemblent, les couleurs sont violentes, les formes foisonnantes et mêlées, profils de visages, mains, pieds, qui font deviner la présence évanescence de corps entraînés dans un tourbillon sans fin. Je continue de les voir avec un mélange de fascination et de malaise.

Le deuxième atelier que j'ai visité est celui de Hedi Hila. Il se trouvait dans un immeuble de béton grisâtre situé en périphérie de Tirana, entièrement habité par des artistes, qui occupaient les logements leur ayant été attribués par le régime communiste. Comme dans toutes les constructions à usage collectif de cette époque, le souci d'économie était partout visible : béton de mauvaise qualité, limitation au minimum indispensable de l'espace dévolu à chaque occupant, uniformité des appartements, dont, à l'extérieur,

toute marque distinctive était exclue. Le lieu était d'une immense tristesse, laissant un sentiment de déréliction.

On y accédait par une route en terre parsemée de trous ; la porte d'accès était fermée par une grille réalisée avec des fers à béton. On sonnait, et la personne que l'on avait avertie devait descendre de l'étage où elle habitait, le quatrième pour Hedi Hila, afin d'ouvrir la grille et de faire entrer ses visiteurs. Le contraste était d'autant plus fort quand on pénétrait dans l'atelier de Hedi Hila, qui était un espace lumineux et chaleureux. Il a montré ses toiles, nombreuses, de grand format pour la plupart.

Je me suis arrêté sur l'une d'entre elles dont la couleur dominante est un rose incertain. Elle représente des personnages gris anthracite et un seul plus petit, sautillant, une trompette dans la bouche, un pistolet à la main, qui est rouge vif. Les personnages gris sont assis, hiératiques, leurs têtes présentées de profil, massives, de forme carrée. Des fumerolles s'en échappent, ondulant mollement vers le sommet de la toile, où elles se rejoignent pour former un cornet luxuriant de glace à l'italienne. Des balles sortent du pistolet du petit personnage rouge, qui transpercent les figures assises.

Hedi Hila, qui avait eu à souffrir du régime communiste, était rapidement devenu dans les années 1990, un peintre connu dans son pays et à l'étranger ; on le sentait assuré de la valeur de sa peinture.

Après avoir observé cette toile, je lui ai dit que les couleurs étaient dégoûtantes. « Vous avez raison, m'a-t-il répondu, totalement dégoûtantes. Vous voyez, ce sont, là, des adultes figés dont le seul rêve est d'émigrer vers une Italie où ils ne trouveront que cette glace ; ici, une jeunesse qui rejette un passé immobile et sombre dans la violence. » Sa toile décrivait la situation de la société albanaise mieux que je ne l'aurais fait dans une note politique. Elle est maintenant accrochée dans le bureau à Mias.

Lors d'une autre visite, il m'a montré une série de toiles abstraites qu'il venait d'achever. Les formes et les couleurs étaient particulièrement agressives, angles aigus, rouges violents, traits noirs enchevêtrés. Je lui ai demandé pourquoi tant de violence. Il n'a pas répondu, mais m'a demandé de le suivre. Par un étroit escalier sans garde-corps, nous avons gagné une terrasse qui dominait Tirana.

Il m'a dit : « Regardez... »

Ce qui s'offrait à la vue était un enchevêtrement de constructions (certaines en ruine, d'autres inachevées avec des fers à béton en attente dépassant des murs, d'autres récentes peintes de couleurs criardes) parsemé de ferrailles abandonnées, de carcasses de voiture rouillées et de tas d'immondices. Tout portait la marque du chaos ambiant, rien n'offrait le repos que procure l'harmonie d'un paysage.

... « Comment pourrais-je peindre autrement ? »

La veille de mon départ définitif, il est venu à nos

bureaux me dire au revoir et m'a donné une toile qui est aujourd'hui aux Sables-d'Olonne. Représentant un bateau à quai, elle dégage une étrangeté dont l'origine est de prime abord difficile à saisir.

Un bateau est accosté à un quai désert, le rivage est vide de toute présence humaine; seul un chien traverse l'espace, il est noir, son ombre est inversée, elle est blanche; il n'a d'un chien que l'apparence, il n'existe pas, mais il est là. Cette toile exprime ce malaise insidieux qu'il m'arrivait souvent de ressentir et qui s'installait sans que je fusse capable d'en identifier la cause.

La Fuite des saints — c'est le titre qu'avait donné à cette toile Agron Polovina (il était conservateur des églises orthodoxes de Berat) — est de facture classique. Les couleurs sont douces, ocre jaune, blanc, gris, violet, mais, des personnages qui sont représentés, on ne voit que le bas du corps, pour l'un d'eux seulement les pieds; ils paraissent suspendus dans l'espace et animés d'un mouvement vers le haut. Ce sont des saints revêtus d'habits sacerdotaux, ils sortent du cadre du tableau; en fait, ils abandonnent l'Albanie que Dieu a quittée. C'était une angoisse profonde pour Agron Polovina, qu'il partageait avec Hedi Hila et que l'un comme l'autre exprimaient.

La première fois que j'ai rencontré Lumturi Blloshmi, qui est également l'un des peintres albanais

reconnus, après que j'ai regardé ses toiles, elle m'a dit avec un grand sourire : « Vous les diplomates, vous aimez venir nous voir, mais ne faites jamais rien pour les artistes. »

« Dit », c'est une façon de parler, car elle est sourde et muette. Le collègue albanais qui m'accompagnait dans ces visites réussissait à lire sur ses lèvres ce qu'elle voulait exprimer, comme elle-même le faisait sur celles de ses interlocuteurs. Blloshmi, qui devait avoir alors une soixantaine d'années, demeurait très belle ; elle était d'une totale liberté dans son expression. Je l'ai prise au mot, lui proposant, si elle le désirait, d'organiser une exposition de ses toiles dans nos bureaux. Un mois plus tard, c'était le vernissage, en présence des autorités et du corps diplomatique. L'événement a été largement couvert par la presse, la radio, les télévisions. L'exposition a été un succès, elle a été suivie de nombreuses autres. Je voulais mettre en avant une image de l'Albanie autre que le stéréotype de la criminalité organisée, de la corruption... qui lui était d'ordinaire associé ; montrer aussi qu'en quelque sorte des technocrates européens pouvaient avoir une âme. J'ai eu beaucoup de plaisir à être galeriste amateur.

Blloshmi m'a donné un tableau à l'issue de son exposition ; c'est un monotype sur papier de grand format ; il est ocre rouge sur fond vert. Une figure animale gît, comme éclatée, un cheval peut-être, dont les contours sont soulignés de noir ; il est au bout d'un chemin

extrême, l'œil est rond, d'un bleu vif, hagard ; il a la bouche grand ouverte.

Je lui ai acheté le deuxième que nous possédons. C'est une huile de grand format ; il représente l'œil bleu porte-bonheur commun dans les Balkans, mais il est crevé et de son centre s'échappe un bouillonnement gris : il n'y a plus ni porte-bonheur ni bonheur. Du travail de Blloshmi, c'est surtout ce qu'elle exprimait du tragique de la dérive de la société que j'ai retenu.

L'univers de Sali Shijaku est tout autre ; il avait été un des peintres et sculpteurs officiels du régime communiste. À sa chute en 1990, il avait choisi de s'exiler en Italie et n'exposait plus depuis son retour en Albanie.

Il habitait une des rares maisons anciennes d'architecture ottomane subsistant à Tirana. Alors que je lui rendais visite, mon attention a été attirée, dans l'entrée, par la maquette en plâtre d'une sculpture, une femme ailée prenant son envol qui était, à l'évidence, une allégorie de l'Albanie. Je lui ai fait remarquer qu'avec la forme qu'il lui avait donnée, si elle devait prendre son envol, inévitablement elle allait s'écraser sur le sol ; il m'a répondu dans un grand sourire malicieux : « Oui, évidemment. »

Il avait traversé la période communiste en détournant avec humour les canons de l'art officiel d'une manière suffisamment subtile pour qu'il demeurât

inattaquable. Il réalisait d'ailleurs en cachette des portraits superbes, qu'il a montrés, totalement subversifs au regard des conventions d'alors.

La Délégation¹ a organisé sa première exposition après son retour à Tirana.

Le tableau que nous possédons de lui a été réalisé pour une vente organisée au bénéfice des réfugiés du Kosovo au plus fort de la crise de 1999, où je l'ai acheté. Il s'agit d'un paysage coloré. Les tons sont lumineux, le jaune, le rouge, le bleu dominant; le paysage est vallonné, la présence de meules de foin dans les champs atteste que l'on est en été. Au premier plan se tient un épouvantail à oiseaux dont l'habit en lambeaux est agité par le vent; il est coiffé d'une toque de feutre blanc, coiffure traditionnelle des hommes dans le nord de l'Albanie; il a des yeux ronds, étonnés. Dans le ciel volent de nombreux cerfs-volants de couleur vive. Je ne lui ai pas demandé si c'était là sa vision du conflit du Kosovo, dans laquelle je ne peux m'empêcher de voir un mélange de tendresse et de dérision.

Nous avons deux tableaux de l'époque du réalisme socialiste. L'un représente un paysage de montagnes avec au premier plan une usine, l'autre une marche de partisans dans la neige. Ils sont de facture classique, et seuls les thèmes traités leur donnent une tonalité « socialiste ». J'ai accroché le paysage au-dessus d'une toile contemporaine d'Arben Golemi représentant

Berat. Le contraste entre les deux est grand, mais il est davantage d'époque que d'école.

Le musée des beaux-arts de Tirana, où j'allais souvent, comportait un espace où étaient exposées des toiles et des sculptures de cette école. Les toiles, pour la plupart de grande qualité, présentent une image idéalisée de l'Albanie communiste et de ses réalisations. Femmes au visage souriant en habit traditionnel travaillant aux champs; ouvriers debout au sommet d'échafaudages gigantesques, torse nu, muscles saillant sous l'effort, regardant au loin avec détermination; bateaux de guerre, blindés à l'aspect menaçant...

L'une d'entre elles est saisissante; on y voit Enver Hoxha, le « grand leader » de l'époque, participant à une réunion du Kominform, sans doute celle au cours de laquelle Khrouchtchev a rendu public son rapport sur les dérives de l'époque stalinienne. Le tableau est construit sur le modèle de la Cène peinte par le Tintoret. Enver Hoxha apparaît dans un cône de lumière, il a l'index de la main droite levé et tient visiblement un discours accusateur. Les membres du plénum, assis de l'autre côté de la table devant laquelle il se tient, l'écoutent avec effroi. On reconnaît Khrouchtchev penché sur le côté, se protégeant le visage de son bras replié.

L'art officiel, il n'y en avait pas d'autre, avait été mis exclusivement au service de la gloire du régime et de l'éducation du peuple. Je ne peux m'empêcher d'éprouver une certaine sympathie pour cette

Les peintures albanaises

reconnaissance indirecte et sans doute inconsciente de la place essentielle qu'occupe l'art dans toute société. Et, cela m'a frappé en regardant ces toiles, le « réalisme socialiste » n'est pas très éloigné de ce qu'a été pendant longtemps l'art religieux dans nos sociétés.

La peinture a occupé une place importante pendant mon séjour. Les peintres albanais que j'ai rencontrés m'ont beaucoup aidé dans ma découverte de leur pays, je leur en demeure reconnaissant.

PÊLE-MÊLE

Le masque Gèlèdé

LE masque Gèlèdé polychrome posé sur le haut de la bibliothèque anglaise dans le grand séjour m'a été donné par le roi de Kétou¹ au Bénin; le collier d'agates qui est sur une table basse dans le salon du haut, par une des femmes de sa cour. Ce type de collier est porté par les ministres des Finances du royaume. Je peux donc me considérer comme ministre des Finances honoraire du royaume de Kétou. Le masque est authentique, il n'a pas été fabriqué à l'intention de touristes de passage, mais il n'a pas été porté. Je n'aurais d'ailleurs jamais fait l'acquisition de ce type d'objet, ayant toujours considéré que la place des instruments de culte n'était pas chez les marchands, mais exclusivement dans les lieux de culte, ou à la rigueur dans les musées.

Le roi avait invité officiellement le corps diplomatique à venir à Kétou dans son palais. Je n'ai conservé qu'un souvenir assez vague de cette visite, mais j'ai

gardé en mémoire que j'avais été désappointé en pénétrant dans l'enceinte du palais. Il s'agissait d'un important ensemble de maisons en banco², plus nombreuses que ce que l'on pouvait voir habituellement dans les concessions des villages, avec aussi davantage de serviteurs, mais sans faste particulier. En dépit de ma longue expérience africaine, je n'avais pu empêcher mon imaginaire d'enfant de ressurgir, avec les représentations des palais fastueux des rois de France que l'on voyait dans les livres d'histoire, et j'étais un peu déçu de ne pas les retrouver.

Professionnellement, nous n'avions pas de relations avec les autorités dites « traditionnelles » et ne pouvions en avoir. Nos interlocuteurs étaient l'État et ses services, même si nous étions conscients que l'État était largement une enveloppe vide de contenu et que ses services servaient d'abord leurs propres intérêts. Au Bénin, j'ai perçu avec acuité que nous nous tenions à la surface des choses et que les ressorts profonds des situations nous échappaient.

Tous les acteurs, pouvoirs locaux, services de l'État ainsi que la communauté internationale s'en accommodaient comme d'un moindre mal, conscients qu'il n'existait pas d'autre possibilité; j'en ressentais un profond malaise, d'autant plus que le Bénin avait été l'initiateur des révolutions « démocratiques » en Afrique de l'Ouest et que nous avions cru qu'une ère nouvelle y débutait, ce qui était, de la part de la Commission européenne, faire preuve d'une grande

candeur (partagée par toute ma hiérarchie, soulagée de trouver enfin un interlocuteur institutionnel présentable à ses yeux), la société étant restée inchangée.

La réponse que j'ai trouvée à ce qui m'apparaissait comme une impasse a été d'abandonner, sans trop le manifester, les projets classiques de « développement » et d'orienter les interventions de la Commission européenne vers le financement d'infrastructures d'intérêt général (nous avons notamment pavé les rues de Cotonou) et la protection des ressources naturelles. Le temps était donc venu pour moi de sortir du théâtre du « développement », d'autant plus qu'avec Hélène nous souhaitions éviter que nos enfants grandissent loin des réalités de la société à laquelle ils appartenaient, dans ce petit monde artificiel, privilégié et fermé des expatriés en Afrique. C'est ainsi que nous sommes partis en Pologne.

La maternité aux jumeaux

DANS mon bureau, la statue en terre cuite est une maternité; elle représente une femme qui vient d'accoucher de jumeaux, les bras levés vers le ciel, tenant dans chaque main un des nouveau-nés; elle est de facture naïve. Je l'ai achetée au Bénin à un potier qui vendait sa marchandise sur le bord de la route qui mène de Ouidah à Grand-Popo³. En Afrique, l'arrivée de jumeaux dans une famille est un signe

des puissances surnaturelles, annonciateur de bonheur ou de malheur selon les cultures. Au Niger, ils étaient vénérés; Hélène était connue à Niamey sous le nom de *Tawana*, « mère de jumeaux » en langue songhaï, et moi de *Taweye baba*. Quand la nourrice Salamatou promenait dans leur poussette double Chloé et Mathieu dans les rues du quartier que nous habitons, elle recevait régulièrement de l'argent, déposé par les donateurs sur le front de chacun des jumeaux.

Un samovar qui s'est trompé de place

SANS avoir jamais eu de relations avec la Russie ou les Russes, nous possédons un samovar (récipient qui sert à faire bouillir l'eau pour le thé). Il se trouve sur la console Directoire de la salle à manger, minuscule et insolite témoin de l'Histoire. Il a été récupéré par Hélène à l'ambassade russe au Bénin, qui fermait définitivement au moment du démantèlement de l'Union soviétique et avait mis en vente les équipements qu'elle n'emportait pas. Les ambassades soviétiques, en permettant aux pays africains nouvellement indépendants de choisir de nouer des relations avec un partenaire autre que l'ancienne puissance coloniale, avaient joué un rôle important pendant la guerre froide. C'était encore plus vrai au Bénin, qui

sous Mathieu Kérékou s'était proclamé République socialiste. Mais voilà, les temps avaient changé, parfois même les ambassades de grands pays peuvent disparaître.

Des têtes en ivoire et en ébène

LES deux petites têtes en ivoire (en fait des demi-têtes), un homme et une femme de profil qui se regardent, m'ont été offertes par le corps diplomatique du Bénin à l'occasion de mon départ définitif (l'usage veut que le corps diplomatique offre un présent à ses membres qui quittent définitivement le pays où ils sont affectés).

Les deux têtes en ébène un peu plus grandes accrochées en dessous, qui elles représentent un homme et une femme cette fois de face, proviennent de la maison de mes parents, auxquels elles ont vraisemblablement été données par mon oncle Augustin, qui avait dû les rapporter d'une escale africaine quand il était médecin embarqué sur les bateaux de la CGT⁴. Ces têtes d'ivoire et d'ébène semblent être de la même facture, ce qui est totalement fortuit; elles proviennent vraisemblablement du Ghana.

L'homme assis aux chaussures

LE dessin représentant un homme assis sur une chaise, deux chaussures posées sur le sol devant lui, provient de Zambie; il a été réalisé par une Britannique. Le personnage du dessin semble s'interroger, il dégage une impression à la fois de douceur et de lassitude; chaque fois que je le regarde, je me demande quelle a pu être l'histoire de cet homme et ce que font là ces chaussures. En dessous est accrochée une linogravure qui évoque la condition des Noirs de Zambie opprimés par la société coloniale; elle a été réalisée par un artiste zambien.

En Zambie, nous étions doublement expatriés: nous étions en Afrique, ce dont nous avions l'expérience, mais dans un pays anglophone pour la première fois. Nous n'y avions plus cette forme de proximité existant dans les anciennes colonies françaises que donnait le partage d'une même langue et d'une histoire qui avait été commune pendant un demi-siècle. Je ne sais pas si c'était l'effet de la colonisation (qui avait installé un apartheid de fait), de la malédiction de la rente minière⁵, de l'incurie du pouvoir politique, de tout cela à la fois, mais la Zambie était un pays difficile traversant une crise profonde, où régnait une grande insécurité. La société, du moins le peu que nous en connaissions, c'est-à-dire pour l'essentiel celle de la capitale — les déplacements dans l'intérieur du pays étant limités —, y était totalement déstructurée.

Et pourtant, c'était aussi un pays magnifique au climat méditerranéen, où du fait de son altitude pratiquement toutes les cultures pouvaient pousser. Pendant l'été austral, l'atmosphère à Lusaka était d'une pureté totale; c'est là que j'ai vu les plus beaux couchers de soleil. Parfois, aux restes qui subsistaient çà et là, on devinait que Lusaka avait été très belle et prospère.

Le travail que je faisais là-bas était intéressant; pendant notre séjour, nous avons vu des sites magnifiques: les chutes Victoria sur le Zambèze, la réserve de faune de Chobe au Botswana. Malgré cela, ce qui est resté, au-delà de la difficulté de la vie quotidienne, de l'insécurité, c'est l'immense tristesse d'une société qui, touchée de plein fouet par l'épidémie de SIDA et la crise économique, semblait avoir perdu tout repère et abandonné toute espérance.

Deux grandes serrures du pays Mossi, une selle de dromadaire, des tapis de selle

LES deux grandes serrures de porte en bois accompagnées de leurs clefs servent à fermer les portes de case en pays Mossi⁶. Les dents métalliques des clefs qui les accompagnent permettent de soulever des tenons bloquant un pêne de bois. Elles sont anthropomorphes, représentant selon toute vraisemblance des figures féminines. Nous les avons achetées à un « volontaire du progrès » américain en même

temps que le tabouret poli par l'usage qui est au pied de mon bureau et l'étrier de poulie de métier à tisser bifrons, qui pourrait être d'origine dogon.

La selle de dromadaire miniature, le poignard de parade m'ont été donnés par le préfet Moumouni Djermakoye à l'occasion d'une visite officielle à Zinder du commissaire européen au Développement que j'accompagnais. Le poignard est utilisé par les cavaliers, qui le brandissent au-dessus de leur tête quand ils paradedent au galop sur leurs chevaux, en le tenant par l'anneau de cuir fixé sur sa partie supérieure. N'en ayant jamais vu de semblable en vente, je suppose que la selle de dromadaire, qui est en petit une réplique fidèle de celles qui sont utilisées dans la région, était fabriquée spécialement pour servir de présent aux hôtes de marque. Les tapis de selle, dont l'un est accroché au mur du couloir qui mène aux chambres des enfants, l'autre dans une des chambres, proviennent également de Zinder; ce type de tapis était utilisé par les cavaliers haoussas.

Zinder était un endroit où j'aimais me rendre quand j'étais en poste au Niger. La ville, située au croisement des routes qui reliaient l'Afrique occidentale au lac Tchad et l'Afrique centrale aux côtes de la Méditerranée à travers le Sahara, avait gardé de son passé de carrefour commercial et de capitale du sultanat du Damagaram une belle architecture ancienne, notamment le palais du sultan et la grande mosquée.

Elle n'avait pas ce caractère artificiel des capitales africaines récentes, dont l'architecture hétéroclite traduit leur absence d'ancrage dans les traditions et l'histoire du pays.

Pour en terminer avec les objets guerriers, le sabre et la poire à poudre (une corne gainée de cuir) qui sont accrochés au mur du couloir qui mène aux chambres des enfants m'ont été donnés par M^{me} Barbaroux, une vieille dame qui tenait avec ses filles un magasin d'antiquités fréquenté régulièrement par mon oncle Augustin (il y avait notamment acheté le salon Empire qui est maintenant dans notre maison des Sables-d'Olonne).

Le sabre est courbe; sa lame courte à un pan creux est certainement d'origine européenne, sans doute du dix-neuvième siècle, mais ne porte pas de marque de sa fabrique (ce type de sabre à lame courte et courbée équipait la cavalerie légère à cette époque). La poignée, le fourreau de cuir, la corne à poudre semblent être de facture peule. Je ne sais rien de l'histoire de ces objets.

Le porte-cannes, la canne de porion

LE porte-cannes situé sur la droite dans l'entrée, à côté de l'escalier qui conduit au deuxième niveau porte gravé un prénom féminin, *Pauline*. Il a été fabriqué dans une douille d'obus, sans doute pendant la

Première Guerre mondiale par un soldat qui devait le destiner à sa bien-aimée. J'en ai fait l'acquisition chez un antiquaire aux Sables-d'Olonne, Pauline n'a rien à voir avec l'histoire de la famille.

Une des cannes qu'il contient est faite de rondelles de corne enfilées sur une âme d'acier; son pommeau est constitué d'une boule d'ivoire. Elle a appartenu à mon père, qui l'utilisait dans sa jeunesse à Marseille dans les années 1920, à son époque « dandy ».

Une autre dont le fût massif est en bois clair, la poignée et la fêrule en laiton est une canne de porion. Dans le monde minier (mines de charbon), le terme *porion*⁷ désigne le maître mineur; je l'ai découvert jeune homme dans *Germinal* d'Émile Zola. Elle m'a été donnée en Pologne à Katowice, capitale de la région minière de Silésie, par le maire de la ville, où je m'étais rendu en visite officielle. Le lion de bronze qui est sur le haut de mon bureau provient de Gliwice, ville voisine où j'avais passé la nuit au cours de la même visite.

Notre accompagnateur polonais, dont la famille était originaire des provinces orientales de la Pologne d'avant la Seconde Guerre mondiale (actuellement ouest de l'Ukraine), nous a raconté, alors que nous arrivions à Gliwice, dans quelles circonstances lui et sa famille s'y étaient installés. En 1945, à la suite de l'avancée des troupes soviétiques, la totalité de la population de la Basse-Silésie, qui était allemande, a été chassée et remplacée par la population polonaise des

provinces orientales. Il était alors âgé de cinq ans ; avec ses parents, ils sont arrivés avec un convoi de déplacés polonais de l'Est à Gliwice. Les autorités soviétiques leur ont attribué un appartement au dernier étage d'une maison située dans ce qui est maintenant la vieille ville et qu'il nous a montrée. Quand lui et ses parents y ont pénétré, la table était encore mise dans la salle à manger, des jouets étaient restés sur le sol de la chambre d'enfants.

Les habitants, des Allemands, avaient dû quitter leur logement sur-le-champ quand l'ordre leur en avait été donné par l'armée soviétique, sans rien pouvoir emporter, comme eux l'avaient fait dans leur région d'origine. Il nous disait que le plus difficile était d'avoir laissé derrière eux leurs morts. L'abandon des cimetières était une perte irréparable qu'ils continuaient de ressentir cinquante ans plus tard.

À la Toussaint, comme on le fait en Corse, les Polonais allument des bougies ou des lanternes sur les tombes des morts et au pied des plaques commémoratives. Ce jour-là, il y a des bougies allumées partout dans la ville, et Varsovie ressemble à un vaste cimetière, rappelant combien son histoire récente a été tragique. Chaque année, nous nous associons à la commémoration de la mémoire de tous les morts, en déposant avec les enfants des lanternes que nous allumons au pied d'une plaque commémorative choisie au hasard dans la vieille ville.

On ne le découvrait pas tout de suite, une part importante de la société polonaise s'était figée au début de la Seconde Guerre mondiale. Le temps pour elle s'était arrêté, et elle n'avait plus évolué pendant les près de cinquante ans qui ont suivi. La Pologne avait pu ainsi préserver l'essentiel de son identité, que le régime communiste n'était pas parvenu à entamer. Après le changement politique intervenu à la fin des années 1980, elle s'est remise en mouvement, mais avec 1940 comme point de départ. Cela se traduisait notamment par un grand formalisme dans les rapports sociaux, et des comportements qui nous apparaissaient totalement désuets.

Hélène et les enfants ne se sont pas plu en Pologne, le changement était sans doute trop grand et trop brutal : ils avaient quitté une Afrique ensoleillée et animée pour un pays sombre, gris et corseté.

Être un acteur de l'élargissement de l'Union européenne dans les années 1990, qui constituait un enjeu politique et économique majeur pour son avenir et celui des pays candidats, a été passionnant et un poste d'observation privilégié.

J'ai été fasciné par la Pologne, je m'y suis attaché, mais je m'y suis senti étranger. Sur les Hauts-Plateaux algériens, dans les grandes brousses sahéliennes, je me sentais à l'aise ; en Albanie, je me sentais chez moi. En Pologne, rien n'y faisait : en dépit de toute la sympathie et de tout l'intérêt que j'avais pour ce pays, je me sentis étranger, et je ne m'y attendais pas.

Pêle-mêle

Je pensais que de du fait de la proximité géographique ce serait pour nous comme un retour. Ce ne fut pas le cas. Comme quoi, se sentir étranger, à son aise ou chez soi n'a pas nécessairement à voir avec des différences apparentes, mais davantage avec l'identité profonde qui façonne notre propre regard.

LA CONQUE

Ce gros coquillage que l'on appelle communément sur les bords de la Méditerranée une conque provient de l'île Maurice, d'où elle nous a été rapportée alors que nous séjournions en Zambie. J'en ai coupé l'extrémité avec une scie à métaux afin de pouvoir l'utiliser comme corne : on souffle dans la conque comme on le fait dans une trompette, en pinçant les lèvres ; le son peut être modulé en déplaçant la main à l'intérieur de la coquille.

Dans la maison d'Ampaza, il y avait deux conques semblables placées sur le haut d'une armoire dans la salle à manger, à l'étage ; papa m'a montré comment s'en servir. Il racontait que les conques sur les bateaux servaient de corne de brume et qu'elles étaient utilisées par les gardiens des tours génoises situées à l'extrémité des caps des côtes corses afin de prévenir de l'arrivée des Sarrasins.

Ces deux conques font partie des objets de la maison que j'aurais aimé conserver, avec la cruche jaune et vert que nous utilisions pour aller chercher l'eau à la

fontaine¹, la grande vasque de terre cuite vernissée dans laquelle on nous lavait (maman ou nos tantes) quand nous étions enfants, les filets (araignées) que papa utilisait pour pêcher la truite², le revolver de mon grand-père (modèle d'ordonnance de 1873) avec lequel jeune homme j'ai tiré quelques coups de feu, ainsi que ses seuls outils qui avaient été gardés, une rustaghja et un pinatu³...

*

**

JE SUIS ALLÉ en Corse au village d'Ampaza dans la maison familiale pour la première fois à l'âge de quatre ans. Quand les contraintes professionnelles de papa, qui à l'époque était sous-préfet à Charolles, le lui permettaient, il venait avec nous et nous prenions tous ensemble à Marseille le bateau⁴, sur lequel la voiture était chargée, sinon nous prenions l'avion⁵. Au début, nous allions en Corse tous les deux ans, les voyages étant longs et coûteux; ensuite, nous y avons passé tous nos étés.

Il m'a longtemps semblé que nous séjournions plus souvent en Corse qu'en Charolais, région d'origine de maman; en fait, ce n'est pas le cas, car nous nous rendions régulièrement chez nos grands-parents maternels à Paray-le-Monial et, après leur décès, dans la maison d'Orcilly (dans les environs de Charolles) que papa avait louée pour mettre maman à l'abri pendant la Résistance, qu'il avait conservée et où notre tante Marguerite s'occupait de nous.

Je n'ai pas choisi les lieux auxquels je me suis attaché, ils se sont imposés, et ce n'est pas le temps passé dans un lieu qui importe; la marque d'Ampaza a été la plus forte. J'avais besoin d'une histoire dans laquelle je pourrais trouver une place, que ma famille charolaise (dont le fonctionnement était fondé sur le repliement et l'exclusion) n'était pas en mesure d'apporter, à l'inverse du côté corse, malgré les conflits parfois violents qui l'agitaient: la famille y existait fortement, pesant parfois d'un poids excessif, mais elle offrait à chacun une place (il arrivait qu'on la choisît pour lui).

Le village à cette époque comptait une vingtaine de maisons, construites à flanc de coteau dans la vallée de la Viura (depuis, un lotissement d'une dizaine de maisons a été aménagé au-dessus de la fontaine). Toutes sont faites de granit gris⁶. Elles sont anciennes et étaient restées inchangées. Elles sont hautes, étroites, austères, sans rien dans leur architecture ni sur leurs murs qui apporte une quelconque fantaisie. En fait, « inchangées » n'est pas tout à fait exact; pour certaines d'entre elles, des passerelles⁷ (sans doute aménagées après la Première Guerre mondiale) relient leur premier étage à la route en surplomb. Elles m'ont toujours semblé incongrues, je suppose qu'elles ont été construites au moment où la route qui mène à Zigliara a été mise en service. Je suis convaincu que leur existence n'obéissait pas seulement à des préoccupations fonctionnelles, mais qu'elle permettait de marquer, avec ostentation, le statut des occupants des

maisons. C'est à la suite de cela d'ailleurs que mon grand-père a fait construire la terrasse cubique accolée à la façade ouest de la maison et qui ressemble à un fortin.

Il s'en est ensuivi une brouille temporaire avec nos cousins Giacomini, qui habitaient la maison contiguë : en réaction, ils avaient érigé un escalier monumental, dont les marches étaient toutes de granit, pour accéder au premier étage de leur maison ; il existait encore pendant mon enfance, il a été détruit depuis. Il faisait toujours frais sous la terrasse, et mes parents, mes oncles et tantes avaient l'habitude de s'y tenir aux heures chaudes de la journée.

Un chêne vert énorme, certainement âgé de plusieurs siècles, marquait le centre du village à la jonction des trois routes de Sainte-Marie-Siché, Zigliara et Azilone, en face de la nouvelle église d'un côté, du café de Nininu de l'autre (l'église est nouvelle par rapport à Saint-Sauveur, église originelle du village, qui se situe en contrebas à proximité de la Vignaccia et date du douzième siècle ; elle a dû être construite au dix-neuvième siècle). Le tronc du vieux chêne était creux, ce qui nous permettait d'y grimper facilement. C'était un lieu de rencontre, les hommes s'y retrouvaient régulièrement le soir pour bavarder, assis sur une meule de moulin à huile qui avait été laissée là.

Le chêne a été abattu, on m'a dit qu'il menaçait de tomber, mais j'ai du mal à le croire ; le café de Nininu

La conque

est fermé depuis longtemps. L'un et l'autre manquent, une béance s'est installée au centre d'Ampaza, le dépouillant d'une partie de son passé.

En une génération, entre 1920 et 1940, le village a perdu la presque totalité de sa population active, les jeunes nés au début du siècle étant partis travailler sur le continent ou dans les possessions de l'empire colonial⁸. Le choc causé à la communauté villageoise par des départs de cette importance a été immense; les maisons se sont vidées, les champs qui étaient cultivés sont devenus des friches, les sentiers ont été envahis par la végétation et sont devenus inutilisables: en somme, tout ce qui faisait le substrat de la vie collective a disparu. Inévitablement, les vacances pendant lesquelles on se retrouvait deviendraient le temps du souvenir et des histoires d'une époque qui n'existait plus. C'était là sans doute un peu plus qu'un exode rural comme en ont connu à la même époque toutes les campagnes de France, l'insularité de la Corse la rendant plus lointaine matériellement et psychologiquement. Quoi qu'il en fût, tous revenaient au village l'été pour y passer leurs vacances dans la maison de famille, tous s'y sont fait enterrer. Quand ils séjournaient au village, ils avaient adopté des émigrés une propension à faire voir leur réussite, comme s'il fallait justifier que le sacrifice du départ et de l'éloignement avait été compensé par l'accession à une certaine aisance matérielle et à une position sociale enviable.

Dans la famille, papa, mes oncles et tantes sont tous partis sur le continent dans les années 1920, pour y devenir professeurs (papa, de mathématiques; Daniel, de physique-chimie), employée des postes (Félicité), assistante sociale (Anne-Marie), employé des douanes (Dominique), médecin (Augustin). Dans les années 1950, ils étaient considérés comme des notables au village et, je crois, se percevaient comme tels, papa étant entré dans la carrière préfectorale à la fin de la guerre, Augustin ayant développé un cabinet de médecin généraliste important à Marseille: Augustin remplissait de fait le rôle de correspondant médical pour toutes les familles du village, qui « allaient voir Augustin » dès que survenait un problème de santé. Il leur ménageait des rendez-vous auprès des sommités médicales de Marseille, facilitait les hospitalisations quand c'était nécessaire..., ce qui contribuait à asseoir sa position. Les Corses de cette génération, quand ils partaient sur le continent ou « aux colonies », pour la plupart devenaient fonctionnaires, militaires ou exerçaient une profession libérale, médecin, avocat... Peu travaillaient dans le secteur privé; cela pouvait s'expliquer par l'absence dans l'île d'une tradition d'entreprise, par la faiblesse du tissu économique à cette époque, mais à mon sens pas seulement: l'état de fonctionnaire, qui était encore perçu comme le fait d'être au service de l'intérêt général, correspondait davantage aux valeurs d'une société où préserver sa dignité était important pour tous. Il était

plus facile d'accepter de dépendre d'une institution investie du prestige de l'État que d'un individu ou d'une entreprise sur la seule base d'intérêts matériels partagés.

À l'exception de papa, qui s'est déplacé au gré de ses affectations, et de Daniel ⁹, qui s'était installé à Cannes, tous habitaient Marseille, que papa a rejoint avec nous au moment où il a pris sa retraite du corps préfectoral. Leurs parents les ont suivis lorsqu'eux-mêmes ont pris leur retraite d'enseignants, sans doute à la fin des années 1920 ¹⁰.

Au début des années 1950, il ne restait au village que trois familles vivant encore du produit d'une activité agricole, celle de Joseph-Antoine Peretti secondé par son fils Paulo (avec qui nous n'avons aucune parenté), celle de François Piazza d'Olmo (que nous appelions, pour des raisons que j'ignore, « le grand Chedillère », et dont nous avons très peur), celle de Mathieu Olivetti et de son fils Joseph ¹¹. Ils perpétuaient les pratiques anciennes, élevant sur les parcours autour du village des brebis pour leur lait (avec lequel ils fabriquaient des fromages; c'était l'activité principale de la famille Olivetti), des cochons, des vaches. Cochons et vaches étaient en liberté dans le maquis ¹².

Tous fabriquaient leur charcuterie. Chaque année, Joseph nous donnait un jambon; j'en ai retrouvé le goût exceptionnel avec les *pata negra de bellota* espagnols (*bellota*, c'est-à-dire « nourris aux glands »). Tous ramassaient les olives et les faisaient presser au

moulin qui est en bas du village, sur la route d'Azilone. Les parcelles situées dans le vallon en contrebas du village étaient irriguées par un canal, régulièrement entretenu, qui partait de la fontaine et amenait l'eau jusqu'à la Vignaccia; on y cultivait tous les légumes méditerranéens. Les transports s'effectuaient à dos d'âne (le braiment des ânes était un des bruits familiers du village, et on croisait régulièrement de ces animaux sur la route en allant à Ajaccio), ou de mulet pour les plus grandes distances, en utilisant des bâts sur lesquels le chargement était arrimé à l'aide de cordes faites de poil de chèvre. Les matins, on voyait Mathieu Olivetti partir avec son mulet qui transportait deux bidons vides, un sur chaque côté du bât, pour collecter le lait de la traite des brebis. Ils n'utilisaient aucune machine, alors que sur le continent la mécanisation de l'agriculture avait largement débuté; dans le fond, le travail se faisait comme il avait toujours été fait et cela avait quelque chose de rassurant.

En dehors du café de Nininu, où était installée la cabine téléphonique (c'était l'unique téléphone du village), il existait un seul commerce, l'épicerie de Pitti, qui vendait quelques produits de première nécessité: farine, sucre, sel, biscuits...

On l'appelait Pitti parce qu'il était de petite taille, et aussi « le Préfet » parce qu'il s'exprimait doctement en toute circonstance. Il était ami de papa, qui m'emmenait chaque fois qu'il allait le voir, ce qui me valait de recevoir quelques bonbons¹³.

La conque

Lors de mon dernier séjour en Corse, je m'étonnais auprès du maire, Antoine Peretti (aucune parenté avec notre famille, mais son père et papa étaient amis d'enfance et, selon ses dires, ont fait ensemble les quatre cents coups), de l'absence de traces de commerces ou d'ateliers d'artisan comme on en trouve dans les villages d'une taille équivalente sur le continent. L'explication, m'a-t-il dit, est simple : les villages étaient trop pauvres et trop isolés pour que des commerçants ou des artisans pussent s'installer et vivre de leur activité. Toutes les familles avaient une activité agricole de base, et certaines développaient en complément une activité secondaire de forgeron, de cordonnier, de charpentier..., ce qu'illustre le surnom que porte encore une famille, « Pim Pam » : il s'agit de la famille Piazza d'Olmo, dont la maison est la dernière du village sur la route d'Azilone, parce que leur père était cordonnier et qu'on l'entendait toute la journée taper sur les semelles des chaussures avec son marteau, pim, pam, pim, pam...

La vie quotidienne était rythmée par le passage du car qui desservait Ajaccio et par celui des commerçants ambulants, boulanger, boucher, épicier, marchand de légumes, qui constituaient autant d'événements.

À cette époque, les voitures particulières étaient très rares, il n'y en avait que deux : celle de Nini-nu, une traction Citroën, et celle de mon oncle Augustin, une Simca cabriolet décapotable rouge dont la possession était de sa part une manifestation

inattendue d'extravagance. De toutes les vacances, les familles ne quittaient pas le village, on ne se rendait pas à Ajaccio — du moins on s'y rendait seulement pour prendre le bateau — ni au bord de la mer, et très rarement à Sainte-Marie-Siché, le bourg le plus proche, où l'on trouvait quelques commerces, une pharmacie et un médecin.

L'été, les Corses expatriés revenant passer quelques semaines de vacances dans la maison de famille arrivaient par le car de Federici, qui était le seul desservant Ampaza (son terminus était Zigliara) et les amenait d'Ajaccio, où de bonne heure le matin ils avaient débarqué du bateau en provenance de Marseille ou de Toulon. Tous étaient bien habillés, en « habits du dimanche », quoiqu'un peu froissés, les hommes portant le chapeau (de toute sa vie, papa n'est jamais sorti sans avoir un chapeau sur la tête). Les bagages étaient jetés à leurs propriétaires depuis la galerie fixée sur le toit du car par un nain qui y passait la totalité du voyage et faisait office de bagagiste.

Les vacanciers étaient attendus par leurs parents... et une bonne partie de la population du village, qui était là par curiosité, tous assis sur le muret de granit qui borde la route, observant les arrivants.

L'usage, que notre famille respectait, voulait que ceux qui arrivaient allassent dans chaque maison saluer le voisinage; ils faisaient de même au moment du départ. Les arrivées étaient signalées par le journal local dans des entrefilets qui explicitaient la qualité des

arrivants avec des textes du type « on nous apprend que le sous-chef de bureau au service des douanes de Martigues, Ange Paoletti, est arrivé avec sa famille hier dans son village de Casalabriva »...

La totalité de l'approvisionnement en produits alimentaires était assurée par des commerçants ambulants. Le boulanger Nininu Pellone, le boucher Federici, le marchand de fruits et légumes Benoît Tramini passaient tous les jours avec leur camionnette dans la matinée, l'épicier Bianchi¹⁴ tous les deux jours.

Ils commençaient à actionner la corne de leur véhicule avant d'arriver au village, les sons étaient d'ailleurs différents, et on disait dans les maisons: « Tiens, c'est Benoît [ou Bianchi, ou Federici...] qui arrive. » Il y avait deux arrêts, un dans le quartier haut¹⁵, un autre au pied du chêne qui marquait le centre du village. Les femmes sortaient alors des maisons, parfois les enfants envoyés par leur mère, pour faire les achats. Les hommes ne faisaient jamais les courses. C'était pour les femmes une occasion de se rencontrer, d'échanger des nouvelles, de bavarder.

J'ai vu passer, une seule fois, celui qui était sans doute le dernier des colporteurs, Ange-Marie Salini¹⁶. Il se déplaçait à moto. Une caisse était fixée sur le porte-bagages, dont un côté était formé de deux battants qui pouvaient s'ouvrir, dégagant des rangées de tiroirs dans lesquels étaient disposés des instruments de couture, des canifs (mes tantes m'ont offert en cette

occasion un canif dont le manche était en nacre, et que j'ai perdu à mon grand regret), du fil, des aiguilles, des boutons...

En dehors des courses chez les marchands ambulants et des déplacements au lavoir communal, qui était à proximité de la fontaine, les femmes ne sortaient pas; dans la journée, elles se tenaient souvent sur les terrasses ou les balcons des maisons, d'où elles nouaient des conversations avec ceux ou celles qui passaient, mais elles ne se « promenaient » pas; qu'elles le fissent aurait semblé totalement incongru, seuls les hommes se « promenaient ». Bien des années plus tard, je souris en songeant à ces pratiques d'un autre temps; je n'y prêtai pas attention, tant elles étaient dans l'ordre des choses, mais je réalise que les séjours en Corse devaient être une épreuve pour maman, continentale¹⁷, qui ne parlait pas le corse et était totalement étrangère aux codes du fonctionnement de cette société. Elle n'y est d'ailleurs retournée qu'une fois après la mort de papa, pour les obsèques de mon oncle Augustin.

En fin d'après-midi, les hommes se retrouvaient sous le chêne, au café de Nininu ou sous l'acacia planté devant la maison de Joseph-Antoine, pour « prendre le frais »; on y échangeait des nouvelles, on y racontait des histoires. C'était souvent papa qui tenait le rôle du conteur, il le faisait bien, et ses histoires étaient appréciées, même si elles étaient pour

la plupart déjà connues de tous et se répétaient chaque année¹⁸. Après le dîner, ils sortaient par petits groupes marcher un peu; la promenade habituelle était d'aller sur la route de Zigliara jusqu'à la *petra pinzuta* (« la pierre pointue »).

Les nuits d'été en Corse sont très belles, le ciel est d'un bleu profond sur lequel se détachent les étoiles, qui paraissent plus qu'ailleurs proches et lumineuses en raison de la sécheresse et de la pureté de l'air. Les soirées y sont odorantes aussi, le maquis chauffé par le soleil dans la journée exhalant ses parfums, parmi lesquels domine celui de l'immortelle; ce sont d'ailleurs ces parfums que l'on perçoit d'abord quand on arrive par bateau au lever du jour, et qui font deviner la proximité de la Corse avant même qu'on puisse la voir.

Au village, enfants, nous étions entièrement libres. Le matin, nous partions dès que nous avions pris notre petit déjeuner pour rejoindre notre bande de gamins; nous étions une quinzaine, à peu près du même âge (la plus grande différence devant être de l'ordre de cinq ans)¹⁹. Notre seule obligation était de rentrer un peu avant l'heure du déjeuner pour aller chercher de l'eau à la fontaine.

Après le repas de midi, nous faisons la sieste; nous n'aimions pas cela, mais c'était obligatoire, tout le monde faisait la sieste, et le village était complètement silencieux et vide pendant les heures chaudes.

Après la sieste, nous partions à nouveau retrouver nos jeux. Nous étions libres, mais nous n'avions pas le droit de nous plaindre s'il nous arrivait quelque chose. Nos oncles et tantes reproduisaient la pratique de mon grand-père, qui ne tolérait pas que ses enfants se plaignissent. Papa nous racontait régulièrement ce qui lui était arrivé quand à l'âge de dix ans il était tombé du haut du clocher de l'église, dans lequel il était allé dénicher des oiseaux. Il était rentré à la maison la tête en sang. Le voyant, mon grand-père avait commencé par lui administrer une « rouste » sévère, et ce n'est qu'ensuite qu'il avait été soigné; on lui a appliqué, racontait-il, un emplâtre à base d'œufs et de plantes sur le cuir chevelu, qui avait été déchiré; il s'en est très bien remis.

Ma sœur était la plupart du temps la seule fille de notre groupe d'enfants, il s'est trouvé que notre génération au village ne comptait pratiquement que des garçons. Elle s'en accommodait fort bien.

Avec nos camarades de jeu, nous nous exprimions en français, nous n'utilisions pas le corse et n'en ressentions pas le besoin (nous connaissions quelques expressions et comprenions presque tout). Ni papa ni nos oncles et tantes n'utilisaient le corse avec nous, maman ne le parlait pas et n'a jamais essayé de l'apprendre. Même si sa connaissance n'était pas nécessaire, ne pas le parler a créé une distance et a contribué à me donner le sentiment que je n'appartiendrais jamais complètement à ce monde.

La conque

Personne n'avait de jouets, ce qui ne nous manquait pas; nous n'avions même pas de ballon, nous ne connaissions pas le « foot ». Avec des branches de châtaigner ou de frêne, nous construisions des cabanes sur le coteau qui domine le village, dont le sol était garni d'un épais tapis de fougères à l'odeur si particulière, douce et sucrée, quand elles viennent d'être coupées et commencent à sécher. Nous nous y retrouvions régulièrement; les deux plus grands, Francis Peretti (cousin issu de germain) et Jacques Drieu (petit-fils de Qué Qué)²⁰, y apportaient leurs bandes dessinées, *Tarzan*, *Zorro*, *Mickey*..., que nous lisions avec d'autant plus de plaisir qu'elles étaient proscrites à la maison. Une de nos activités favorites était les « courses de chevaux ». Nos montures étaient des branches de frêne à l'extrémité desquelles nous laissions les feuilles, et le « cheval » était d'autant plus apprécié que sa queue était fournie. Nous partions en courant et en hurlant du bâtiment de l'école (la première maison sur la droite en arrivant de Sainte-Marie) et allions jusqu'à la sortie du village côté Zigliara. La route était encore en terre, le passage des « chevaux » et de leurs cavaliers entraînait la formation d'un épais nuage de poussière qui nous réjouissait et provoquait les récriminations amusées des adultes que nous croisions.

Nous avions tous des cerceaux qui provenaient de la récupération de fers de cerclage de tonneaux. Les plus appréciés étaient ceux des tonneaux métalliques, car

ils sont parfaitement circulaires et plus lourds, donc plus stables, alors que ceux des tonneaux de bois sont légèrement tronconiques et plus légers. Nous poussions et guidions les cerceaux à l'aide de tiges de fil de fer de gros diamètre recourbées en U (horizontal et perpendiculaire à la tige) à leur extrémité. Nous organisions régulièrement des courses et des batailles de cerceaux. Quand nous avions acquis une certaine dextérité, nous arrivions même à descendre les escaliers du village avec nos cerceaux, devancés par le tintamarre qu'ils faisaient en roulant. Il y avait aussi les lance-pierres que nous fabriquions avec une fourche de bois que nous allions couper (de préférence du châtaigner), des lanières élastiques découpées dans de vieilles chambres à air, un morceau de cuir où placer le projectile. Notre jeu favori était d'essayer de casser les isolateurs de verre sur lesquels étaient fixés les fils électriques — nous y arrivions rarement, car c'était difficile —, ou d'envoyer depuis le maquis dans lequel nous étions cachés des projectiles sur le toit de tôle du lavoir quand les mères de famille y lavaient leur linge, ce qui faisait, si nous étions suffisamment nombreux, le même bruit, une sorte de roulement sourd, que celui d'une pluie violente. Elles réagissaient en nous hurlant d'arrêter; nous partions en courant sans éprouver une bien grande inquiétude.

Avec nos camarades, nous allions à la messe et participions à la procession célébrant la Vierge Marie le 15 août; les hommes et les femmes étaient séparés,

les premiers à gauche de l'allée centrale, les secondes à droite. Nous participions à cette procession de l'Assomption, chacun d'entre nous portant un cierge allumé, et je me souviens d'avoir à cette occasion brûlé volontairement les cheveux de la petite fille qui me précédait en montant les marches de l'escalier qui conduisait à l'église depuis la petite place en face de la maison de Pitti; j'en avais éprouvé une certaine satisfaction...

Nous allions régulièrement dans les vergers chaparder des fruits: des pommes précoces à la Vignaccia; des raisins à la treille de Diane, qui étaient les plus sucrés; des prunes dans le champ d'Augustin à la fontaine; des figes... Quand nous avions soif, nous allions boire directement au bec de granit par où s'écoulait l'eau de la fontaine, qui était d'une fraîcheur délicieuse.

Et puis nous avons grandi, nos jeux ont changé, le monde aussi a changé, la route a été asphaltée, les voitures ont été plus nombreuses, on a commencé à aller à la plage, notre bande d'enfants s'est peu à peu dissoute...

Chaque fois qu'il séjournait en Corse, papa, dès son arrivée, se rendait au cimetière de famille, à la Vignaccia, qu'ensuite nous nettoiyions au cours de notre séjour. Pour y accéder, on passe dans le creux du vallon qui descend depuis la fontaine, et, quand nous arrivions au niveau du sentier qui part vers la droite et conduit au Pian du Mulinu, il me rappelait

régulièrement que cet endroit était dénommé la « *carne vecchia* » (la vieille viande) et me racontait l'origine de ce nom. L'histoire est vraisemblablement antérieure au quinzième siècle : un soir qu'une femme d'Ampaza rentrait chez elle, elle a aperçu au loin un groupe de Sarrasins qui remontait la vallée en direction du village. Elle s'est précipitée pour prévenir les hommes ; ils ont tendu une embuscade et massacré les Sarrasins, laissant les cadavres sur place, d'où ce nom de « *carne vecchia* ». Antoine Peretti, le maire du village, m'a confirmé qu'il avait lui aussi entendu cette histoire.

Quand à leur tour nos enfants, nos petits-enfants passeront là pour se rendre au cimetière familial ou à l'église Saint-Sauveur, à la différence des étrangers ils sauront eux aussi comment se nomme ce lieu et quelle est son histoire.

Chaque année également, il se rendait à Zévaco. Si Ampaza est le berceau de la famille, Zévaco, où mes deux grands-parents avaient été instituteurs, était le village de son enfance ²¹. Il y est né et y a grandi comme tous ses frères et sœurs. Il m'emmenait toujours avec lui quand il y allait et commençait rituellement la visite en montrant la maison où se tenait l'école et où ils logeaient ; elle est petite, quatre pièces réparties sur deux niveaux ; un niveau était consacré à la classe, l'autre était occupé par mes grands-parents et leurs six enfants. À l'occasion d'une visite que j'ai effectuée avec lui à Zévaco, notre cousin Jourdan, qui avait alors

quatre-vingt-cinq ans, m'avait dit : « Tu verras, les personnes de ma génération ont gardé le souvenir de ton grand-père. » Alors que nous étions sur le chemin de l'Ariola, un quartier de Zévaco où habitait la famille d'un ami d'enfance de papa (Jules Leoni), nous avons interrogé deux dames qui attendaient à l'étal du boucher ambulante, leur demandant de nous montrer la maison de la famille Leoni. Elles nous ont répondu et donné le renseignement demandé, étonnées toutefois par cette question émanant d'un étranger au village. Pour les rassurer, Jourdan leur a expliqué en corse que j'étais le petit-fils de l'instituteur Peretti, le fils de Toto « le Préfet ». Elles se sont tournées vers moi : « Ah ! l'institutore, vous savez, il était sévère, il faisait beaucoup travailler ses élèves, et aux meilleurs il donnait des cours supplémentaires le soir après la classe, sans se faire payer. » Jourdan disait vrai : après un siècle, le village de Zévaco avait conservé la mémoire de mon grand-père.

Mes grands-parents et leurs six enfants passaient toutes les vacances à Ampaza, où ils se rendaient à pied par les sentiers de montagne ; le voyage prenait une demi-journée. Anna et Augustin, les deux plus jeunes, étaient envoyés en avant-garde avec un âne chargé des effets de la famille ; il leur fallait une demi-journée de marche pour aller de Zévaco à Ampaza. Ils étaient chargés de nettoyer la maison et de la mettre en ordre, et il fallait que ce soit bien fait — mon grand-père, qui était sévère, ne laissait rien passer. Aidé par ses garçons

dès qu'ils en ont eu l'âge, il entretenait et cultivait les parcelles appartenant à la famille : la Vignaccia (petite vigne), la Chiosa, la Chiasella, le Pian du Mulinu (où étaient plantés des oliviers). Elles représentent au total peut-être quatre ou cinq hectares ; la Vignaccia, la Chiosa et la Chiasella étaient irriguées, ils y cultivaient des légumes ; à la Vignaccia, où avaient été plantés des pommiers et des poiriers, ils récoltaient également des fruits ; au Pian du Mulinu, ils récoltaient les olives.

La vie à Zévaco tout au début du vingtième siècle ne devait pas être très différente de ce qu'elle était un ou deux siècles plus tôt. Papa racontait qu'avec ses frères et sœurs ils ne portaient de chaussures que le dimanche, comme tous les enfants du village (je l'ai vérifié auprès de Jourdan, qui a confirmé — lui-même et son frère Paul, d'ailleurs, étaient à la fin des années 1920 les seuls enfants d'Ampaza qui portaient des chaussures à l'école, ce qui leur faisait honte) ; avec ses camarades, il a vu arriver le premier cycliste à Zévaco, c'était sans doute vers 1910, et, ne sachant pas ce que ce pouvait être, ils lui « ont tiré des pierres » (on dit en Corse « je lui ai tiré une pierre » pour « je lui ai jeté une pierre »).

Quand il en a eu l'âge, papa est allé au lycée Fesch à Ajaccio ; il s'y rendait en empruntant une diligence tirée par six chevaux, le voyage depuis Zévaco prenait toute une journée. Il était évidemment pensionnaire et ne revenait au village que pour les vacances de Noël et de Pâques.

À chacune de ses visites, papa allait saluer Simon « Sciancu » (« le Boiteux »), qui était un de ses amis et qu'on appelait ainsi parce qu'il avait perdu une jambe à la guerre et marchait avec un pilon. Il portait toujours l'habit traditionnel : pantalon de velours côtelé, ceinture de laine rouge autour des reins. C'était un homme vindicatif et violent, il charmait les oiseaux. On le trouvait sur le bord de la route, les bras étendus. Les oiseaux venaient s'y poser pour manger la nourriture qu'il avait déposée dans ses mains.

Nous montions aussi à l'Ariola pour voir Jules Leoni, le dernier de ses amis d'enfance encore en vie, avec lequel il est resté en relation jusqu'à la fin de ses jours. Jules Leoni, élève de mon grand-père, a terminé sa carrière professionnelle comme directeur de la police judiciaire de Paris. Il était passionné de chasse au sanglier ; il avait des sourcils énormes et arborait en permanence un chapeau de feutre ; quand il venait nous rendre visite, papa l'emmenait au restaurant ; il racontait toujours des histoires de chasse, reproduisant d'une voix tonitruante l'aboiement des chiens qui suivent le sanglier, les appels des rabatteurs, les coups de feu... On nous regardait avec inquiétude... Je me souviens de l'avoir vu continuer son récit sur le cours Belsunce, à Marseille, après être sorti du restaurant, agitant la serviette blanche qu'il avait gardée à la main. Une autre fois, c'était dans la rue : il mimait un épisode de chasse — « le sanglier arrive dans mon dos, je me tourne, je tire, je le tue » — ; il se tourne

brutalement, fait le geste du tireur, la main droite ouverte portée à l'épaule gauche, le bras gauche tendu, l'index de la main gauche pointé comme le canon d'un fusil; il émet un bam sonore et... arrache le sac d'une pauvre femme qui passait par là. Elle a dû avoir la frayeur de sa vie.

Papa me montrait régulièrement « l'arche » (ou crypte mortuaire) aménagée sous une chapelle construite à flanc de coteau, à l'entrée du village en venant du col de la Granaccia. On y jetait les dépouilles des défunts jusqu'au début du vingtième siècle; enfant, il avait vu y jeter un corps. Il me faisait remarquer les traces noirâtres des effluences sur le bas des murs de la chapelle provenant, disait-il, de la décomposition des corps.

Cette pratique d'une sépulture commune à tous les défunts d'un village a été prohibée dans les années 1900 pour des raisons sanitaires. Les arches, à mon sens, n'avaient rien à voir avec nos fosses communes actuelles, qui sont dévolues aux déshérités ou à ceux qui n'ont pas de famille: elles témoignaient du primat attaché à la communauté, à laquelle on continuait d'appartenir dans la mort. Curieusement, il ne m'a jamais montré les arches à Ampaza, que j'ai découvertes bien plus tard: il y en a deux sous le sol de Saint-Sauveur (une pour les adultes, une pour les enfants), fermées par des dalles de marbre blanc; celle correspondant à la fosse réservée aux enfants porte l'inscription « *per tutti innocenti* », sans doute

parce qu'elles avaient cessé d'être utilisées depuis plus longtemps.

Avant d'arriver à Ampaza en venant de Sainte-Marie-Siché, la première chose que l'on voit, ce sont les cimetières familiaux érigés sur le côté de la route dans des propriétés sous les châtaigniers. Le cimetière de notre famille est lui à la Vignaccia, en contrebas du village, à proximité de la chapelle Saint-Sauveur. Mes grands-parents, tous mes oncles et tantes y sont enterrés. Sa configuration actuelle date de 1956, année du décès de ma tante Anna; auparavant, les quatre tombes au pied de la butte, sur laquelle poussent des chênes, étaient simplement marquées par une croix de pierre. Papa a demandé à être enterré au sommet de la butte, au-dessus du cimetière actuel, à côté d'une croix de métal marquant, semble-t-il, la tombe d'un prêtre membre de la famille dont j'ignore l'identité; il me disait que c'était là que depuis des siècles étaient enterrés les membres de la famille, ce qui est possible, car le sol présente des irrégularités qui peuvent faire penser à l'emplacement de sépultures anciennes.

La présence de ces cimetières partout bien en vue ne choquait pas les enfants que nous étions, pas plus qu'elle ne dérangeait les habitants du village. Ma sœur, d'ailleurs, quand elle était petite fille, jouait régulièrement dans celui de la famille Cipriani (sur la route de Sainte-Marie) avec notre cousin Jean-Marie²² sans qu'on le lui interdît (elle y trouvait, sur les couronnes posées sur les croix, des perles de verre taillé avec

lesquelles elle confectionnait des bracelets et des colliers), et, quand j'étais jeune homme, je passais chaque été, sans gêne ni tristesse particulière, des heures dans le cimetière familial à nettoyer les tombes.

Notre époque cache la mort et les morts; j'ai des difficultés à le comprendre, la présence visible des cimetières dans la campagne autour des villages me paraissant à l'inverse rassurante; ils témoignent de notre appartenance à quelque chose qui nous dépasse, qui était là avant nous, qui le sera après. À l'automne 2015, à Rochefort-sur-Mer, un cinéaste franco-ivoirien qui participait à des rencontres de cinéma africain²³ m'expliquait que les esprits des siens étaient partout avec lui et que cela le rassurait. L'écoutant, j'ai eu tout à coup le sentiment que je comprenais ce qu'il voulait signifier et que je n'avais jamais perçu clairement auparavant. Il ne s'agit pas d'un quelconque phénomène surnaturel ou de métempsycose; il s'agit des traces que ceux qui nous ont précédés ont laissées dans les paysages qu'ils ont façonnés, dans l'architecture des maisons qu'ils ont construites et habitées, dans l'ordonnance des villages, dans leurs monuments, leurs lieux de culte, tout ce qui dit le rapport qu'ils ont entretenu avec le monde; elles nous accompagnent tout au long de notre existence.

Après être partis en retraite, ni papa ni aucun de mes oncles et tantes ne se sont installés au village ni à Ajaccio; aucun n'y a acheté de pied-à-terre, de maison ou d'appartement (au village, cela aurait

été difficile : on ne vend pas une maison de famille). Ils étaient à l'évidence attachés au village, mais la vraie vie pour eux n'était plus là-bas, elle était sur le continent, où ils avaient travaillé, fondé une famille, tissé un réseau de relations... Ils ne nous en ont jamais parlé, mais je suppose qu'ils n'imaginaient pas d'y séjourner en dehors des vacances, par peur de l'ennui, de l'isolement, du confinement... Ils n'étaient pas les seuls, tous les « émigrés » de leur époque ont fait de même. Avec leur génération, le village s'est presque entièrement vidé de sa population ²⁴, ne reprenant vie qu'à la période des vacances. Mais tous s'y sont fait enterrer : pour papa, Daniel, Augustin, je sais qu'ils en avaient exprimé la volonté ; pour les autres, je l'ignore, mais cela me paraît être une évidence. Que veut-on signifier quand on désigne l'endroit où l'on veut se faire enterrer, que voulaient-ils signifier par là ? Leur attachement à un lieu, à une famille, à une communauté, à un Esprit... ? Un peu de tout cela, sans doute.

La tradition en Corse veut que le soir de la Toussaint une bougie soit allumée sur chaque tombe. L'éloignement ne me permet pas de le faire, mais chaque année ce sont nos cousins (Jean-Pierre, en fait) qui s'en chargent ; quand j'arrive au village, ma première visite est pour le cimetière de famille.

Pendant des années, en dehors des enterrements, je ne suis pas retourné à Ampaza. Il fallait pour cela que j'acquiesse assez de force pour résister au despotisme qu'Augustin exerçait sur son entourage et que je fusse

suffisamment assuré de moi-même afin de trouver adulte ma place dans la famille.

Jourdan m'y a aidé, qui connaissait bien la famille et son histoire. Il était le dernier de la génération qui avait côtoyé mes parents, mes oncles et tantes. Il m'y a en quelque sorte accueilli après cette longue absence, me disant qu'il était heureux que j'y fusse revenu. C'est ce même terme qu'ont employé les quelques anciens qui étaient encore là lors de notre dernier séjour (« Alors, tu es revenu... »), qui me laissaient ainsi entendre que ma famille et moi avions encore une place à Ampaza, qui nous avait attendus et qu'il était dans l'ordre des choses que nous reprissions.

LE PORTRAIT

À gauche du secrétaire Directoire dans mon bureau est accroché un portrait de mon père que j'ai fait mettre sous verre. Il était alors prisonnier en Allemagne à Langenberg, le portrait est daté du 25 décembre 1940. On peut supposer qu'il lui a été donné par un de ses camarades de Stalag (terme allemand qui désignait les camps de prisonniers); je n'ai pas réussi à déchiffrer la signature. Je l'ai trouvé plié dans une caisse à outils qui avait été conservée par ma tante du côté maternel. Elle ne l'avait pas jeté, elle ne nous l'avait pas non plus donné; elle n'aimait pas papa.

*
**

PAPA est rentré en France en 1941, la guerre battait alors son plein — sans doute évadé, mais il ne nous a jamais parlé des circonstances de son retour. Revenu à Charolles, il a retrouvé son poste de professeur de mathématiques au collège où il enseignait; il s'était marié avec maman, qui avait

été une de ses élèves, en juin 1939 juste avant de partir à la guerre. Il est entré dans la Résistance sans doute en 1942, au moment où les Allemands ont envahi la « zone libre », dont la limite, « la ligne de démarcation », passait entre Paray-le-Monial, où vivaient les parents de maman, et Charolles.

Nous savons peu de choses de la période de la Résistance, dont papa ne parlait pas.

De ses armes qui provenaient de parachutages des forces alliées, il avait conservé son Colt 45 (calibre 11,43 mm). Je l'ai gardé, ce qui est formellement interdit, mais je ne pouvais pas m'en séparer : il fait partie de son histoire dans la Résistance.

Papa a terminé la guerre comme chef d'un groupe des FFI (Forces françaises de l'intérieur) dans le Charolais avec le grade de capitaine. Il portait le nom de guerre de « Malo »¹.

Je songe parfois au moment où il a pris, à la tête de ses hommes, le contrôle de la sous-préfecture de Charolles, et à ce que cela put être pour lui. C'est ainsi qu'il est entré dans la carrière préfectorale, dans laquelle il est demeuré jusqu'à son départ à la retraite, et c'est ce qui m'a valu de naître quelques semaines plus tard dans les bâtiments de la sous-préfecture de Charolles.

Faire la guerre dans l'armée régulière et combattre dans la Résistance sont deux choses différentes, en dehors même des risques encourus : les résistants

étaient traités comme des terroristes par l'occupant. Dans l'armée régulière, on est objet de son destin, faire la guerre n'est pas un choix, mais une obligation ; les résistants, eux, en étaient entièrement sujets, ils avaient fait le choix personnel de défendre par les armes la France et la République. Papa, ses camarades de Résistance ² croyaient en quelque chose qui les dépassait.

Papa est titulaire de la médaille de la Résistance.

Tous les ans, avec les élèves de l'école primaire de Charolles, je participais à la commémoration de l'armistice du 11 novembre 1918, qui a marqué la fin de la Première Guerre mondiale. La cérémonie se déroulait sur la place située au-dessus du collège, où avait été érigé le monument aux morts. Nous étions alignés en rangs sur un côté de la place, en vis-à-vis des anciens combattants, avec leurs drapeaux, qui occupaient le côté opposé.

Lorsque tout était en place, papa en uniforme arrivait, saluait le drapeau et se plaçait devant le monument ; il prononçait un discours, un clairon jouait la sonnerie aux morts, pendant laquelle les drapeaux étaient abaissés ; nous observions ensuite une minute de silence.

Là, en ces moments, devant moi, la figure paternelle se transfigurait en l'incarnation de l'État et de la Nation.

LES DEUX LANTERNES

Les deux lanternes qui sont sous la fenêtre qui donne sur le champ de chênes truffiers de Gérard Boyrel, ainsi que la trompe de fer blanc, proviennent de la première voiture de mon grand-père maternel¹. Le verre de l'une des lanternes est incolore ; celui de l'autre, de couleur verte dans sa partie centrale — c'était, je suppose, comme pour les bateaux, afin d'identifier les côtés droit et gauche du véhicule quand il se déplaçait — ; à l'extrémité de la trompe, on fixait une poire en caoutchouc que l'on pressait pour « corner », on disait encore corner dans mon enfance au lieu de klaxonner (le klaxon est une innovation américaine des années 1920). La voiture était une De Dion-Bouton qu'il avait achetée avant la Première Guerre mondiale, ce qui attestait à cette époque d'une certaine aisance. Il m'est arrivé d'utiliser la trompe pour appeler les enfants au moment des repas, quand ils jouaient dans le jardin ou dans le bois voisin.

*

**

LES LANTERNES m'ont été données par ma tante Marguerite, la sœur aînée de maman ². Je lui dois d'avoir survécu à une intolérance au lait qui s'est manifestée dans les jours suivant ma naissance (maman n'avait pas de lait); c'est elle qui avait trouvé et procurait à maman du lait en poudre Pelargon, qui était le seul que je supportais.

Ma tante habitait chez mes grands-parents, dans leur maison de Paray-le-Monial, qu'ils partageaient avec notre grand-tante Francine (la sœur de ma grand-mère). Ma grand-tante était une forte personnalité; institutrice, elle avait terminé sa carrière comme directrice d'école; elle avait élevé les plus jeunes enfants de sa sœur (dont maman) et était considérée comme une autorité morale dans la famille. Ces trois femmes ne s'entendaient pas, ma tante et ma grand-tante étaient très proches, comme elles l'étaient de maman, mais entretenaient des relations distantes avec ma grand-mère (de fait, elles ne se parlaient pratiquement pas, à l'exception du minimum inévitable dans une vie en commun). Il ne s'agissait pas d'un conflit ouvert, mais, ce qui est bien pire, parce qu'irréparable, d'une ignorance réciproque. Mon grand-père, qui dans mon souvenir était un homme silencieux, se tenait en retrait de tout cela; il était d'une très grande gentillesse avec moi. Selon ma sœur, qui tenait sans doute l'information de maman, mon grand-père aurait voulu épouser Francine, ce qu'elle

aurait refusé, et par dépit se serait marié avec sa sœur Louise.

Au-delà de mes vagues souvenirs (j'étais très jeune), j'imagine cependant ce que cela avait pu être, une situation similaire ayant été reproduite par mes parents avec ma tante quand elle venait passer l'hiver à la maison, à La Rochelle ou à Marseille. Ma tante n'aimait point papa, qui de son côté ne la supportait pas. Quand elle était là, régulièrement elle entretenait avec maman de longs conciliabules chuchotés qui exaspéraient papa; il lui arrivait parfois de se tourner vers nous en disant « Et tcha tcha tcha... et tcha tcha tcha... » ou de chantonner des passages du *Faust* de Gounod « *Marguerite est maudite* » ou « ... n'ouvre ta porte *ma mie* que la bague au doigt... »³. Au début du séjour de ma tante, papa faisait un effort et lui adressait quelques mots, mais cela n'allait pas au-delà de trois jours; ensuite, il ne lui adressait plus la parole, littéralement, plus un mot... Cela durait trois mois.

Quand nous étions à Charolles, où papa était en poste, notre tante venait souvent nous voir depuis Paray-le-Monial, distant d'une dizaine de kilomètres, pour aider maman. Elle faisait courageusement le déplacement à vélo en toute saison.

Nous séjournions également de manière régulière chez nos grands-parents. Notre grand-père s'était établi à Paray-le-Monial après la Première Guerre mondiale. Avant la guerre, il tenait un commerce alimentaire de gros à Palinges, où maman est née en 1914.

Il a été ruiné pendant la Grande Guerre par son associé, auquel il en avait confié la responsabilité alors qu'il avait été mobilisé et affecté à Paris dans les bureaux de l'intendance, en raison de son âge (il était né en 1870). À la suite de cela, la famille s'est établie au 13 de la rue Pasteur, où il avait fait construire une maison, que mes grands-parents ont occupée jusqu'à la fin de leur vie.

La rue Pasteur est particulière : toutes les constructions du côté opposé à celui de la maison de mes grands-parents sont aveugles ; je ressentais cette absence de vis-à-vis comme un manque, une forme de coupure du monde extérieur. La rue débutait par un « sanatorium », établissement où l'on soignait les tuberculeux. La tuberculose était dans mon enfance encore un fléau redouté, et notre tante, qui avait une grande peur des maladies (elle a vécu jusqu'à quatre-vingt-seize ans), nous mettait régulièrement en garde contre tout contact avec les convalescents, que de ce fait nous osions à peine regarder quand nous les croisions sur le trottoir. Suivait le couvent des visitandines, puis celui des clarisses (dont on me disait qu'elles ne sortaient jamais, ce qui me paraissait étrange et que je ne comprenais pas), puis l'hôpital, dont les fenêtres donnaient sur le jardin de la maison de mes grands-parents. Dans chacun de ces établissements, une cloche sonnait l'heure ; on sonnait aussi les matines, la messe, les vêpres, l'angélus... Des cloches sonnaient toute la journée, au point de créer

dans les moments de silence une attente lancinante.

Dans la rue, on voyait beaucoup de religieux : des prêtres en soutane noire portant un chapeau plat, des religieuses coiffées d'une cornette blanche qui leur cachait entièrement les cheveux... Je les voyais sans doute plus nombreux qu'ils n'étaient en réalité, parce que leur tenue les distinguait du commun et faisait que je les remarquais. Quoi qu'il en soit, cette image s'est fixée dans ma mémoire, où elle est associée à Paray-le-Monial.

Je l'ai retrouvée en Pologne dans une petite ville sur les bords de la Vistule, au nord de Varsovie, où nous nous promenions un dimanche après midi, Hélène et moi, quand une nuée de jeunes séminaristes en soutane s'est soudain abattue dans les rues. Depuis lors, la Pologne m'a régulièrement fait penser à Paray-le-Monial, d'autant plus qu'elle avait un autre trait commun, l'odeur du charbon brûlé, qui provenait, à Varsovie, du chauffage des maisons, à Paray, qui était alors une gare de triage, des locomotives à vapeur.

Au rez-de-chaussée, la maison comprenait un salon, la chambre de mes grands-parents, le bureau de mon grand-père, la cuisine. Le salon n'était jamais utilisé et les volets y demeuraient toujours clos. Les fauteuils étaient recouverts de housses rosâtres confectionnées dans un tissu au décor floral dont les couleurs étaient passées. Je n'ai pas vu les fauteuils sans leur housse. La pièce était décorée de grands oiseaux naturalisés, posés sur des consoles, qui me faisaient peur (je me

Les deux lanternes

souviens d'un héron, d'une chouette et d'un faisan, mais il devait y en avoir d'autres). Nous ne pénétrions pas dans la chambre de nos grands-parents ni dans le bureau de notre grand-père, qui était une pièce sombre et mystérieuse. Sa table de travail en chêne, qui à l'époque me paraissait immense, ainsi que son fauteuil Thonet sont maintenant dans la chambre dévolue à Élixa à Mias.

Chez mes grands-parents, on gardait tout. Les lanternes, la trompe avaient donc été conservées. Deux pièces en particulier servaient à entasser ce dont on ne se servait plus, mais qui un jour retrouverait peut-être une utilité : la buanderie, qui se situait à l'arrière du garage ; la salle de bain à l'étage — plutôt la pièce qui aurait dû être la salle de bain, mais qui n'avait jamais été aménagée. Ce n'étaient pas des espaces joyeux témoignant d'un passé heureux, comme peut l'être un grenier où sont conservés des objets dont on ne veut pas se séparer parce qu'on les aime, mais une accumulation angoissante de choses disparates, conservées dans la perspective d'on ne sait quel cataclysme. Il faut dire que mes grands-parents avaient connu les deux guerres mondiales, des privations dans leur enfance, mais je crois qu'il s'agissait d'abord d'une angoisse de manquer et d'un besoin d'accumuler.

Tout le monde se tenait dans la cuisine, qui était la seule pièce chauffée de la maison, par une cuisinière à bois à feu continu. Un réservoir situé sur le côté gauche de la cuisinière et équipé d'un robinet de

laiton permettait d'avoir un peu d'eau chaude pour la vaisselle et la toilette. On nous lavait « en grand » dans un grand bac de zinc une fois par semaine, dans la cuisine; les autres jours, nous étions seulement « débarbouillés », mais nous avions obligation de nous laver les mains avant chaque repas.

À l'étage, il y avait quatre chambres: celle de ma tante Marguerite, où avait été installé un lit pour enfant et où nous dormions; celle de notre grand-tante Francine; les deux autres chambres, celles de l'aîné de la famille, Jean, et de la deuxième fille, Laurence (je n'ai appris son prénom que récemment), étaient inoccupées. Mes grands-parents ne voyaient plus leur fils parce qu'ils considéraient qu'il avait fait un « mauvais mariage ». Il avait épousé une jeune femme « émancipée » qui avait fait les Beaux-Arts à Lyon, le diable en somme. Il a eu deux fils, que je n'ai vus qu'une fois à l'enterrement de mon grand-père. Je n'en ai gardé aucun souvenir. Sa chambre était rarement ouverte; certains de ses jouets y avaient été conservés. Je me souviens d'une machine à vapeur de couleur verte avec une cheminée rouge, qui entraînait un volant sur lequel passait une courroie; tout cela devait encore fonctionner. Laurence, troisième enfant de la famille, était entièrement rejetée par maman et sa sœur Marguerite, qui ne prononçaient jamais son nom. Les rares fois où elles en parlaient, elles l'appelaient « l'autre ». Elle a eu une fille, Danièle, que nous avons vue quelques fois.

Quand nous allions passer quelques jours chez nos grands-parents, c'était notre tante Marguerite qui s'occupait de nous ; elle le faisait bien. Arrivé à Paray, où il nous amenait, papa n'allait jamais au-delà de la porte du jardin : il sonnait, notre tante venait nous chercher, et il partait aussitôt. Je n'ai jamais eu d'explication. Sans doute une dispute ancienne qui avait conduit à une brouille définitive. Papa n'est effectivement plus jamais entré dans la maison de mes grands-parents de leur vivant. Je n'ai d'ailleurs pas souvenir que nous eussions une seule fois mangé ensemble (c'est-à-dire mes parents, ma sœur et moi) avec mes grands-parents.

Cette famille se protégeait en se cachant derrière un ordre rigide qu'elle avait instauré et en rejetant ce (ceux) qui pourrait le troubler. Elle ne voulait pas courir le risque d'introduire un élément, qu'il fût étranger ou qu'il lui appartînt, qui aurait pu l'amener à s'interroger sur ce qu'elle était.

LE PRINTEMPS, PEINTURES ET SCULPTURES

La grande sculpture réalisée dans un tronc de noyer qui se trouve dans le salon du haut porte un nom, le Printemps, qui lui a été donné par son auteur, notre ami Pierre Moreels. C'est le premier objet d'art dont j'ai fait l'acquisition, sans d'ailleurs disposer d'un endroit où le mettre. Hélène, de son côté, avait acheté quelque temps auparavant la sculpture d'albâtre qui est maintenant sur la maie dans l'entrée. Dans cette période, le travail de Pierre, sculpture, aquarelle, dessin, célébrait le foisonnement de la vie. Il entremêlait des formes humaines et végétales, racines, feuilles, fleurs, fruits, il dessinait des femmes-plantes au corps plantureux surmonté, à la place du visage, d'une fleur ou d'un fruit, et dont les pieds se transforment en racines, il peignait des aquarelles très colorées de fleurs¹, le printemps en somme.

Nous avons au fil du temps acquis d'autres sculptures et des peintures, mais l'une et l'autre occupent

une place particulière, elles sont présentes depuis le début ; le Printemps veille sur la maison et ceux qui l'occupent ; il en est une puissance tutélaire.

*

**

UNE SCULPTURE est bien davantage qu'un objet. Elle est habitée par des esprits, celui du sculpteur évidemment, mais aussi ceux de toutes les personnes qui en la regardant, en la touchant lui ont confié une partie de leur vie. Il s'est trouvé que j'allais partir en Haute-Volta ², où il était prévu qu'Hélène me rejoignît quelques semaines plus tard. Nous avons besoin d'un lieu où nous pourrions poser nos malles et où les deux sculptures auraient une place qui leur convînt.

Pierre était propriétaire d'une petite maison à Gras, village du sud de l'Ardèche, région que je ne connaissais pas à l'époque, qu'il envisageait de vendre et dont le prix correspondait à peu près au montant des économies dont nous disposions ; il nous la proposa ; je partis donc en voiture pour la visiter.

La maison est située sur la place du village, qu'elle domine, tout en hauteur pareille à une tour, elle date vraisemblablement du seizième siècle. Il n'en subsistait que quatre murs, le toit, qui avait été refait, une fenêtre à meneaux, une cheminée Renaissance immense et très belle. Ni l'eau ni l'électricité n'y étaient installées, tout était à faire pour qu'elle fût habitable. Elle avait beaucoup de charme, nous avons

décidé de l'acheter sans hésitation. Nous y avons beaucoup travaillé pour la rendre habitable.

Pierre m'avait suggéré de passer voir en chemin ses amis Jacqueline et Reginald Schoedelin, que tous appelaient « Reggie »³, qui avaient une maison dans le hameau de Mias, à une trentaine de kilomètres de Gras. Ne les ayant jamais rencontrés, j'avais prévu de m'arrêter chez eux brièvement avant de me rendre à Gras, et ensuite de rejoindre Marseille, où habitaient mes parents.

Informé de ma venue à Mias, Reggie, qui y était seul, son épouse Jacqueline étant restée à Paris, où elle était retenue par ses activités professionnelles, m'attendait. Comme il le faisait chaque fois qu'il avait une visite, il se tenait pour m'accueillir en haut des vingt-trois marches de l'escalier de pierre qui mène à la terrasse couverte par laquelle on accède à l'entrée de la maison. Il portait un tablier bleu à poche ventrale semblable à ceux qu'utilisaient à cette époque les marchands de vin (la poche servait à mettre un tire-bouchon et des bouchons de bouteille); il le mettait quand il s'occupait de tâches domestiques ou faisait la cuisine. Il avait à la bouche une pipe dont le foyer était fabriqué dans un épi de maïs (la pipe du héros de la bande dessinée *Popeye*), qu'il fumait toute la journée. À la suite d'un cancer des cordes vocales détecté quelques mois après cette première visite, il s'est arrêté définitivement de fumer, accompagné et soutenu en cela par Jacqueline, qui elle fumait

quantité de gauloises ; il en a été opéré avec succès.

L'atteinte à ses cordes vocales lui avait donné une voix sourde, qu'il a conservée après son opération et la rééducation qui s'ensuivit ; il s'exprimait dans une sorte de chuchotement voilé, d'une tonalité grave, qui forçait l'attention et donnait par sa sonorité un caractère inhabituel à son expression.

Reggie et Jacqueline ont acheté la maison de Mias en 1963 avec les fonds d'un héritage provenant de la branche anglaise de sa famille (Seymour), dont Reggie descendait du côté maternel. Il disait qu'il était apparenté à la famille royale d'Angleterre et qu'il était le cent quarantième dans l'ordre de succession au trône. Il avait contracté la tuberculose pendant la guerre (il en était guéri) et recherchait une résidence dans le midi de la France, dont l'air, selon les médecins, lui conviendrait mieux que celui de Paris. Une amie d'enfance de Jacqueline ⁴ avait un pied-à-terre à Mias ; sur le chemin du Sud, ils sont passés la voir ⁵ ; la grande maison située de l'autre côté du chemin était à vendre, ils l'ont visitée, elle leur a plu, ils ne sont pas allés plus loin dans leur recherche et l'ont achetée.

À mon arrivée, Reggie m'a proposé de visiter la maison, dont à cette époque seul le premier niveau était utilisé (il avait aménagé un atelier d'hiver sommaire à l'étage supérieur, là où maintenant sont le bureau et la mezzanine). Il a commencé par me faire remarquer la tuile posée contre un mur de la terrasse, sur un robinet de laiton désaffecté, qui l'un et l'autre

sont toujours là. Elle porte une date écrite dans l'argile, sans doute avec une pointe, avant qu'elle ait été cuite : 1686 ; elle provient de la faîtière du toit principal, où elle a été trouvée quand il a été refait.

Trois pièces ont conservé dans la famille les noms que Reggie et Jacqueline leur avaient donnés, « le grand séjour » « l'atelier » et « la chambre des ancêtres », ainsi qu'un espace, « le porche ».

« Le grand séjour » a été ainsi nommé en raison de ses dimensions (cinquante mètres carrés) ; il occupe la totalité d'un corps de bâtiment achevé en 1801 (la date a été inscrite sur le bandeau enduit au-dessous de la génoise). Il était peu utilisé et servait seulement pour les dîners quand les amis ou parents étaient nombreux, ou de chambre d'amis. La pièce était alors décorée de filets de pêche portant des boules de verre (qui servaient de flotteurs avant l'ère du plastique) et de deux jougs d'attelage de bœufs qui provenaient vraisemblablement de la maison (j'ai d'ailleurs retrouvé dans l'atelier un fer d'onglon de bœuf).

Accrochées aux murs, il y avait des toiles peintes par Reggie, la maquette d'un très grand tableau intitulé *Ceci est mon testament*, qu'il a peint en 1936 au retour de son dernier séjour en Espagne, où il avait été confronté à la guerre civile (il n'y est pas retourné du vivant de Franco), des images d'Épinal représentant des scènes militaires du Second Empire, défilés, batailles... La maquette, les images d'Épinal sont toujours là.

Dans « l'atelier », Reggie peignait, sauf quand il faisait très froid. C'est une ancienne magnanerie, dont les murs conservent les traces des feux qui y étaient allumés afin de maintenir une température convenant à l'élevage des vers à soie ; des supports de claies sur lesquelles les chenilles étaient installées, sur des branches de bruyère, et nourries ont été conservés : ils sont peints en noir et fixés tout au long du mur arrière de l'atelier. La pièce est immense (cent mètres carrés au sol), la hauteur sous faîtière est de huit mètres ⁶. Une trappe à foin a été aménagée dans le sol de l'atelier, qui a donc également servi de fenil ; elle permettait de faire tomber directement le foin dans des râteliers de bois (ils sont toujours là) situés dans la cave voûtée au niveau inférieur, qui devait servir d'étable ou d'écurie. Une planche articulée sur un cadre de bois la ferme, elle a été peinte en noir par Reggie.

« L'atelier » est resté dans l'état dans lequel je l'ai vu lors de cette première visite. L'affiche qui avait été réalisée à l'occasion de la rétrospective organisée l'été ayant suivi la mort de Reggie a été laissée sur la porte (Reggie est décédé le 28 septembre 1988).

Quand on y entre, deux yeux noirs au regard intense, découpés dans la photographie d'un visage, fixent le visiteur. Les yeux sont ceux de Picasso. Ils ont été punaisés par Reggie sur un meuble fait d'éléments disparates. Il y rangeait son matériel de peinture et y cachait ses réserves de whisky, dont il était un consommateur de haut niveau.

De fait, Reggie buvait comme un diable ; dans un pied de nez à la bienséance bourgeoise, il avait affiché en évidence dans l'entrée de la maison le texte de la loi sur la répression de l'ivresse publique du 1^{er} octobre 1917 ; il est toujours là. Sa femme Jacqueline exerçait une surveillance bienveillante afin de limiter sa consommation d'alcool, qu'il tentait de déjouer en maintenant constant le niveau d'une bouteille censément la seule de la maison (il s'agit d'une bouteille de Vat 69 de couleur verte que nous avons conservée dans le placard à alcools), qu'il complétait subrepticement chaque jour avec les réserves dissimulées dans l'atelier.

J'ai passé ma première nuit à Mias dans « la chambre des ancêtres » ou « chambre rouge », où logeaient la famille ou les amis de passage. « Chambre rouge » parce que le sol en est peint en rouge et que les dessus-de-lit ainsi que les rideaux sont rouges ; ils n'ont pas été changés. Elle est précédée d'une vaste entrée aveugle qui donne sur la terrasse et la cuisine, dont les murs avaient été peints par Reggie d'un côté en jaune vif, du côté opposé en bleu turquoise. Cet usage de la couleur m'avait alors étonné.

La pièce est aussi dénommée « chambre des ancêtres » parce que des portraits des deux grands-parents paternels de Reggie (branche alsacienne) et d'une grand-tante du côté maternel (branche anglaise) y sont accrochés. Nous y avons ajouté un portrait de femme du dix-huitième siècle qui m'a été donné

par mon oncle Augustin — c'est une belle toile, mais elle n'a rien à voir avec l'une ou l'autre famille (j'ignore quelle est l'identité de la personne représentée) —, et un portrait de Reggie enfant.

Le portrait de la grand-mère de Reggie est percé de deux trous gros comme un pouce ; ce sont des traces de balles tirées par les Prussiens pendant la guerre de 1870. À la suite de l'annexion de l'Alsace-Lorraine par la Prusse, la famille paternelle a émigré en Angleterre, ce qui explique que son père et lui aient eu la nationalité britannique (Reggie a été naturalisé français en 1948). Le père de Reggie a par la suite été nommé consul de Grande-Bretagne à Bayonne, sans doute au début du vingtième siècle (Reggie est né en 1908). Chaque fois qu'il présentait les ancêtres, Reggie disait en désignant le portrait de sa grand-tante Seymour que « c'était une grande salope » — il ne nous a jamais expliqué pourquoi.

Pour accéder à la maison, on passe obligatoirement par « le porche » ; nous continuons à désigner ainsi cet espace de près de deux cents mètres carrés⁷, dont la toiture de tuiles romaines repose sur un unique pilier central fait de blocs de calcaire taillés et appareillés. Le bloc qui constitue sa base est tronconique sur un de ses côtés ; il s'agit d'une pierre d'achoppement dont la fonction était d'éviter que ce pilier fût ébranlé par les voitures à cheval qui pénétraient sous le porche. Les murs sont percés de meurtrières qui servent à faire entrer la lumière. La pierre

d'achoppement, la présence d'un four à pain sous le porche, donc privé, qui devait être là pour permettre de nourrir un nombre important de personnes, attestent que la maison a bien été un relais de poste comme aimait le dire Reggie⁸.

Il est impossible quand on découvre la maison depuis l'extérieur d'imaginer quelle est sa structure ou l'agencement de ses volumes, que l'on ne perçoit que lorsqu'on pénètre dans chaque espace, auquel succède un espace différent et inattendu.

Les pièces sont imbriquées les unes dans les autres dans une succession de ruptures, sans enfilades ou symétries qui enfermeraient le regard, laissant à la pensée toute liberté pour se déployer. Dans les premiers moments que j'y ai passés, j'ai senti que ce lieu avait une dimension inhabituelle — il ne s'agit pas seulement de l'importance des volumes, mais elle y contribue —, une force presque dérangeante, une grandeur sévère, une beauté comme je n'en avais perçu nulle part ailleurs. La maison a cet équilibre que seuls possèdent les constructions ou les ensembles de constructions qui se sont constitués au fil du temps à partir de leurs fonctions successives, qui ont chacune laissé leur marque⁹.

Et puis la peinture y était présente partout, non pas en tant qu'élément de décoration, mais comme part constitutive de ce qu'elle était ; toute la maison était chargée de la spiritualité qui accompagne la création artistique.

Il commençait à se faire tard ; si je voulais aller à Gras avant de rejoindre Marseille, je devais partir. J'ai donc remercié Reggie de son accueil et lui ai dit que je devais m'en aller. Il m'a regardé gravement : « Mon petit vieux, tu peux croire un ancien de la Résistance, c'est impossible, tu n'y arriveras pas... » Sans doute ai-je eu l'air interloqué... « La route, l'orage, la pluie qui devient de plus en plus forte, les essuie-glace qui n'arrivent plus à la chasser du pare-brise : tu ne pourras pas être à Marseille ce soir. »

Aucun orage ne menaçait, rien ne justifiait ce discours : il n'en était que plus convaincant. J'ai prévenu mes parents, qui m'attendaient, que je n'arriverais que le lendemain, et c'est ainsi que j'ai passé une première nuit à Mias et que la relation avec la grande maison a débuté sous le signe de l'extravagance. Je n'imaginai pas alors qu'une amitié allait naître avec Reggie et Jacqueline, et que Mias deviendrait un jour notre maison.

Reggie s'est donc mis à la préparation du dîner — « Mon petit vieux, tu verras, c'est une spécialité » —, il s'agissait de truites qu'il vidait et dont il remplissait la cavité abdominale avec du thym. En même temps qu'il cuisinait, il se déplaçait dans la pièce avec une gestuelle particulière, trois pas glissés, un mouvement brusque et rapide de la main droite pour saisir un instrument de cuisine, un demi-tour sauté sur la pointe des pieds, semblable à un pas de danse, ponctué de « Et ouac ».

Pendant le repas, que nous avons pris dans la cuisine, il a raconté des histoires de la Résistance ; trois revenaient le plus souvent : *le Pont de Sèvres, la Ligne de démarcation, la Corne de bouc*. Je ne me souviens plus si ce soir-là il en avait raconté une ou plusieurs, ni lesquelles, car il les racontait régulièrement aux nouveaux venus, de préférence quand Jacqueline était absente.

La Guerre et la Résistance occupaient une place importante dans sa vie ; son nom dans la clandestinité était Raymond Saillard (on conservait les mêmes initiales afin de limiter le risque de se trahir). En témoigne l'ordre de mobilisation générale lancé par le Gouvernement provisoire le 18 août 1944 et placardé dans les rues de Paris ; il est affiché dans l'entrée, à côté du texte de la loi sur la répression de l'ivresse publique. Il porte dans le coin en bas à droite, écrit en blanc à la craie, « VLF » (« Vive la France ! »).

Le Pont de Sèvres, c'est l'histoire de l'entrée des blindés de Leclerc à Paris, à laquelle Reggie a assisté. Je ne sais pas s'il a participé aux combats pour la libération de Paris, mais il était au pont de Sèvres : « Mon petit vieux, j'étais là, nous les attendions... Nous avons entendu au loin un grondement sourd... » À ce moment, il a interrompu son récit, penché la tête vers la table, faisant mine de vouloir y poser son oreille : « J'ai posé l'oreille sur le sol, il vibrait ; j'entendais ce grondement qui s'amplifiait, ils arrivaient... »

Il faisait une pause et laissait le silence s'installer... « Ils arrivaient... » Une nouvelle pause... « Enfin, nous allions être libérés... » Un long silence, il a levé la tête, des larmes ruisselaient sur son visage, qu'il a essuyées avec le dos de sa main. L'histoire s'est arrêtée là. Il l'a répétée en notre présence à de nombreuses reprises, mais il n'allait jamais plus loin.

Il racontait moins souvent *la Ligne de démarcation*, je crois ne l'avoir entendue qu'une fois, quand un mois plus tard nous sommes revenus avec Hélène. Étant de nationalité anglaise, Reggie après l'armistice avait dû se réfugier en zone non occupée et pour cela franchir la ligne de démarcation. Dans cette histoire, il y avait l'obscurité profonde de la nuit, les Allemands qui patrouillaient, une femme... « Mon petit vieux, elle était très belle... », une auberge où il attendait, la France libre à la radio; à ce moment-là, il ponctuait son histoire en tapant sur la table l'indicatif des émissions de la France libre po... po... po... pom (les quatre premières notes de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven). Ce n'était pas à proprement parler un récit, il n'y avait pas d'action; en l'écoutant, on pouvait supposer qu'il avait franchi en cet endroit la ligne de démarcation, guidé par cette femme qui devait avoir eu une fin tragique, car il terminait toujours en sanglotant... « Elle était superbe, oui, elle était superbe. »

Les histoires de Reggie étaient faites d'une succession de touches composant à la fin un tableau qui

faisait percevoir avec force à ceux qui l'écoutaient la texture des moments qu'il avait vécus.

La Corne de bouc était un classique du répertoire. L'objet qui est au cœur de l'histoire n'a pas quitté sa place sur la console Directoire de la salle à manger. Les deux sujets de l'histoire sont un bouc et un milicien, son lieu Opio, dans les Alpes maritimes, où Reggie s'était replié pendant la guerre avec un groupe de résistants. « Nous étions là avec notre groupe, nous n'avions rien à manger, il y avait ce bouc... » Il observait un silence... « Nous avons fait prisonnier un gars de la milice... On a demandé : "Y a-t-il un volontaire ?..." J'ai levé la main, j'ai dit : "Oui, moi..." » À ce moment de l'histoire, il observait un silence... « Et là... » Reggie se mettait à sangloter... « Je l'ai abattu. » Il n'allait pas plus loin, nous n'avons jamais su qui exactement avait été abattu, le milicien, le bouc, les deux, mais la corne du bouc d'Opio est bien là.

Le lendemain matin, alors que je portais, Reggie m'a dit : « Mon petit vieux, tu reviens quand tu veux. » Nous sommes revenus, Hélène et moi, environ un mois après la première visite. Plus tard, Reggie aimait rappeler comment je lui avais présenté Hélène. Il faisait froid, c'était la fin du mois d'octobre, je portais la grande cape en poil de chameau que j'avais rapportée d'Algérie. Arrivé en haut de l'escalier, j'ai écarté le pan gauche de la cape sous lequel elle était dissimulée et lui ai dit : « C'est Hélène. »

Chaque fois que nous séjournions à Gras, nous passions à Mias et invitions Reggie et Jacqueline à la maison. Les circonstances avaient fait que nous avions d'abord rencontré Reggie et seulement après sa femme Jacqueline (ils se sont mariés en mars 1940). Quand on voyait Jacqueline pour la première fois après avoir connu Reggie, elle apparaissait comme un pôle de raison à l'opposé du pôle d'excentricité que représentait Reggie.

Jacqueline est une petite-fille du peintre orientaliste Ernest Simon et une nièce du peintre Jacques Simon¹⁰. Elle avait en même temps le comportement et l'assurance du milieu de la grande bourgeoisie artiste dont elle était issue et celui moderne et libre d'une intellectuelle parisienne des années 1930 ; elle était d'une grande ouverture d'esprit et dégageait une autorité naturelle qui la rendait, quand on ne la connaissait pas encore, intimidante.

Jacqueline a travaillé toute sa vie, assurant ainsi son indépendance matérielle, ce qui pour les femmes de sa génération était exceptionnel, et plus tard la subsistance du ménage, les ventes de tableaux de Reggie étant insuffisantes pour leur permettre de vivre. Quand nous l'avons connue, elle travaillait encore chez Gallimard, où elle était directrice éditoriale de la collection « Tel », et passait l'essentiel de son temps à Paris, où ils avaient un appartement au 6 de la rue de Savoie ; Reggie séjournait à Mias pendant la belle saison.

Nos relations avec Reggie et Jacqueline ont changé de dimension à la naissance de notre fille aînée Éliisa, qui est née à Paris alors qu'Hélène était hébergée dans leur appartement. J'étais alors en poste à Dori, dans le nord de la Haute-Volta, où Hélène m'avait suivi. Il était exclu qu'elle y restât, sa grossesse approchant de son terme, et qu'elle y accouchât en l'absence de tout médecin et d'un hôpital... Reggie et Jacqueline, informés de la situation par nos amis communs Pierre et Rolande Moreels, ont proposé d'héberger Hélène, qui a passé chez eux la fin de sa grossesse; quand ils sont partis en Ardèche, ils ont laissé leur appartement à sa disposition.

La relation avec Reggie et Jacqueline est alors devenue en quelque sorte familiale, ils portaient sur nous un regard attentif et bienveillant. Quelques années plus tard, quand ils ont vieilli, ce fut notre tour de les accompagner d'une même présence attentive et bienveillante.

Alors qu'Éliisa grandissait, ils ont commencé à nous dire: « Votre maison de Gras va vite devenir trop petite: votre fille grandit, vous aurez d'autres enfants... Vous devriez acheter notre maison, que nous allons vendre en viager. » Une des préoccupations de Jacqueline était que Reggie disposât de revenus suffisants au cas où elle disparaîtrait la première; ce ne fut pas le cas: Jacqueline est décédée en 1993, cinq ans après Reggie. Ni Hélène ni moi

n'envisagions de donner une suite à leur suggestion. Puis nos jumeaux Chloé et Mathieu sont nés : la maison de Gras, à laquelle nous nous étions attachés — nous y étions heureux —, devenait effectivement trop petite. Nous étions sur le point d'acquérir en complément une maison située à quelques pas de la nôtre, ce qui aurait été en même temps amusant et malcommode — deux maisons dans un même village —, quand Reggie et Jacqueline sont revenus vers nous avec insistance pour nous demander d'acheter leur maison.

En dehors même de ce que le principe du viajar peut avoir de sinistre, la décision a été difficile à prendre ; je ressentais une angoisse profonde à l'idée d'acheter Mias. La perspective d'un engagement financier relativement lourd n'en était pas la cause principale ; je percevais que cette décision pourrait changer notre vie et m'interrogeais sur la capacité que nous aurions Hélène et moi, que j'aurais, à assumer l'exigence morale qui accompagne la beauté et l'esprit d'un tel lieu.

Nous avons acheté Mias en 1982.

Nous avons aménagé le niveau supérieur de façon que Reggie et Jacqueline d'un côté et nous de l'autre pussions vivre en totale indépendance. Nous nous y sommes installés en 1985.

J'avais alors été nommé à Bruxelles, où nous avons séjourné trois ans. Nous allions à Mias pour toutes les vacances scolaires. Ce furent de belles années ; avec

nos trois jeunes enfants et les deux chiens que nous avions (Capsule et Pollux), nous apportions la vie dans la grande maison¹¹. Même si eux et nous veillions à respecter nos intimités réciproques, nous nous retrouvions souvent : ils nous parlaient de leur vie, de leur passé ; nous rencontrions leurs amis, leur famille (en fait les amis et la famille de Jacqueline) ; ils nous faisaient ainsi peu à peu accéder à leur univers. L'un et l'autre savaient raconter, et nous ne nous lassions pas de les écouter. Une connivence s'est développée entre nous, peut-être un peu plus entre Jacqueline et Hélène, un peu plus entre Reggie et moi, comme cela peut arriver entre personnes d'âges très différents en l'absence du fardeau d'une histoire familiale commune (Jacqueline est née en 1906 et Reggie en 1908).

Jacqueline se livrait davantage que Reggie, qui parlait peu de sa vie de peintre, alors qu'il avait eu un rôle important dans le milieu de la peinture des années trente, ayant été à l'origine avec Saint-Maur¹² du Salon de l'art mural, qui a tenu quatre éditions entre 1935 et 1949, où ont été exposés de grands noms de la peinture de l'époque¹³.

Est-ce la maladie, les suites de la guerre, une forme de lassitude, mais, à partir de la fin des années cinquante, Reggie s'est progressivement éloigné du milieu parisien de la peinture, pour finir par s'en détacher quand il s'est installé en Ardèche ; il était un solitaire, à qui la solitude semblait convenir. Il pratiquait parfois un humour extravagant et

désespéré dont deux manifestations sont restées dans nos mémoires.

Un jour que notre ami Michel Benoit était là, il a vu tôt le matin Reggie sortir de la maison vêtu de sa robe de chambre rouge en pilou, pantoufles aux pieds, un carton à dessins sous le bras. Il a regardé gravement Michel et lui a dit : « Mon petit vieux, dans cette maison rien ne va : ma femme est malade, le chat a pissé partout... je pars. » Il a descendu lentement l'escalier, a fait trois pas arrivé en bas des marches, suivis d'un demi-tour sauté, de « Et ouac », et il a rebroussé chemin, pour rentrer dans la maison.

Une autre fois, un soir où nous étions nombreux, la table avait été dressée sur la terrasse, nous attendions Reggie pour dîner. Comme il ne venait pas, Jacqueline est allée voir dans leur chambre (maintenant le bureau du bas) ce qu'il se passait. Elle en est revenue le visage décomposé, nous disant « Reggie ne va pas bien du tout », et a demandé à Hélène d'aller le voir à son tour. Hélène s'est donc rendue au chevet de Reggie et en est revenue après un moment, le visage tout autant décomposé ; elle m'a chuchoté : « Reggie n'est pas bien du tout, il ne veut pas venir, il dit qu'il va mourir, il faut absolument que tu ailles le voir. » À mon tour, je suis allé dans leur chambre ; j'y ai trouvé Reggie couché en chien de fusil sur son lit, qui m'a dit « Ah ! mon petit vieux... tu es venu... » Il a observé une pause... « Ça ne va pas... » Nouvelle pause... « Je vais mourir... » Ne sachant trop comment réagir, je

lui ai fait remarquer que nous étions tous là, que nous l'entourions, que c'était une soirée d'été magnifique, qu'il nous manquait, que ce n'était pas un bon moment pour mourir et que nous l'attendions; il m'a regardé... « Bon, puisque c'est comme ça, je viens », et il nous a rejoints.

Au lieu de se taire ou de dire banalement qu'il était fatigué, que vieillir lui était difficile, qu'il avait peur de la solitude, puis de continuer vaille que vaille..., Reggie improvisait une fable aux traits grossis dans laquelle il impliquait ceux qui l'entouraient, la mettait en scène et la jouait dans une forme d'exorcisme des angoisses qui l'assaillaient.

L'acquisition d'un tableau ou d'une sculpture a toujours été pour nous un moment particulier; nous en avons toujours décidé seuls et sans nous soucier d'une éventuelle cote, d'une valeur de marché, présente ou future. Nous n'avons jamais négocié un prix, nous refusant à marchander ce que nous aimions. Chaque fois, nous avons ressenti une inquiétude, celle qui accompagne le dévoilement de ce que l'on est, et l'émotion propre au début d'une relation.

Le premier tableau de Reggie dont nous avons fait l'acquisition est un paysage ardéchois dans lequel la couleur dominante est le vert; le vert est très présent dans la peinture de Reggie. Beaucoup d'autres ont suivi: la grande toile du Coiron¹⁴, qui est sans doute son paysage ardéchois le plus abouti; le petit bouquet

de fleurs accroché dans la salle à manger, inhabituel dans sa production, frêle et d'une douceur chargée de mélancolie; *les Immortelles*, offert à Hélène à la naissance d'Élisa, qui est plus ancien, dans lequel les formes sont brutes et les couleurs plus tranchées, d'une période où la peinture de Reggie était proche de l'abstraction, comme *les Figues dans un compotier*... Dans sa période ardéchoise, Reggie n'a plus peint que des paysages d'où la figure humaine est absente, mais où la présence de l'homme se devine dans celle de constructions et des marques (murs, plantations...) qu'il a laissées sur la nature. Pourquoi certains peintres sont-ils paysagistes? Je n'ai pas osé poser la question à Reggie, peut être est-ce là qu'il pensait pouvoir le mieux exprimer ce qu'il recherchait. Pourquoi est-ce que j'aime les tableaux de paysages? Je n'ai pas davantage la réponse... Nous ne nous en sommes pas rendu compte immédiatement, mais la présence de ces toiles dans notre quotidien a façonné irréversiblement le regard que nous portons sur les paysages et sur la peinture en général.

En 1986, étant à Mias pour les fêtes de fin d'année, nous avons invité Reggie et Jacqueline à partager avec nous le repas de Noël. Notre fils Mathieu avait reçu entre autres cadeaux un nécessaire à dessin comportant des crayons de couleur, des pinceaux, des godets de peinture à l'eau. À la fin du repas, nous avons demandé à Reggie s'il pouvait dessiner

ou peindre quelque chose. En quelques minutes, en utilisant les trois couleurs primaires, il a fait apparaître sur la feuille de papier ordinaire que nous lui avions donnée un paysage ; sous nos yeux s'accomplissait le mystère de la création artistique.

Alors que nous nous étonnions de la rapidité avec laquelle Reggie avait opéré, Jacqueline nous a raconté une histoire : dans un café, comme il lui arrivait fréquemment de le faire, Picasso s'était mis à dessiner sur la nappe de papier une scène de corrida ; le dessin terminé, il a déchiré le morceau de la nappe qui le portait et l'a donné à l'un de ceux qui étaient là. Il était alors un peintre célèbre, et ses œuvres étaient très cotées ; à ceux qui autour de la table s'étonnaient qu'il réalisât aussi vite un dessin dont le prix, s'il était vendu, serait élevé, Picasso dit : « Ce n'est pas affaire de quelques minutes, mais le résultat de toute une vie de travail. »

À Courlon-sur-Yonne, j'ai eu le privilège d'assister à la naissance d'une sculpture dans l'atelier de Pierre Moreels. Il travaillait un bloc de grès coquillier rose ; l'outil conduit par sa main enlevait de la matière et peu à peu créait des volumes ; des formes apparaissaient, végétales, humaines, qui prenaient leur autonomie et devenaient une sculpture dont la vie débutait. De mes yeux, j'ai vu l'esprit passer de la main à la pierre et peu à peu l'habiter. Cette sculpture est à la maison, où elle accompagne *le Printemps*, dans le salon.

Les peintures et les sculptures sont nombreuses dans nos maisons de Mias et des Sables-d'Olonne. Peut-être au début avons-nous eu la préoccupation de « décorer » les lieux où nous habitons; peu à peu, elles ont pris une place de plus en plus importante et sont devenues partie intégrante de notre façon d'exister. Je ne conçois plus de vivre sans en être entouré, sans avoir chaque jour la possibilité de partager le regard que d'autres que moi ont posé sur le monde.

Les choses se sont faites simplement, Mias est devenue notre maison, entièrement, sans que nous y apportions de bouleversement. Une continuité s'est établie naturellement entre ce qu'en avaient fait Reggie et Jacqueline et ce que nous en faisons. Chaque fois que j'y reviens, je suis émerveillé par ce qu'elle est et par ce qu'elle porte; elle nous protège de la laideur proliférante du monde qui nous entoure, son existence me rassure.

Chaque année, nous passons l'été à Mias, séjournant le reste du temps dans notre maison des Sables-d'Olonne. Je continue d'apprécier ces ruptures qui ont fait notre temps d'expatriés allant de lieu en lieu au gré des postes, changeant chaque fois tout ce dont est faite la trame du quotidien, évitant ainsi que le cadre de vie soit peu à peu terni par une trop longue familiarité.

Le printemps, peintures et sculptures

Nous nous éloignons, nous revenons ; nous passons dans des lieux auxquels nous nous attachons, nous n'y sommes plus entièrement des étrangers, mais nous ne leur appartenons pas complètement.

« Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est [...]. »

Marcel PROUST

« La perte du passé, collective ou individuelle, est la grande tragédie humaine, et nous avons jeté le nôtre comme un enfant déchire une rose. »

Simone WEIL

APPENDICES

HISTOIRES DE PAPA

PAPA aimait raconter des histoires les soirs d'été, quand il commençait à faire frais et que les hommes du village se retrouvaient sous le chêne ou sous l'acacia devant la maison de Joseph-Antoine Peretti (pas de parenté). J'ai gardé en mémoire en particulier ces trois histoires, il y en avait bien d'autres.

Paul Beccatello et l'orage

Les cimetières occupaient une place importante dans la vie du village, mais il était aussi possible d'en rire. C'est une histoire que papa racontait presque chaque année, son auditoire ne s'en lassait pas.

« C'était un soir d'été, Paul Beccatello (il s'agit bien de son nom) rentrait au village par la route de Forciolo; un orage a éclaté, la pluie devenait de plus en plus violente, il pressait le pas, quand soudain il a entendu une voix venant d'un tombeau situé au-dessus de la route qui l'appelait : "Viens ici, viens ici,

il y a encore une place !” Terrorisé, il s’est mis à courir... »

Et papa concluait toujours l’histoire en disant : « Paul Beccatello court encore... C’était le maçon qui aménageait un caveau et s’était mis à l’abri dans le tombeau qui l’appelait... »

Le sommet de la diligence, la zampugna

À propos de sa scolarité à Ajaccio, il racontait régulièrement l’histoire d’un de ses camarades villageois qui, alors que le professeur de latin lui demandait de traduire « *Caesar venit in Galliam cum summa diligentia* », avait répondu : « César vint en Gaule au sommet de la diligence »... et celle de la *zampugna* (c’est un ballon auquel est fixé un sifflet que l’on gonfle et qui part en tournoyant et en sifflant quand on le lâche).

Il était arrivé au lycée depuis quelques jours, c’était pendant l’étude du soir, qui regroupait les élèves de sixième et de cinquième. Un grand de cinquième lui a demandé :

« Toi, tu sais souffler ?

— Bien sûr ! »

Papa voulait montrer à un enfant de la ville ce dont était capable un petit montagnard ; le grand lui a tendu la *zampugna*. Il a gonflé ses poumons et soufflé de toutes ses forces. Quand il l’a lâchée, la *zampugna*

s'est envolée en tourbillonnant et en sifflant dans la salle d'étude ; le surveillant est intervenu :

« Toi là-bas, comment t'appelles-tu ?

— Peretti.

— Tu seras privé de sortie. »

Comment font les satellites

Un soir d'été, après le dîner, alors que la nuit était tombée, papa faisait sa promenade habituelle sur la route de Zigliara jusqu'à la *petra pinzuta*, accompagné de son frère Augustin. Ils étaient assis tous les deux sur le parapet d'un petit pont, dans un virage, quand ils ont entendu approcher Flore et Ange-Marie Casanova, qui discutaient.

Flore et Ange-Marie Casanova sont frères ; le premier était médecin à Marseille, le second vivait au village. On appelait Ange-Marie « Calcul », parce qu'il commençait toutes ses phrases par « Calculons » ; on l'appelait aussi « l'Amiral » (il avait été quartier-maître dans la marine) et « Poussière ». Pourquoi « Poussière » ? Il ne nettoyait jamais sa maison... sauf quand Flore devait arriver... Papa disait alors : « Il y a un nuage de poussière au-dessus de la maison de l'Amiral, on attend Flore. »

C'était l'époque des premiers satellites, et chacun essayait de les identifier dans le ciel.

« Le satellite, tu le vois ?... Dis-moi, Flore, toi qui es

Histoires de papa

instruit, comment ils font, les satellites, pour ne pas rentrer dans les étoiles ?

— Ben, ils ont un radar ! »

L'histoire des satellites est restée dans la famille.

LE CIMETIÈRE FAMILIAL DE LA VIGNACCIA

IL a été aménagé dans sa configuration actuelle en 1956, après le décès de ma tante Anna (Anne-Marie). Le mur de soutènement montre des signes de faiblesse.

Chacune des croix de granit porte un nom et des dates, maintenant difficilement lisibles.

Grands-parents

Clotilde, 1867-1961.

François, 1869-1937.

Oncles et tantes

Félicité, 1898-1986.

Le cimetière familial de la Vignaccia

Dominique, 1902-1976.

Daniel, 1903-1992.

Anne-Marie, 1906-1956.

Augustin, 1911-1995.

Antoinette (épouse de Dominique; les dates ne sont pas lisibles, elle a dû décéder en 1996).

Autres

Joseph-Antoine, 1844-1898 (arrière-grand-père du côté de mon grand-père).

Madeleine (Marie-Madeleine), 1837-1892 (sœur de Joseph-Antoine, mariée à Paul Guglielmi).

Michel (Carlo Michele), 1788-1850 (sans doute) (il est le seul Peretti portant le prénom de Michel en remontant jusqu'à 1744, marié à Anne-Marie Leani à Zigliara en 1839).

Papa (1900-1978) a été enterré à sa demande au sommet du petit bois de chênes qui est au-dessus du cimetière. Ses prénoms sont Jean Joseph Antoine. Au village, il était « Toto » (d'Antoine), sur le continent

Le cimetière familial de la Vignaccia

« Jean ». Il avait demandé que pour ses obsèques une bénédiction fût célébrée en latin avec des chants grégoriens. Ce fut fait.

Nos cousins Giacomini (Jourdan et son frère Paul) ont eu beaucoup de mal à trouver un prêtre qui fût capable de le faire et l'acceptât; ils se sont finalement rabattus sur le père Bargiacca, curé de Zigliara et Ampaza, un illuminé qui disait avoir vu la Vierge apparaître à la *petra pinzuta*.

Enfants, nous le voyions marcher à vive allure sur la route dans sa soutane noire, le crâne chauve, marmonnant en lisant son bréviaire; il nous inquiétait. Un jour, Jourdan chassait là, d'un doublé il tue deux perdrix. Au même moment, un orage éclate, une pluie torrentielle se met à tomber. Il voit le père Bargiacca, levant les deux bras au ciel, qui l'interpelle: « Malheureux, qu'est-ce que tu as fait, tu as déclenché la colère de Dieu ! »

Dans l'église du village, nous avons retrouvé nos places, les hommes à gauche de l'allée centrale, les femmes à droite. Le père Bargiacca a célébré la cérémonie dignement.

Augustin en fait était né en 1909 (confirmé par Jourdan), mais mon grand-père ne l'a déclaré qu'en 1911. J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'une négligence. Pas du tout, mon grand-père, qui nourrissait des rêves de grandeur pour ses enfants, l'a déclaré deux ans après sa naissance afin qu'il disposât

Le cimetière familial de la Vignaccia

d'une avance à l'école pour présenter le concours de Polytechnique... Il a été médecin.

Mes grands-parents étaient l'un et l'autre instituteurs, ils ont débuté leur carrière à Albitreccia, où ils se sont connus; ils s'y sont mariés en 1897 et de là sont allés à Zévaco, où ils l'ont terminée. Tous leurs enfants y sont nés.

Félicité (célibataire) était employée des postes à Marseille.

Papa, d'abord professeur de mathématiques (Tournon-sur-Rhône puis Charolles, de 1927 à 1944) est devenu membre du corps préfectoral après la guerre, à la suite de ses actions dans la Résistance (il a libéré Charolles [où je suis né] à la tête de son groupe et y est devenu sous-préfet). Maman a été une de ses élèves de terminale, c'est ainsi qu'il l'a rencontrée. Ils ont quatorze ans de différence et se sont mariés en 1939, à la veille de la guerre.

Daniel (père de mon seul cousin germain du côté paternel, plus jeune que papa de trois ans; a eu un fils, Ferdinand, marié à Jacqueline, médecins tous les deux) a été professeur de physique à Cannes. C'est à eux que la maison de famille est échue. Daniel a été banni du village par mon grand-père quand il était jeune homme. Il avait eu ce qu'on appelle une

Le cimetière familial de la Vignaccia

aventure avec une jeune femme, Casanova par alliance (Paulette Costa, de son nom de jeune fille; elle était de Zigliara), mariée à un certain « Bébé » (surnom de ce dernier, prénommé Jean-François). C'était sans doute au début des années 1920. À cette époque, dans les villages, voilà qui n'était pas tolérable. Les Casanova ont menacé de mort mon grand-père et ses fils. Jourdan m'a rapporté que mon grand-père a alors dit à Daniel: « Je financerai tes études sur le continent. Tu pars tout de suite, tu ne reviendras plus jamais au village. »

Au moment des obsèques de ma grand-mère à Marseille, en 1963, Daniel a demandé à Jourdan s'il pensait qu'il pouvait revenir au village... Jourdan lui a dit que, le temps ayant passé, ce devait être envisageable. Daniel s'est alors tourné vers Augustin, qui lui a répondu: « Notre père a dit que tu ne reviendrais pas au village, tu ne reviendras pas. » De son vivant, il n'y est jamais retourné. Il est enterré à la Vignaccia.

Il faut dire qu'à la suite de l'aventure de Daniel, papa a pendant des mois porté sur lui un revolver quand il était au village, en raison des menaces des Casanova. Un jour, le mari outragé, Bébé, a voulu interdire à papa l'accès à la fontaine (c'est Jourdan qui raconte); quand papa est arrivé pour remplir sa cruche, il l'a trouvé assis sur le bec de pierre par où s'écoule l'eau. Papa lui a dit: « *Sorti da qui* », il ne bougeait pas; papa a porté la main à sa poche: « *Sorti da qui...* », il est parti.

Le cimetière familial de la Vignaccia

Dominique (marié à Antoinette, sans enfants), employé des douanes à Marseille.

Anne-Marie (célibataire), assistante sociale, a fait toute sa carrière professionnelle à Marseille.

Augustin (célibataire), après avoir été médecin embarqué sur les bateaux de la CGT (Compagnie générale transatlantique), a exercé en tant que généraliste dans la banlieue nord de Marseille, à Saint-Henri, où il avait un cabinet très important.

LA RÉSISTANCE

LA RÉSISTANCE occupe une place importante dans la famille. Papa est médaillé de la Résistance; nos cousins Paul et Jourdan ont fait partie très jeunes (ils avaient dix-huit ans et seize ans en 1940) du groupe de résistance d'Arthur Giovoni.

Jourdan m'a dit qu'il devait un peu à ma tante Anna d'être entré dans la Résistance. Il avait seize ans; un jour, elle l'a appelé, lui demandant de venir écouter un général français qui parlait à la radio depuis Londres, il s'agissait de l'appel du général de Gaulle du 18 juin 1940.

Anna servait d'informateur au groupe d'Arthur Giovoni; ils avaient un code: elle mettait un linge blanc à une petite ouverture du grenier en cas de danger; ils observaient la maison à la jumelle depuis la montagne d'Azilone et ainsi étaient prévenus.

La dernière fois que j'ai vu Jourdan avant son décès, il a tenu à me montrer le monument érigé à Azilone à la mémoire du groupe d'Arthur Giovoni et m'a fait

lire l'allocution qu'il a prononcée en tant que dernier survivant du groupe :

« Notre commune va enfin dire sa reconnaissance à tous ceux qui par le sacrifice de leur vie ont permis que la France vive...

» Arthur Giovoni, le fondateur du groupe, a été révoqué de l'Éducation nationale par le gouvernement de Vichy, il était à ce moment-là le seul communiste ici à Azilone, et personne ne l'ignorait...

» La libération du territoire national était pour lui la priorité absolue, je le cite : "Pour les Corses, la victoire du fascisme signifiait la perte de la nationalité française."

» Oui, Monsieur le Préfet, ici tout le monde le sait bien : la Corse, c'est la France. Ce groupe de résistance était bien à l'image de notre démocratie française : autour de l'initiateur communiste, on trouvait toutes les convictions politiques et toutes les formes de pensée, entre autres, le royaliste Charles Sorbella...

» Il n'a jamais été question de servir faction ou communautarisme, chacun de nous n'avait qu'une seule pensée, libérer la Corse et par là même la France...

» Je ne voudrais pas oublier de rendre hommage à une grande dame de ce village... Elle a été ma première maîtresse d'école, elle exerçait au hameau d'Ampaza, tous les habitants de la commune auront reconnu M^{me} de La Foata, qui a su éveiller en nous l'esprit critique, nous apprendre en particulier l'amour de la langue française et par là l'amour de la France.

La Résistance

» Pour terminer mon témoignage, je vais citer Arthur...

“La Résistance n’appartient ni à un seul parti ni à un seul homme, elle est l’œuvre du peuple tout entier.” »

Arthur Giovoni est compagnon de la Libération.

Azilone-Ampaza a été la première commune de France libérée de l’occupant, le 8 septembre 1943; Ajaccio, la première ville de France, le lendemain.

Le 8 septembre 1943, les cloches d’Azilone ont sonné à la volée. Elles ont sonné à nouveau le jour de l’enterrement de Jourdan, à sa mémoire et à celle du groupe d’Arthur Giovoni, comme il l’avait demandé.

NOTES

LA SERINGUE AUTOMATIQUE

1. (p. 8) *Brousse* désigne une végétation composée de formations arbuſtives et herbacées, et par extension un espace ſitué loin des centres urbains.
2. (p. 9) Bovins tolérants à la trypanosomiase (maladie du ſommeil, qui affecte également l'homme) transmise par la mouche tsé-tsé (glossine). Dans les zones infestées, l'élevage des zébus, très sensibles à la maladie, était de ce fait impossible. Les animaux importés étaient des baoulés et des n'damas.
3. (p. 12) Le passage répété de véhicules sur les piſtes en terre provoque du fait des vibrations l'accumulation régulière de matériaux, qui forme une succession de bosses et de creux et donne à la chaussée l'aspect d'une tôle ondulée (les « ondes » peuvent atteindre une amplitude de cinquante centimètres).
4. (p. 13) Les missions ont largement contribué à l'ac-culturation des populations et à la destruction des structures de leurs sociétés.

5. (p. 19) La SOPEXA existe toujours.

LE GYPSE FER-DE-LANCE

1. (p. 21) Mission constituée par un bureau d'études intitulée « mission de Rénovation rurale », rattachée aux services de la préfecture (wilaya) de Tlemcen, dans laquelle j'étais chargé des questions agricoles. Il s'agissait notamment de redonner vie aux domaines des colons dont les terres avaient été réparties entre d'anciens combattants regroupés dans des coopératives « autogérées ».

2. (p. 26) Le terme en géomorphologie est *endoréique* ; il désigne des systèmes dans lesquels les eaux se rassemblent dans un point bas sans accès à la mer.

3. (p. 26) Les oueds (*ouaddi* en arabe) sont des cours d'eau intermittents que l'on trouve dans tout le bassin méditerranéen, dont les crues peuvent être soudaines et très violentes.

LE TRONC DE COMMIPHORA AFRICANA ET AUTRES OBJETS

1. (p. 29) La Haute-Volta a été rebaptisée Burkina Faso (pays des hommes intègres) par Thomas Sankara dans la deuxième moitié des années 80 ; j'ai conservé ce nom qui était celui du pays pendant que nous y avons séjourné.

2. (p. 31) La mare d'Oursi est située au nord-ouest de Dori, non loin de la frontière avec le Mali.

En superficie, il s'agit de l'une des plus importantes.

3. (p. 32) *Agrostologie* est un néologisme, utilisé seulement dans les milieux spécialisés, qui désigne la « science » des pâturages.

4. (p. 33) Abidine (Abidine Ould Sidi Mohamed) a été mon guide dans l'Oudalan, qu'il connaît parfaitement pour l'avoir sillonné à dos de dromadaire ou en voiture avec Henri Barral, qui était directeur de la station de l'ORSTOM* en Haute-Volta. Abidine parle le fulfude (la langue des Peuls), le tamacheq (la langue des Touaregs), l'arabe et le français.

Pour la partie sud de la région, le Yagha, je disposais d'un autre guide, qu'on appelait Mokrano parce qu'il appréciait particulièrement les macaronis. Mokrano était descendant de rimaïbés (esclaves de Peuls).

Abidine est le fils d'un marabout originaire de la vallée du Tilemsi au nord de Gao au Mali et d'une Peule Warag Warag (fraction liée aux touaregs). Ses origines

* ORSTOM: Office de la recherche scientifique et technique outre-mer aujourd'hui dissous et remplacé par le CIRAD (Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement). Henri Barral, qui était le directeur de l'ORSTOM en Haute-Volta, m'avait beaucoup impressionné la première fois que je l'avais rencontré; il représentait pour moi la figure de l'homme de terrain qui partait des semaines en brousse, se déplaçait à dos de dromadaire, vivait comme les populations qu'il étudiait; il prolongeait à mes yeux le mythe des méharistes. Notre ami Michel Benoit travaillait également en tant que géographe à l'ORSTOM, à Ouagadougou, où nous l'avons connu.

illustrent la grande mobilité des populations de cette région. Le multilinguisme y était chose courante.

Ces informations ont été relevées par Michel Benoit.

5. (p. 37) Un campement regroupe les familles d'une même ethnie et d'une même fraction, avec parfois leurs serviteurs (anciens esclaves), qui se sont installées pour exploiter les parcours de saison sèche dans un lieu où elles ont accès à l'eau pour leur consommation et l'abreuvement du bétail. Les campements ne sont pas des établissements permanents; les habitations sont des tentes (de peaux tannées) ou des huttes (armatures de bois recouvertes de nattes tressées et décorées de figures géométriques noires).

6. (p. 38) Les mares sont des étendues d'eau peu profondes résultant de l'accumulation des eaux de ruissellement au pied des cordons dunaires. L'accès aux mares était ouvert à tous. Les plus grandes conservaient de l'eau même en saison sèche.

7. (p. 38) Les puits sont creusés à la main, la plupart du temps dans les bas-fonds, où les nappes phréatiques sont peu profondes. Exceptionnellement, la profondeur des puits pouvait atteindre plusieurs dizaines de mètres dans le cas des nappes profondes, où l'eau était puisée avec une outre faite d'une peau de chèvre ou à l'aide d'un récipient confectionné avec des chambres à air, tirés par des cordes attachées à un âne ou à un dromadaire. fus. al. Ceux qui avaient creusé un puits disposaient d'un droit d'usage.

8. (p. 38) Les pâturages sont des étendues de végétation naturelle, herbacée et arbuſtive, accessibles à tous. L'art du berger eſt de trouver, avant les autres, de bons pâturages desservis par un ou plusieurs points d'eau.

9. (p. 39) Abidine raconte que, dans sa jeunesse (il eſt né vers 1930, c'eſt donc dans les années 1940-1950), la végétation autour de la mare de Bangao était tellement dense que seuls les lions arrivaient à se frayer un chemin pour y aller boire. Trente ans plus tard, les arbres et arbuſtes avaient entièrement disparu. (extrait de conversations entre Abidine et Michel Benoit)

10. (p. 40) Il s'agissait, en interrogeant les bergers (en général au lieu d'abreuvement, sur la carrière de chaque femelle du troupeau dont ils avaient la charge), de déterminer rétrospectivement quels étaient les ratios de base de la démographie de la population de bovins (fécondité, mortalité...), de reconstituer les pyramides des âges, d'identifier les causes principales de mortalité, d'évaluer les pertes liées aux maladies et à la sécheresse.

11. (p. 40) La cartographie était faite à partir de photos aériennes prises pendant la période des cultures croisée avec des relevés de terrain qui permettaient de déterminer la densité de végétation, les rendements et *in fine* la production.

12. (p. 41) L'esclavage a été aboli dès l'installation de l'administration coloniale. De fait, une relation de subordination, souvent étroite, subsistait entre anciens maîtres et anciens esclaves, les anciens maîtres

Notes

n'hésitant pas à s'approprier ce qui appartenait à leurs anciens esclaves (« tirer par force »).

13. (p. 41) En fin de saison sèche, les troupeaux se déplacent vers le sud à la recherche de l'herbe verte qui pousse avec les premières pluies et remontent vers le nord en accompagnant le front des pluies. Pendant la saison des pluies, les bergers doivent veiller à ce que leurs animaux n'envahissent pas les cultures, y provoquant des dégâts. C'était une cause de tensions récurrentes et de conflits parfois violents entre éleveurs et agriculteurs.

14. (p. 42) Dans toute la bande sahélienne, la violence a été endémique jusqu'à l'installation de la paix coloniale, à la suite de laquelle l'espace, « les grandes brousses », s'est ouvert et est devenu exploitable. Les éleveurs nomades ont alors connu un âge d'or.

15. (p. 42) Selon les travaux de Michel Benoit, la propriété foncière n'existe pas en Afrique de l'Ouest, seuls existent des droits d'usage.

16. (p. 46) Mes deux grands-parents paternels étaient instituteurs et ont fait presque toute leur carrière professionnelle à Zévaco en Corse. Ma grand-tante maternelle, qui était une figure marquante de la famille, était également institutrice et directrice d'école. Les uns et les autres ont enseigné entre 1890 et 1930.

17. (p. 49) Mélange de terre crue et de paille.

18. (p. 50) La formule est de Michel Benoit, elle

correspond exactement à ce que je ressentais alors, je n'ai pas mieux.

LA PETROMAX

1. (p. 62) Une mission d'« experts » de la Banque mondiale au cours d'un séjour rapide dans la région avait constaté que les troupeaux comptaient un nombre important de jeunes mâles, animaux improductifs (dans les élevages de nos pays, on ne conserve en général pas les jeunes mâles). Ils en ont déduit que les Peuls pratiquaient « un élevage contemplatif ». J'en ris encore aujourd'hui. Ils n'avaient pas vu que ces jeunes mâles constituaient une forme d'assurance sur pied permettant de faire face aux situations de crise. J'en ai conservé une certaine défiance à l'endroit des avis d'experts et en particulier de ceux de la Banque mondiale.

2. (p. 65) Il s'agissait de sarcelles d'été, de canards siffleurs, d'oies de Gambie et d'ouettes d'Égypte.

LES PEINTURES ALBANAISES

1. (p. 89) Il s'agit de la délégation de la Commission européenne que je dirigeais, qui de fait représentait l'Union européenne et avait rang d'ambassade.

PÊLE-MÊLE

1. (p. 93) Le royaume de Kétou est situé au sud-est du Bénin, à la frontière du Nigéria.
2. (p. 94) Voir note 17, p. 208.
3. (p. 95) Grand-Popo est un ancien comptoir d'où partaient les esclaves. Ouidah et Grand-Popo sont des hauts lieux du culte vaudou.
4. (p. 97) Voir p. 180.
5. (p. 98) La Zambie était avec la République démocratique du Congo (ancien Zaïre) l'un des principaux producteurs mondiaux de cuivre. Le pouvoir avait mis en place tout un ensemble d'aides, notamment à l'agriculture, en subventionnant les cours du maïs. Elles ont déstructuré le système agricole, ne pouvant être maintenues quand les cours du cuivre ont chuté. L'année de notre arrivée, la Zambie a bénéficié d'une aide d'urgence de la Commission européenne afin de résorber les stocks de maïs, qui étaient excédentaires, et deux années plus tard d'une nouvelle aide afin cette fois de faire face à une pénurie.
6. (p. 99) Les Mossis sont le principal groupe ethnique du Burkina Faso ; ce sont des agriculteurs et des guerriers.
7. (p. 102) L'origine du terme est disputée : selon les sources, il viendrait du patois picard, où il signifie *poireau*, ou bien de l'italien *caporione* (*chef de bande*).

LA CONQUE

1. (p. 108) L'eau courante a été installée au village à la fin des années cinquante, alors qu'il était alimenté en électricité depuis 1928 par une centrale hydraulique qui avait été aménagée cette même année sur la Viura (le torrent qui coule au bas du village). Ma sœur et moi étions chargés d'aller chercher l'eau à la fontaine juste avant les repas, afin qu'elle fût fraîche, pratique qui a été maintenue même après que nous avons eu l'eau courante. Je ne me souviens pas qui de ma sœur ou moi portait la cruche.

2. (p. 108) Ce sont des filets équipés de bouchons dans leur partie supérieure, lestés de plombs dans leur partie inférieure, de trois à quatre mètres de long et d'un mètre de haut qui sont installés le soir au fil de l'eau, une partie étant fixée (à des branches ou à des racines). Après qu'ils ont été posés et avant de les relever on jette des pierres dans le torrent; les truites, effarouchées, s'enfuient et se prennent dans les mailles du filet en cherchant à se cacher. Je suis allé une fois avec papa poser des filets au début des années 1970, nous avons pris une douzaine de truites. L'usage des « araignées » est prohibé.

3. (p. 108) Avant que nos cousins qui ont hérité de la maison en prennent possession, Jourdan a récupéré le revolver du grand-père pour me le donner. Son fils ne l'a pas retrouvé après son décès. Tirer avec l'arme de mon grand-père a été pour moi une forme de rite

d'initiation. La *rustaghja* est une sorte de serpe à long manche dont la lame est épaisse et recourbée à son extrémité; le manche du *pinatu* est court, la lame en est également recourbée, mais pointue. L'une et l'autre étaient utilisés pour débroussailler.

4. (p. 108) Les bateaux qui assuraient la liaison s'appelaient *Commandant Quéré*, *Cyrnos* et *Gouverneur Général Chanzy*. Les deux premiers avaient été lancés en 1948, le dernier en 1922. Tous ont été désarmés, en 1968 pour les deux premiers, en 1963 pour le dernier. Eugène Mannoni les mentionne dans son livre *l'Insulaire*.

5. (p. 108) Au début, le voyage par avion se faisait en Dakota bimoteur réformé de l'armée anglaise, puis en Breguet Deux-Ponts, avions qui faisaient un bruit infernal. Le voyage prenait environ trois heures.

6. (p. 109)

Les maisons sont toutes sur le même modèle: construites à flanc de coteau, elles comptent trois niveaux; le premier, creusé dans l'arène granitique, sert de cave; le deuxième regroupe l'espace pour la cuisine et les repas; le troisième, les chambres. Les murs sont faits de blocs de granit, de forme irrégulière pour les maisons ou les parties les plus anciennes, taillés à angle droit et appareillés pour les plus récentes, qui datent vraisemblablement de la fin du dix-neuvième siècle ou du début du vingtième.

7. (p. 109) Les passerelles sont constituées de voûtes reposant sur des poutrelles métalliques, le sol est

carrelé, deux garde-corps faits de barreaux métalliques les bordent de chaque côté.

8. (p. 111) Les familles d'Ampaza qui se sont expatriées sont parties en Algérie et en Tunisie; celles de Campo et Frasseto sont parties en « Indochine », où plusieurs ont fait fortune et ont construit ce que nous appelions d'ailleurs les « maisons coloniales ».

9. (p. 113) Daniel a été banni du village par son père à la suite d'un différend avec la famille Casanova (voir en appendice l'histoire de Daniel, p. 178-179). Je ne l'ai vu que deux fois: à la mort de ma grand-mère et à celle de papa. Il n'y est jamais revenu de son vivant.

10. (p. 113) J'ai longtemps cru que mes grands-parents avaient fait toute leur carrière d'instituteurs à Zévaco. En fait, en dressant leur généalogie, j'ai appris qu'ils s'étaient mariés à Albitreccia, qui devait correspondre à leur premier poste et où vivait ma grand-mère, qui était originaire du nord de la Corse (son nom de jeune fille était Boreli, elle était née à Bigorno).

11. (p. 113) Joseph Olivetti est le père de Jérôme, dernier berger encore en activité au village. Sa famille est originaire de la Balagne, d'où était arrivé son grand-père Mathieu, qui s'est marié à Minighella (Marie-Dominique), sœur de Nininu, qui tenait le café du village.

Joseph, le fils de Mathieu, était berger et marchand de bestiaux. Il entretenait les propriétés de la famille, dont l'usage lui avait été laissé, et cultivait des légumes à la Chiasella, où nous allions en ramasser l'été. Joseph

faisait également office de fossoyeur; c'est lui qui a creusé les tombes de ma grand-mère, de papa et de tous mes oncles et tantes.

12. (p. 113) Le maquis est une formation végétale arbustive dense typique de la zone méditerranéenne, constituée d'arbousiers, de bruyères, de lentisques... résultant de la dégradation de la forêt de chênes verts. Par métonymie, il désigne aussi un fouillis. Les « bandits » corses prenaient le maquis; le terme s'est appliqué à la Résistance et à ses membres, les « maquisards », y compris sur le continent.

13. (p. 114) Le nom de famille de Pitti est Bozzi; il est l'oncle de Félicie, qui vit encore au village (voir appendice « Les familles du village »).

14. (p. 117) La famille Bianchi tenait à Sainte-Marie un magasin où l'on trouvait tous les produits de première nécessité, de l'outillage agricole (bâts pour les ânes et les mulets, cordes en poil de chèvre...) aux produits alimentaires. Papa s'y rendait régulièrement pour y acheter du fromage et du vin sardes, que nous apprécions.

15. (p. 117) Voir appendice « Les familles du village ».

16. (p. 117) J'ai vérifié ce souvenir auprès de Jourdan, car il me paraissait douteux que des colporteurs existassent encore au début des années cinquante. Il l'a confirmé et m'a donné son nom, Ange-Marie Salini.

17. (p. 118) En Corse, on appelle les continentaux les *pinzuti* (*pointus*, en référence à la forme des bonnets portés par les soldats des armées des rois de

France), terme péjoratif; quand on traite quelqu'un de *pinzutu*, cela signifie qu'il ne comprend rien à la société corse.

18. (p. 119) Voir appendice « Histoires de papa ».

19. (p. 119) Notre groupe comprenait: les trois fils de Jean Peretti (Francis, Toni, Jean-Marie), le fils Piazza d'Olmo (Joseph [Jo]), les deux fils de Jeannot (de) Peretti (Jean-Jacques et Ange-François), Jacques Drieu, les enfants les plus âgés de nos cousins Paul et Jourdan Giacomini (François et Antoine), les trois fils d'Antoine Casanova (Jean-François, Éric et Robert), Aline (la petite-fille de Diane Casanova, mais elle avait rarement la permission de jouer avec nous).

20. (p. 121) Voir appendice « Les familles du village ».

21. (p. 124) Voir note 10, p. 213.

22. (p. 129) Voir appendice « Les familles du village ».

23. (p. 130) Rencontres annuelles organisées par l'association *Afriques en scène* qui se tiennent chaque automne à Saint-Pierre-d'Oléron, Marennes et Rochefort-sur-Mer.

24. (p. 131) La population de la commune d'Azilone-Ampaza a connu son niveau le plus élevé en 1911, 612 habitants, le plus faible en 1990, 77 (qui pour la plupart devaient résider à Azilone). Il ne restait à Ampaza que trois résidents permanents en 1990: Joseph, sa femme Lèlé et leur fils Jérôme.

LE PORTRAIT

1. (p. 134) J'ai conservé sa carte des FFI, qui se trouve dans le tiroir gauche de mon bureau.
2. (p. 135) Papa est resté toute sa vie proche de ses camarades de Résistance, notamment Pierre et Francine Pichard, de Pringues (commune de Baron), un frère et une sœur paysans; Louis Tillier, de Vendennesse, paysan également, qui les cachait et les nourrissait; Francis Margeat, qui est devenu maire de Charolles à la Libération. Francine Pichard était ma marraine, j'allais régulièrement passer quelques jours chez elle quand j'étais enfant; elle fabriquait de délicieux fromages de chèvre.

LES DEUX LANTERNES

1. (p. 137) Francis Brossard, qui était né en 1870 dans la Nièvre, à Decize, était marié à Louise Rigolet, née également en 1870.
2. (p. 138) Je l'ai appelée « Deli » quand j'ai commencé à parler, j'ignore à quoi cela correspond, le surnom lui est resté.
3. (p. 139) Le texte original de l'opéra est en fait « Marguerite ! / Sois maudite ! » et « N'ouvre ta porte, ma belle, / Que la bague au doigt ! »

LE PRINTEMPS, PEINTURES ET SCULPTURES

1. (p. 145) Le hasard a fait que Pierre Moreels était présent lors de la naissance d'Élisa : c'est lui qui nous a emmenés à l'hôpital Rothschild, Hélène et moi, depuis l'appartement de la rue de Savoie où Reggie et Jacqueline avaient accueilli Hélène; je lui ai demandé s'il pouvait dessiner quelque chose pour un faire-part, ce qu'il a fait à la volée en quelques instants sur un morceau de papier. C'est un cercle d'où émerge un soleil (la fleur) avec ses bractées, d'où poussent des racines, et sur lequel se superposent deux grappes de raisin.
2. (p. 146) Comme dans les autres parties du texte, j'utilise le nom que le pays portait au moment où j'y ai travaillé. Le régime de Thomas Sankara l'a changé en Burkina Faso dans les années 1980.
3. (p. 147) Reggie signait ses toiles « Shedlin », son nom de peintre.
4. (p. 148) Il s'agit de Raymonde Rennefer, à l'époque mariée à un réalisateur de télévision, Claude Loursais, qui a connu un certain succès dans les années soixante avec la série *les Cinq Dernières Minutes*.
5. (p. 148) La famille Iacono en est maintenant propriétaire.
6. (p. 150) La sériciculture a connu son apogée en Ardèche au dix-huitième siècle; les dimensions de la magnanerie, la nature de son sol fait d'énormes dalles de calcaire, le pilier central travaillé avec beaucoup

de soin avec des chanfreins sur ses quatre côtés, sa base en pyramide tronquée, son sommet en chapiteau peuvent faire penser que ce corps de bâtiment date de cette époque.

7. (p. 152) Cent soixante-douze mètres carrés exactement.

8. (p. 153) Un de nos voisins, Yves Roche, m'a dit avoir vu une enseigne accrochée à l'angle du porche quand il était enfant. fus. al. Le chemin qui longe la maison sur le côté nord suit le tracé de la voie romaine dite « d'Antonin » qui reliait Valence à Nîmes en passant par Alba en rive droite du Rhône et dont une branche partant vers le nord au niveau de la vallée de l'Auzon et passant par Mias desservait le Massif central. fus. al. Il est vraisemblable que des établissements humains ont existé à l'emplacement de la maison depuis l'Antiquité.

9. (p. 153) Les pierres de grès des montants de la porte des caves et de la salle à manger à l'étage portent des marques en forme de virgule longues d'une vingtaine de centimètres, profondes et larges d'un centimètre environ. fus. al. Ce sont les traces laissées par les hommes qui aiguisaient les lames de leur couteau en entrant dans les pièces (les pierres peuvent être de réemploi). Il y a plusieurs dizaines d'années, peut-être plusieurs centaines, les occupants d'alors de la maison avaient répété ce geste chaque fois qu'ils y pénétraient.

10. (p. 158) Jacques Simon (1875-1965) a connu une certaine notoriété; il a notamment illustré des ouvrages

d'Eugène Fromentin, de Roger Vercelet et de Roland Dorjelès.

11. (p. 161) Reggie et Jaqueline avaient deux chats, Isis et Negretto; la cohabitation avec les chiens se passait bien; voilà qui explique l'existence de chatières dans la porte d'entrée et dans celle du « grand séjour ». Reggie disait de Negretto qu'il serait son dernier chat, ce fut le cas.

12. (p. 161) Nous avons à Mias une peinture de Saint-Maur, *la Maison close*, qui est dans le bureau du bas, sans doute donnée à Reggie par Saint-Maur.

13. (p. 161) Chagall, Dufy, Léger, Lurçat, Matisse, Miró, Picasso, Vasarely notamment ont exposé au Salon de l'art mural. Reggie avait déclaré dans une conférence sur l'art mural en 1936: « ... peindre mural n'est pas le privilège d'une seule esthétique... L'art mural est le seul art vraiment social. »

14. (p. 163) Plateau basaltique prolongeant le Massif central. Le hameau de Mias est situé au pied du Coiron, que l'on voit depuis la terrasse.

TABLE DES MATIÈRES

<i>La seringue automatique</i>	7
<i>Le gypse fer-de-lance</i>	21
<i>Le tronc de commiphora africana et autres objets</i>	29
<i>La Petromax</i>	55
<i>La Kalachnikov coupée en deux</i>	67
<i>Les peintures albanaises</i>	81
<i>Pêle-mêle</i>	93
<i>La conque</i>	107
<i>Le portrait</i>	133
<i>Les deux lanternes</i>	137
<i>Le printemps, peintures et sculptures</i>	145
APPENDICES	
<i>Histoires de papa</i>	171
<i>Le cimetière familial de la Vignaccia</i>	175
<i>Les familles du village</i>	181
<i>La Résistance</i>	199
<i>Notes</i>	203

